

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

- Otto WEBER : Joseph BOHATEC, p. 1
S. U. ZUIDEMA : Conception réformée de la vie, p. 10
A. M. SCHMIDT : Jacques Grévin, médecin, poète et
directeur de conscience, p. 28
S. GAUDEAU : L. FONTANIEU, L. CONTAMIN :
L'étudiant tuberculeux chrétien devant sa
maladie, p. 37
L. RAVASZ : Le riche supplément, p. 49
J. CADIER : Calvin et Servet, p. 55

Nouvelles internationales
Bibliographie

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE DE FRANCE

Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France

COMITÉ DE RÉDACTION

Professeurs : J. CADIER, J. HOFFMANN, E.-G. LÉONARD,
Pasteur Pierre MARCEL (*Président*), Docteur A. SCHLEMMER,
Professeur A.-M. SCHMIDT

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Églises Réformées Étrangères.

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONNS

se référer page 3 de la couverture

AVERTISSEMENT

Pour satisfaire aux règlements de la Commission paritaire des Papiers de Presse, nous avons été obligés de modifier, à partir de ce numéro, la présentation de LA REVUE RÉFORMÉE.

Pour satisfaire aux exigences du rythme de publication d'une Revue périodique — exigences qui nous ont été rappelées récemment par la Commission paritaire des Papiers de Presse —, nous avons été obligés, à notre grand regret, de modifier l'ordre de notre programme de publication 1953, que nous avions communiqué au printemps.

« Sécularisation du monde moderne : La réponse réformée », numéro spécial des Actes du Congrès international réformé de Montpellier 1953, ne pourra paraître que dans la série 1953, tome V. Nous nous en excusons vivement auprès de nos lecteurs et de nos très nombreux nouveaux abonnés.

Le tome IV, en cours de publication, comportant les n^{os} 13-14 (présente livraison), 15-16, numéro double sur Le Divorce, au total environ 230 p. de texte, n'en dépasse pas moins largement, comme annoncé, les engagements de LA REVUE RÉFORMÉE à l'égard de ses abonnés (192 p.).

Prix de ce numéro : 300 fr.

*Toute lettre demandant une réponse doit être accompagnée
de fr. 25 en timbres*

JOSEPH BOHATEC

par Otto WEBER*

Le 14 janvier 1953, Joseph BOHATEC a célébré son 77^e anniversaire. Depuis 1913, il occupe à la *Faculté de Théologie évangélique* de Vienne la chaire de Théologie systématique selon la Confession Helvétique, celle de Droit ecclésiastique et celle de Philosophie de la religion. Le moment est venu, et ce nous est un plaisir, d'honorer ce grand et



modeste savant par une rapide analyse de son œuvre. Nous espérons de tout cœur que cette œuvre n'est pas encore achevée. C'est une œuvre dont les lignes directrices ont été clairement posées et sans cesse rendues plus fortes et plus explicites, sans jamais être abandonnées, au cours de plusieurs décennales de labeur.

Dans un de ses premiers ouvrages (*La doctrine de la providence chez Calvin*, dans les *Etudes sur Calvin* d'Elberfeld, publiées à l'occasion du jubilé de 1909), Joseph BOHATEC a insisté sur le fait que CALVIN serait un « théologien de la diagonale ». On peut dire que l'œuvre de BOHATEC présente la même caractéristique. La diagonale réunit deux angles opposés. Le CALVIN que BOHATEC nous apprend à comprendre est tout ce qu'on veut, sauf le théologien exclusif dominé par un seul « principe ». La caractéristique de CALVIN est bien plutôt de rapprocher d'une manière vivante et sans compromis, mais en dominant les contradictions, les antithèses au milieu desquelles il vit et au sujet desquelles ses contemporains se divisaient. Joseph BOHATEC l'a bien suivi sur ce chemin.

On serait tenté de voir déjà, dans le cours extérieur de la vie que Joseph BOHATEC a menée, une « diagonale ». Il est né en 1876, à Kochow, en Moravie, et appartient à l'Eglise Réformée tchèque dont l'histoire remonte aux grands mouvements de la fin du Moyen Age. Par contre, les débuts de son enseignement théologique se placent en Rhénanie : le jeune lettré fut pendant des années Inspecteur du Séminaire réformé d'Elberfeld ; il fut ensuite nommé à Bonn comme chargé de cours, à la fois de Théologie systématique et de Philosophie de la religion. Un an après sa titularisation, il retourna dans ce qui était alors la Monarchie danubienne et occupa à Vienne la chaire dont Edouard BOEHL avait été le titulaire jusqu'en 1899 et qui depuis était restée vacante (elle n'avait été occupée que pendant quelques années par l'original K. A. WITZ-OBERLIN). A combien de différents mondes intellectuels, Joseph BOHATEC n'avait-il pas déjà dû s'adapter ? Mais, à Vienne même, il comprit quelque chose qui est peut-être impliqué dans le caractère singulier de la ville du Danube. Quoiqu'il ait été jusqu'alors un homme ayant un horizon étendu, il y constata, comme tant d'autres avant lui, que, malgré les grandes distances géographiques, Vienne est cependant, du point de vue intellectuel, très proche de Paris ou d'Amsterdam. BOHATEC, qui était profondément attaché à la vie religieuse de l'Autriche et de sa patrie tchèque et aimait Vienne avec son rayonnement intellectuel resté puissant, malgré la fin de la Monarchie danubienne, se trouvait cependant, en bon calviniste

« Otto Heinrich WEBER, né le 4 juin 1902, est depuis 1934 Professeur de Théologie réformée à l'Université de Göttingen. Le Professeur O. WEBER a publié les ouvrages suivants : *Das Lebensgefühl des heutigen Menschen und die Aufgabe der Kirche*, 1932. — *Jahwe, der Gott, und Jahwe, der Götze*, 1932, — *Gottesdienst und evangelische Verkündigung*, 1932, — *Bibelkunde des Alten Testaments*, 2 vol., 1935-1936 (6^e éd., 1949), — *Versammelte Gemeinde*, 1949, — *Karl Barths Kirchliche Dogmatik*, 1950, — *Grundriss der Bibelkunde*, 1949.

O. WEBER a également traduit en allemand, d'après le texte latin, les trois premiers volumes de l'*Institution chrétienne* de Calvin (1936, 1937, 1938), et édite une édition en langue allemande des *Commentaires* de Jean Calvin, dont 5 volumes ont jusqu'à présent paru. O. WEBER est incontestablement l'une des figures les plus attachantes de la théologie réformée en Allemagne. Nous sommes heureux de publier dans *La Revue Réformée* la monographie de Joseph BOHATEC que nous lui avions demandée. (Réd.).

européen, tout à fait chez lui à Zürich, Paris ou Amsterdam. Son intérêt intellectuel se porta, aussi, loin vers l'Est, et il composa un important ouvrage sur DOSTOJEWSKI, dont la publication échoua par suite de l'opposition du « III^e Reich ». On conçoit facilement que, pour cet homme qui s'adaptait partout et haïssait tout ce qui était étroit et limité, la période qui suivit 1938 ne fut qu'une succession de souffrances et de détresses : il ne pouvait envisager aucun compromis avec le Nazisme qu'il méprisait souverainement, et, sans égards pour ce qui était alors « désiré », continua son travail dans ce silence qu'il a toujours aimé, mais avec des forces intérieures d'autant plus puissantes.

BOHATEC est, et il n'aurait pas honte de se nommer lui-même ainsi, un calviniste. Il l'est dans le même esprit qu'Auguste LECERF l'était. Nous ne nous étonnerons donc pas de le trouver à la présidence du Congrès Calviniste International d'Amsterdam en 1934. Nous ne nous étonnerons pas non plus de le trouver parmi les rédacteurs de la revue *Philosophia Reformata*, depuis sa fondation en 1936. Si je ne me trompe, il a de plus en plus pénétré dans le cercle de ceux qui ont été influencés par Abraham KUYPER, tels que H. DOOYEWEERD, H. Th. VOLLENHOVEN ou même A. LECERF, ou aussi C. VAN TIL. Pour ces hommes, le calvinisme n'est pas seulement une théologie qui, quelles que soient sa supériorité et son évidence, se dresse à côté d'autres théologies, mais aussi une « conception du monde », le principe d'une philosophie chrétienne (« *Philosophia Reformata* ») et une science politique. Ce n'est pas le lieu d'étudier en détail le fait d'une conception calviniste du monde et les problèmes qu'elle soulève. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir pourquoi BOHATEC est devenu un représentant — tout à fait indépendant — de la philosophie calviniste. La raison en est avant tout que BOHATEC, qui est au premier rang parmi ceux de ses contemporains qui ont fait des recherches sur CALVIN, trouve en CALVIN l'expression la plus conforme de la seule vérité. Ceci ressortait déjà clairement de l'étude sur la doctrine de la providence chez CALVIN, que nous avons mentionnée. C'est dans l'important ouvrage que BOHATEC a consacré à *La doctrine de l'Etat et de l'Eglise chez Calvin* (1936) que nous en voyons la manifestation la plus nette. Selon BOHATEC, CALVIN est le plus grand et le plus authentique représentant de la « notion d'organisation », et c'est encore lui seul qui est capable de remplacer le désordre politique par la clarté et la vérité. Mais, par là, nous abordons déjà le deuxième motif qui fit de BOHATEC un représentant de la philosophie calviniste. Son œuvre tout entière n'est qu'une seule et puissante protestation contre toute limitation du domaine d'application de la théologie, contre toute tentative d'isoler de la théologie le monde de la pensée et de la vie, en leur déniaient tout intérêt théologique. Et voici que l'image de la diagonale s'impose de nouveau à nous. BOHATEC ne songe pas à donner un fondement « naturel », c'est-à-dire avant tout philosophique, à la théo-

logie, comme l'avait entrepris d'une manière si nette et si néfaste la scolastique. Mais, d'un autre côté, il n'envisage pas de se retirer, que ce soit par suffisance ou par peur, dans sa tour d'ivoire. Quoi qu'il écrive, il reste théologien. Cependant, la pensée et la vie ne lui sont jamais indifférentes, même hors du « domaine » propre de la théologie ou de l'Eglise, comme elles ne l'ont jamais été à CALVIN. La fidélité, la précision, et surtout la compétence illimitée et pénétrante avec lesquelles il procède, se dégagent peut-être le plus nettement de son ouvrage magistral sur *La Philosophie de la Religion de Kant* (1929), ouvrage qui fut accueilli avec grand intérêt même par les spécialistes de la recherche philosophique, et de son excellente étude sur *Calvin et le Droit* (1934), qui ouvrit aussi en son temps de nouveaux horizons à la science juridique. On peut être certain que le livre sur DOSTOJEWSKI doit être interprété dans le même sens. C'est justement parce qu'il est calviniste, que BOHATEC a un horizon aussi vaste, un jugement d'une impartialité si prenante et un esprit d'observation si réaliste.

L'œuvre scientifique de Joseph BOHATEC est dans son ensemble consacrée à l'histoire, une histoire à laquelle il se donne en approfondissant avec amour les domaines mêmes les plus périphériques et en faisant constamment preuve d'un profond esprit de pénétration. Nous ne nous tromperons certainement pas en affirmant que l'élément historique lui sert de matériaux pour exprimer ce qu'en principe il veut dire et désire mettre clairement en évidence. De ce que nous venons de dire, il est facile de déduire qu'au centre de ces recherches historiques si étendues, nous trouvons la pensée de CALVIN.

Cependant, BOHATEC — et ceci correspond bien aussi à ce que nous avons montré être le trait caractéristique de sa pensée et de ses recherches — n'a pas écrit, comme on aurait pu s'y attendre, une « Théologie de Calvin », quoiqu'il eût facilement pu le faire de sa façon magistrale et que sa conception de l'ensemble de la théologie du Réformateur genevois se dégage nettement de son œuvre. Dans ses recherches, il s'est bien plutôt préoccupé de problèmes qui, pour les incompetents, passeraient pour être périphériques ; mais le connaisseur reconnaît que c'est justement là, dans ces domaines qui paraissent périphériques, qu'il y avait encore beaucoup à faire. Avant la publication des travaux de BOHATEC, on savait fort peu de choses sur la formation scientifique de CALVIN ; on n'avait qu'une connaissance fragmentaire de CALVIN comme juriste et de son attitude devant les problèmes juridiques de son époque. Ceci étant, on ne faisait que commencer à essayer de classer, du point de vue historique, la manière dont CALVIN concevait l'Etat et le Droit. De CALVIN humaniste, on ne savait qu'excessivement peu de choses. Le *Commentaire* de CALVIN sur le *De Clementia* de SÉNÈQUE était évidemment connu ; on avait quelque idée de l'humanisme français, surtout de Jacques LEFÈVRE D'ÉTAPLES, qui

eut une importance et une influence si grandes, et des maîtres ou amis, parisiens ou provinciaux, de CALVIN. Mais cela n'allait pas très loin, et la position propre de CALVIN dans l'humanisme français manquait à nos yeux de clarté. C'est indubitablement un grand événement pour la science, que BOHATEC ait profondément modifié cette situation ; non qu'il ait nié ou minimisé la forte influence qu'eurent, sur CALVIN, LUTHER et MÉLANCHTON ; mais c'est grâce à lui que l'origine française de la théologie de CALVIN et de ses disciples — origine remontant jusqu'à ses racines les plus anciennes — a été clairement mise en lumière. A ce sujet, rappelons tout spécialement son ouvrage le plus récent, que Joseph BOHATEC, à la veille de ses 75 ans, a offert en cadeau d'anniversaire aux spécialistes de la recherche théologique, de l'histoire de la littérature et de l'histoire de la pensée : « *Budé et Calvin* », *Etudes sur le monde intellectuel du pré-humanisme français* (Gratz, 1950) *. On pouvait déjà pressentir dans certains exposés que BOHATEC a publiés, avant la dernière guerre, dans la « *Revue Historique* », quelles connaissances approfondies le théologien viennois apporterait en cette matière. Quel splendide et puissant ouvrage il en est résulté ! Comme il fait bien ressortir d'une manière plastique, dans le domaine de l'histoire de la théologie, la figure de ce Guillaume BUDÉ, par qui CALVIN semble avoir été profondément influencé et cela en dépit de leurs thèses contraires ! Comme nous voyons maintenant apparaître sous leur véritable lumière ces représentants littéraires de l'humanisme français, presque tombés dans l'oubli ! Et comme la figure du réformateur genevois se dégage clairement de ce monde dont il était originaire ! Nous ne pouvons ici entrer dans les détails de cette œuvre. Il suffit d'indiquer que l'image que les ouvrages antérieurs de BOHATEC avaient commencé à dessiner s'achève à présent avec netteté et qu'il a fait faire à la science un grand pas en avant. Et non pas à la science seule ! Car l'attitude de CALVIN à l'égard de l'humanisme pose aussi un problème fondamental, qui a préoccupé sans cesse depuis des années le théologien qu'est Joseph BOHATEC. « CALVIN était humaniste », c'est ainsi que BOHATEC commence son exposé. Il nous montre comment CALVIN juge l'humanisme en connaissance de cause et selon sa profonde expérience, comment il vit dans cet humanisme, sans s'y aliéner pourtant, mais en lui offrant au contraire un mot d'ordre que BOHATEC résume ainsi : « Autorité et Liberté ».

BOHATEC a manifestement conscience de la portée historique et fondamentale de son œuvre. Dans ses travaux antérieurs sur CALVIN, *Calvin et le Droit* et *La Doctrine de l'Etat et de l'Eglise chez Calvin*, on le ressent déjà très nettement. Lorsque BOHATEC, en tant qu'historien, prit position au sujet du problème du droit naturel, des droits de l'homme et du droit de résistance, le principe même de ces problèmes était soulevé de divers côtés, et ceci non seulement théorique-

* Cf. *La Revue Réformée*, n° 13, le compte rendu de Jean de Savignac.

ment, mais aussi pratiquement (nous pensons ici au III^e Reich). Le problème des rapports de l'Etat et de l'Eglise était aussi d'une actualité réelle et brûlante. En donnant sur ce sujet la parole à CALVIN, BOHATEC prenait lui-même ouvertement parti dans l'esprit d'un humanisme théologique bien compris. La question de savoir si nous pouvons suivre CALVIN pas à pas, lorsqu'il affirme l'existence du droit naturel et des droits de l'homme ; si le fait — essentiel pour lui — de rattacher le droit de résistance au droit positif admis, doit être décisif sur ce point ; si, de l'humanisme théologique critique de CALVIN, ne se dégagent pas aussi des questions tout à fait dépourvues de réalité, toutes ces questions restent ouvertes pour les théologiens, sont violemment discutées entre Bâle et Amsterdam, entre Karl BARTH et les disciples d'Abraham KUYPER. Mais c'est à BOHATEC que revient le mérite d'avoir, bien mieux que tous ses prédécesseurs, mis en lumière la position de CALVIN en cette matière, et en tout cas d'avoir enfin posé réellement les questions en partant de CALVIN lui-même.

Il est particulièrement étonnant que ce savant, si tranquille et qui a toujours vécu si retiré, ait consacré une partie si importante de ses travaux aux problèmes de la politique, non pas à celle du jour, mais aux questions fondamentales de la connaissance politique. D'une déclaration faite dans son dernier livre, nous avons le bonheur d'espérer la publication d'un ouvrage plus étendu, conçu dans la même direction : *Calvin, homme d'Etat à Genève*. Ce sera donc à nouveau l'histoire que BOHATEC fera parler pour nous. Mais une histoire vue à travers le présent, à travers les problèmes actuels du droit, de l'organisation de la justice et de l'Etat. L'Université Libre d'Amsterdam, voici déjà quelques années, a nommé docteur *honoris causa* de sa Faculté de Droit le savant viennois. Le voici donc maintenant docteur dans les trois domaines où il s'est distingué : la théologie, le droit et la philosophie (n'oublions pas son important ouvrage sur « La Philosophie de la Religion de Kant »). Nous, les jeunes, nous voyons en lui un véritable « docteur », un vrai maître ès-sciences, mais en même temps un docteur de l'Eglise à laquelle il appartient, et au service de laquelle il met toutes ses forces. En cela, il nous est un exemple et un stimulant, et nous espérons de tout cœur qu'il lui sera encore longtemps permis de le rester.

Göttingen.

Otto WEBER.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR JOSEPH BOHATEC

- Schleiermachers Religionsbegriff, 1904.
- Zur neuesten Geschichte des ontologischen Gottesbeweises, 1906.
- Die Methode der reformierten Dogmatik, 1908.
- Calvins Vorsehungslehre, 1909.

- Ist Christentum ohne die Person Jesu möglich ? 1911.
- Die Eigenart der Theologie Calvins, 1909.
- Die cartesianische Scholastik in der Philosophie und der reformierten Dogmatik des 17. Jahrhunderts, 1912.
- Innere Mission und Kinderfürsorge, 1917.
- War die Kirchenverfassung Calvins demokratisch ? 1921.
- Reformierte Kirche, 1923.
- Die Eigenart des « theokratischen Gedankens » bei Calvin, 1931.
- Die Organismusidee in der Gedankenwelt Calvins, 1926.
- Die evangelisch-theologische Wissenschaft in Oesterreich, 1934.
- Der Entwurf zur evang. Kirchenverfassung in Oesterreich, 1934.
- Kirche und Bekenntnis im Vorspruch der neuen evang. Kirchenverfassung, 1933.
- Calvin und das Recht, 1934.
- Die Entbindung des Herrschers vom Gesetz nach Calvin, 1935.
- Die Kulturgeschichtliche Bedeutung Calvins, 1937 (auch in ungar. Sprache erschienen).
- Calvins Gedankenwelt, 1936.
- Das Naturrech und die innerweltlichen Ordnungen, 1936.
- Die Souveränität Gottes und der Staat, 1933 (auch in ungar. Sprache erschienen).
- Zeit und Ewigkeit, 1936.
- Calvins Lehre von Staat und Kirche, 1937.
- Ewigkeit nach Calvin, 1938.
- Gott und die Geschichte nach Calvin, 1937.
- Calvin et la procédure civile, 1938.
- Calvin et l'humanisme, 1939.
- Das Verhältnis von Staat und Kirche in Oesterreich (holländisch, 1935).
- Kants Religionsphilosophie, 1938.
- Calvins Staatslehre, 1942.
- Autorität und Freiheit in der Gedankenwelt Calvins, 1941.
- Die Stellung des Apostels Paulus zum antiken Recht und der antiken Gesellschaft (Schlagworte der Erlösungsreligion), 1948.
- Lebensphilosophie Budés und Montaignes, 1950.
- Das Territorial-und Collegialsystem in der holländ. Publizistik, 1948.

- Budé und Calvin, Studien zur Gedankenwelt des Französischen Frühhumanismus, Graz, 1950.
- Der Imperialismusgedanke und die Lebensphilosophie Dostojewskys, Graz, 1951.

Sous presse :

- Vorgeschichte der Menschenrechte.

Auxquels il faut ajouter plus de cent cinquante comptes rendus scientifiques.

LES RÉFORMATEURS

*Ils sont grands dans la pierre au vieux mur de la foi,
Révoltés de l'amour sur la terre hypocrite ;
Le front haut dans le vent, dédaigneux du mérite,
Ils ont pris leur burin pour graver sur la croix.*

*Ils ont dit la Parole où triomphait le rite :
Liberté par la grâce et justice à qui croit !
Placardés à la ville, à l'Europe en émoi,
Ils répètent la Bible ainsi qu'un feu crépite.*

*Cherchant Jérusalem et ne trouvant que Rome,
Appelant Dieu du cœur pour entendre les hommes
A poids de règles, lois, les tenir asservis.*

*Ils ont levé leurs mains vers le ciel en attente
Et, montant aux remparts, vérité renaissante,
Ils ont dressé leurs corps, géants, comme un seul cri.*

Gabriel MÜTZENBERG.

CONCEPTION RÉFORMÉE DE LA VIE

par S. U. ZUIDEMA*

Introduction. J'ai l'impression que parmi nous, réformés, quelque chose n'est pas en ordre. A maints égards, nous manquons d'élan, de conviction, d'assurance ; nous avons perdu de vue le sentiment de notre vocation, le service dans l'amour, le zèle missionnaire. Il nous manque beaucoup de choses. Nous nous entendons mal ; souvent, même, nous ne nous comprenons plus ; nous ne nous recherchons pas les uns les autres ; nous manquons d'esprit de corps ; nous ne nous aimons pas les uns les autres ; nous ne *voulons* plus nous comprendre ; nous ne vivons pas les uns pour les autres ; d'innombrables forces centrifuges sont à l'œuvre parmi nous. Nous n'avons plus confiance les uns dans les autres ; nous ne nous appuyons plus les uns sur les autres. Nous constatons une sorte de raidissement en même temps qu'une déliquéfaction, un auto-isolément fâcheux et souvent spasmodique, en même temps qu'une appréciation de toutes choses sans caractère et sans portée véritable, exception faite de celles qui nous concernent personnellement. Je pourrais aisément signaler d'autres faits...

Nous n'avons donc que trop de raisons de nous demander d'abord ce qui, au fond, devrait être essentiellement le noyau, la moelle, l'élément spécifique et caractéristique, indispensable et immuable de notre conception réformée de la vie. Et si nous sommes à même de prendre quelque peu et d'une manière vivante conscience de cette conception réformée, nous aurons encore à répondre à une autre question, angoissante pour nombre d'entre nous, à savoir si une telle conception a encore quelque signification *aujourd'hui*, et si elle convient encore à notre temps. Car, sur ce point également, le doute et le découragement ont déjà pénétré bien des nôtres.

Les esprits avancés ne laissent d'ailleurs pas de nous le rappeler : « Autrefois, certes, le calvinisme avait quelque chose à apporter, quelque chose à dire : il avait une signification propre. Mais, aujourd'hui, affirme-t-on, il a fait son temps ; il est périmé. Il ne peut que freiner d'une manière réactionnaire la marche désirable du progrès, et perturber le cours des événements. Pour notre époque, le calvinisme man-

* Traduit avec la précieuse collaboration de H.-M. Matter, Docteur en Théologie, Pasteur des Eglises Réformées des Pays-Bas, à Giessendam, d'après la brochure : *Gereformeerd Levensbesef*, Calvinistische Studenten Beweging, Amsterdam, 1949.

que de vision et d'élan ; il ne vit que de sa puissance passée, et bien au-dessus de ses propres moyens : il est condamné à la ruine !... »

L'objet de cette étude serait-il donc de nous demander s'il existe une conception réformée de la vie, et si elle signifie encore quelque chose pour notre temps ? Telle n'est pas mon intention, car je ne puis douter un seul instant de la signification du calvinisme pour notre temps, ni de la vérité de notre conception calviniste de la vie. Sans perdre un temps précieux à réfuter les objections de ceux qui nous regardent de l'extérieur, nous allons esquisser les traits essentiels de notre conception réformée de la vie et ce qu'un chrétien réformé peut apporter au monde d'aujourd'hui. Pour moi, c'est toujours une joie de pouvoir dire avec une reconnaissance profonde : « Oui, je suis réformé, et par la grâce de Dieu ! » *.

Vivre avec l'Ecriture. Celui qui est réformé vit avec la Bible. Elle est pour lui un objet d'usage quotidien tout aussi « naturel » que celui de l'eau et du pain. De même que nous avons l'habitude de veiller à avoir chez nous de l'eau à notre portée, et de nous pourvoir de notre pain quotidien, nous ne pouvons nous passer de la Bible, car nous avons la conviction que la lecture des saintes Ecritures — faite dans la foi — nous est aussi nécessaire que le pain et qu'elle pourvoit à nos besoins spirituels essentiels.

L'habitude de se procurer de l'eau et du pain est fondée sur de bonnes raisons. Point n'est besoin de les reconsidérer chaque jour pour y rester fidèle. C'est très exactement ainsi que le réformé vit avec la Bible. Sans être à chaque instant conscient du fait que cette habitude repose sur de solides raisons, il reste fidèle à sa lecture quotidienne. Elle lui est devenue une seconde nature. Mais, quand on prétend lui arracher cette habitude, il se rebiffe, car il sait instinctivement qu'on cherche à porter atteinte, dans sa vie, à un élément d'intérêt vital. Lorsqu'on critique la Bible, on nous blesse l'âme, à nous réformés, parce qu'on souille la source à laquelle, jusqu'à présent, nous

* L'article du Prof. Dr S. U. ZUIDEMA n'est point dépourvu d'une pointe polémique. Le terme que nous avons le plus souvent traduit par « réformé » est exprimé ici en néerlandais par « Gereformeerd ». Or, aux Pays-Bas, ce terme a une signification ecclésiastique. L'expression : « Gereformeerde Kerken » (Eglises Réformées), désigne les Eglises réformées orthodoxes, ou si l'on préfère, qui cherchent à rester fidèles de très près aux Confessions de foi de la Réforme. En France, on aime à les appeler « calvinistes ». Elles se distinguent ainsi d'autres Eglises protestantes, et notamment de la « Hervormde Kerk », de l'Eglise réformée nationale. Cf. *La Revue Réformée*, n° 1, p. 34-38.

— En affirmant sa qualité de « réformé » (gereformeerd), l'auteur établit donc parallèlement les raisons pour lesquelles il reste fidèle aux « Gereformeerde Kerken », malgré les critiques dont elles sont parfois l'objet. Nous avons d'ailleurs l'habitude, dans *La Revue Réformée*, de donner au terme « réformé » son sens historique et dogmatiquement valable — qui n'est pas synonyme de protestant — et de le préférer à l'adjectif « calviniste », dont nous cherchons, pour de fort bonnes raisons, à ne pas généraliser l'emploi.

avons bu pour la vie éternelle. Il ne faut pas toucher à la Bible, comme il ne faut pas toucher aux sources. Chaque fois qu'il est nécessaire, le réformé monte la garde auprès de l'Écriture. Conserver intacte la Parole de Dieu, est pour lui une question de vie.

Il serait tout à fait déplacé de ne parler ici que d'une *conception* réformée de l'Écriture. Il s'agit de tout autre chose ! La Bible existe et elle est la Parole de Dieu, non en vertu de *notre* conception de l'Écriture, mais en vertu de la divine inspiration de ses auteurs. Certes, on pourrait soutenir — et avec de solides raisons — que, *selon* notre conception réformée, la Bible est la Parole de Dieu. Mais on n'aurait ainsi exprimé qu'une demi-vérité. C'est pourquoi une telle affirmation, prise comme telle, est dangereuse. La vérité, c'est que la Bible est la Parole de Dieu *selon notre foi* en l'Écriture, et *en vertu* de l'inspiration de ses auteurs par l'Esprit du Seigneur ; non parce que nous la considérerions comme telle, ou parce que nous le croirions d'elle. L'Écriture *est* la Parole de Dieu, c'est pourquoi nous le croyons, et c'est pourquoi nous la considérons comme telle.

Cette foi en l'Écriture est le fondement de l'usage que nous en faisons. Nous prenons l'Écriture telle qu'elle se présente elle-même à nous, et nous estimons que nous en faisons un mauvais usage, si nous ne l'employons pas comme Parole de Dieu, mais dans quelque autre but. Bien sûr, le pain et l'eau peuvent être employés à d'autres fins que celle des besoins de la vie. Mais est-ce licite ? N'est-ce pas contraire à leur véritable destination ? Nous considérons donc aussi comme illégitime et même coupable tout usage de l'Écriture, s'il n'a pour résultat de permettre à l'Écriture d'atteindre sa destination propre. En même temps, cette « attitude » envers l'Écriture est la seule qui ne se dévore pas elle-même.

Nos amis catholiques-romains emploient eux aussi l'Écriture, ils édifient sur elle, ils argumentent en la prenant comme point de départ, mais ils le font toujours avec certaines réserves, non seulement à l'égard de leurs constructions et de leurs argumentations, mais encore à l'égard de l'Écriture elle-même. Pour eux, en effet, l'Eglise est au-dessus de l'Écriture. Cela est inacceptable : comment quelque chose pourrait-il être au-dessus de la Parole de Dieu ? Mais cela est !

D'ailleurs, beaucoup de nos amis protestants se placent *eux-mêmes* au-dessus de l'Écriture, et en nient le caractère propre : à savoir qu'elle est la Parole divinement inspirée. Une attitude à laquelle même le barthisme n'échappe pas, en dépit de sa vigoureuse critique du piétisme de SCHLEIERMACHER qui posait l'expérience humaine comme critère de la vérité. Une théologie de la Parole se substitue ici à l'Écriture. Au fond, c'est de l'intellectualisme, une glorification de la raison humaine, quand bien même il ne s'agirait que de la glorification d'une raison qui dévore les paradoxes. Pourtant, elle ne les dévore que jusqu'à un certain point, car pourquoi s'arrête-t-elle à ce « paradoxe »

apparent, que l'Ecriture sainte n'est pas indirectement, mais au contraire — telle qu'elle est consignée — directement imputable à l'inspiration des écrivains bibliques, et qu'elle est par essence tout autre chose qu'une parole humaine sortie du cœur de l'homme ?

Dans tous ces cas, on fraude avec la Bible. Si quelqu'un en veut à un réformé d'appeler fraude ce qui est une fraude, libre à lui ! mais qu'il sache bien qu'il est lui-même un fraudeur. Le style de sa foi est semblable à celui de KIERKEGAARD, dont un admirateur a écrit qu'il fondait sa pensée sur le Nouveau Testament, non pas toutefois parce que ce Nouveau Testament aurait été pour lui la fin de toute contestation — ce qui est irrévocablement le cas de tous ceux pour lesquels l'Ecriture n'est rien moins que la Parole *de Dieu* — mais parce que le Nouveau Testament s'accordait avec ses propres idées. Ce qui revient à dire qu'il pensait et enseignait conformément à la Bible, mais en vertu de ses idées personnelles. Rien d'étonnant à ce qu'il ait, en réalité, obscurci la lumière de la Bible, et qu'à cet égard, il n'ait nullement différé de SCHLEIERMACHER.

Orthodoxisme. Une fausse orthodoxie ne jure que par la Bible, mais sans vivre avec elle. Et cela arrive, chez les réformés, même à des calvinistes de nom. La pratique de leur christianisme est aussi peu réformée que le comportement de ceux qui ne croient pas à l'Ecriture. Dans leur vie, en effet, l'Ecriture n'atteint en rien son but. Leur vie est en contradiction formelle avec l'Ecriture, et sans doute aussi avec leur « conception de l'Ecriture », car l'Ecriture nous est donnée pour que nous la mettions en pratique (Matth. 28 : 19).

J'aborde ici un second aspect de la conception réformée de la vie. C'est de Dieu que nous avons reçu la vie, *pour mettre en pratique* — par cette vie — l'Ecriture sainte. C'est pourquoi le psaume 119 nous est si cher. Dans ce psaume, en effet, le psalmiste est sans cesse aux prises et de mille manières, dans la prière, avec cette question concrète de savoir comment le croyant peut mettre en pratique la Parole de Dieu, et, pour commencer, dans sa vie de prière.

Tout cela est incontestablement impliqué dans la fin que se propose l'Ecriture sainte. Non pas dans la vue *personnelle* selon laquelle, de l'extérieur, nous approchons l'Ecriture, mais dans le but que l'Ecriture s'attribue à elle-même et qui, selon notre conception réformée de la vie, doit déterminer nos propres conceptions. Nous croyons et confessons que l'Ecriture est la seule règle de la foi et de la vie, et que telle est précisément la fin qu'elle s'attribue à elle-même. Elle suffit à nous faire marcher sur le chemin du salut. Elle est un flambeau qui guide nos pas, une lumière sur notre sentier. Elle est donc la règle de notre vie chrétienne. Il serait d'ailleurs bien difficile de parler de la vie chrétienne, si elle n'est pas un cheminement sur le chemin du salut !

La liberté chrétienne. A tout cela se trouve étroitement liée notre *notion de liberté*. Elle est enracinée dans la conviction que seule l'Écriture dit toujours le dernier mot et qu'aucune instance au monde ne peut s'interposer entre la Parole de Dieu et le croyant.

Le trait le plus saillant de cette notion de liberté est que *nous ne parlons pas* d'abus de pouvoir ou d'abus d'autorité chaque fois qu'il est porté atteinte à la liberté de conscience de l'homme, mais bien lorsque la liberté de la puissance absolue de la Parole de Dieu se trouve rejetée de la pratique de la vie, lorsque l'homme résiste à l'étreinte de la Parole de Dieu. Quand c'est le cas, nous ne *pouvons* pas seulement prendre la liberté d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, nous le *devons*, car c'est alors la liberté de la puissance de la Parole de Dieu qui est en jeu. Il nous faut faire valoir la Bible dans notre vie.

Je pense qu'un chrétien peut faire état de cette idée de liberté. Ce faisant, il n'exprime pas un principe de liberté qui se laisserait vider de son sens par le formalisme moderne. Il ne se fait pas le champion d'un idéal selon lequel la liberté de l'homme d'être un homme — c'est là une vue toute personnaliste ! — devient l'enjeu de la lutte pour la liberté, c'est-à-dire d'un idéal qui n'a pas le moindre contenu, qui peut être rempli des notions les plus contradictoires, voire même par l'anarchisme.

En conséquence, nous sommes ennemis de toute tyrannie, quel que soit le domaine de la vie sociale où elle s'exprime : le mariage ou la famille, l'Etat ou l'Eglise. Le pouvoir de ceux qui sont revêtus de quelque autorité doit toujours être, en chaque domaine, nettement circonscrit, de même que — ne l'oublions pas — le droit et la liberté d'obéir de ceux qui ont à obéir. La tyrannie de la majorité, comme celle de la minorité, celle des autorités comme celle de ceux qui y sont assujettis, celle de la collectivité comme celle de ses membres, menacent la vie sociale.

Et c'est non seulement l'exercice du pouvoir à l'intérieur de chaque domaine déterminé de la vie sociale qui doit être circonscrit, mais aussi la tâche spécifique à chacun d'eux.

Selon notre conception de la vie, même l'Eglise ne peut prendre à sa charge la tâche que le chrétien se voit personnellement confiée par la Parole de Dieu. Il est personnellement responsable envers Dieu et envers Jésus-Christ de sa propre vie chrétienne, — responsable de mettre en pratique dans sa propre vie la Parole de Dieu —, et il ne lui est jamais permis de se décharger sur rien, ni sur personne de cette tâche et de cette vocation. L'Eglise ne peut pas croire à ma place, elle ne peut pas aimer mon prochain à ma place, elle ne peut me remplacer dans ma charge de chef de famille, etc... Nous sommes directement et personnellement responsables devant Dieu, car nous avons une tâche et une vocation particulières ; nous ne pouvons jamais, ici-bas, nous en libérer de notre propre chef, et personne n'a le droit d'en délier

autrui et de le soustraire à cette libre responsabilité. Toute collectivité qui ne se propose pas de développer la liberté personnelle de ses membres en une vie responsable est, dès le principe, tyrannique, car elle nous éloigne de la Bible et de sa conception de la vie ; ce faisant, elle empêche l'Écriture d'atteindre son but véritable.

Seuls, ceux qui ne craignent plus Dieu peuvent ne pas être satisfaits de ce point de vue. Mais ils sont, par là même, irrévocablement condamnés à la tyrannie ou à l'anarchie ou, entre deux écueils, à la recherche opportuniste de ce qu'on appelle le « juste-milieu ».

Notre conception réformée de la vie peut supporter avantageusement la comparaison avec n'importe quelle autre théorie de la liberté, en particulier avec la démocratie personnaliste d'aujourd'hui qui — à en juger par la politique gouvernementale de ces dernières années — est obligée, sans gouvernail, sans direction et sans but, de sacrifier tantôt à l'anarchie ou tantôt à la tyrannie.

L'acquiescement à la vie.

Reconnaître le but que se propose l'Écriture sainte implique tout naturellement une pleine et joyeuse *acceptation de la vie*. La vie vaut la peine d'être vécue, puisque cela vaut la peine de mettre en pratique, dans nos vies, la Parole de Dieu. Voilà pourquoi nous vivons, et telle est notre joie de vivre, tel est le noble idéal que nous avons reçu du Dieu vivant ! Dieu Lui-même imprimant une direction à nos aspirations et nous dotant d'un idéal, nous pouvons être certains que cela vaut la peine de la suivre et de nous y consacrer.

Dans la conception réformée de la vie, deux choses sont liées d'une façon remarquable. Le déplaisir envers soi-même, uni à l'acceptation de la vie, d'une part, y joue un rôle important ; et, d'autre part, *a fortiori*, le don de soi-même, associé à l'acceptation de la vie.

C'est pourquoi nous sommes inaccessibles à l'idée du tragique de la vie, ce qui, à mon sens, est en parfaite harmonie avec la Bible. Celle-ci ne nous dépeint jamais rien de tragique. Même là où cela nous semblerait parfaitement légitime, en particulier lors de la crucifixion du Christ, les descriptions de l'Écriture sont totalement dépouillées de tragique. La lutte du Christ à Gethsémané contribue elle-même à écarter tout tragique du chemin douloureux sur lequel Il s'engage.

A mes yeux, voilà qui est de la plus haute importance. Si nous sommes appelés à signifier quelque chose *pour notre temps*, c'est ceci : qu'au sein d'une culture occidentale, dévorée par le défaitisme et le sentiment de sa déchéance, nous montrions, qu'avec la puissance de Dieu, le chrétien n'admet ni la ruine, ni l'absurde, ni les illusions mensongères, et cela tout simplement parce qu'il vit sa vocation de mettre en pratique l'Écriture sainte « dans toutes les circonstances de la vie », même en portant sa croix sur les pas de son Maître, de bon gré et avec joie. Nous refusons de nous poser la question si la vie répondra à notre attente ; par contre, nous nous demandons d'autant plus consciemment si ce n'est pas nous qui, peut-être, la décevrons.

Certes, la conception tragique moderne de la vie est bien compréhensible. Qu'est-ce qu'on ne réussirait pas à comprendre ? Mais la véritable question est de savoir ce qui pourrait justifier cette compréhension. Rien, en vérité ! Une conception tragique de la vie n'est possible que quand l'homme attend son salut de la vie présente, quand il refuse d'accepter son salut de la bénédiction que Dieu accorde à celui qui sait, en suivant Jésus-Christ, accepter la vie en y mettant en pratique la Parole de Dieu.

Un tel idéal défie *toutes les situations*. Il nous permet de dominer, dans la liberté, toutes les situations, et nous apprend à accepter toutes les circonstances comme un moyen grâce auquel nous avons la possibilité de mettre en pratique dans notre propre vie la Parole de Dieu.

Dès que — c'est le cas de l'existentialisme — l'homme est principalement considéré comme un homme-en-situation, la porte est grande ouverte à une conception tragique de la vie : la situation, capricieuse et imprévisible, décide alors arbitrairement du bonheur et du sens de ma vie.

Nous ne pouvons qu'être reconnaissants envers Dieu de ce qu'en suivant le Christ, dont la nourriture était d'accomplir la volonté de son Père, Il nous ait donné comme idéal sa Parole et sa loi, qui nous placent au-dessus de toute situation ; de ce qu'Il nous appelle, dans chaque situation, non pas « à en tirer parti tant bien que mal », mais de ce qu'Il nous offre, en chacune d'elles, la possibilité de nous en servir comme d'un tremplin pour édifier notre vie à partir de sa Parole.

Comme je souhaiterais que tout réformé s'enrôlât avec joie dans la croisade contre le péril mortel de cette conception tragique de la vie, *sub specie crucis*. Christ n'est pas mort en vain ; sa mort n'a point été tragique, elle n'a point été vide de sens, elle n'a été absurde en rien. Tout au contraire, elle est notre vie et notre éternité, parce qu'Il s'y est soumis Lui-même de bon gré et avec joie.

Je crois en Dieu. Jusqu'à présent — et bien que nous n'en ayons encore rien dit — notre foi au Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, a été sous-jacente. Cette foi en Dieu est impliquée dans notre foi en l'Écriture, de même que notre foi en l'Écriture est impliquée dans notre foi en Dieu. Elles sont inséparables l'une de l'autre. Mais, en fin de compte, c'est la foi en Dieu qui a la préséance, et la Parole de Dieu n'a de valeur que parce qu'elle est la Parole *de Dieu*. La conception réformée de la vie, jusqu'en ses fibres les plus profondes, est placée sous la direction de cette foi en Dieu. Sans elle, elle s'écroule irrémédiablement. Ici encore, la conception réformée présente un caractère radical et intransigeant. Nous croyons en Dieu, et en Dieu seul. Nous croyons en Dieu, et d'une manière inconditionnelle. Notre foi n'est pas tout bonnement celle « qu'il existe un Dieu » : les démons le croient aussi. Il s'agit d'une foi *en* Dieu, d'une foi dépourvue de toute *abstraction*, de toute spéculation ontologique.

C'est une foi en Dieu le Père *et* à notre création, en Dieu le Fils *et* à notre rédemption, en Dieu le Saint-Esprit *et* à notre sanctification (Cat. de Heidelberg, 8^e dimanche).

D'emblée, une telle foi nous interdit à jamais de résoudre aucune question sur l'homme, sans répondre *en même temps* à cette autre question : « Qui est Dieu ? » Cette foi en Dieu nous empêche de nous fourvoyer en abstrayant l'homme de son Dieu, et de penser que nous pourrions, sans Lui, répondre à l'exigence du « Connais-toi toi-même ». A l'inverse, elle implique que toute véritable connaissance de soi-même est indissolublement liée à la vraie connaissance de Dieu et — corollaire immédiat — que toute vie véritable consiste à servir Dieu. Une telle foi professe une création souveraine, une rédemption souveraine et une sanctification souveraine, hors desquelles toute image de l'homme est foncièrement falsifiée. La foi en Dieu est le rempart qui repousse toute sécularisation. Aussi la sécularisation peut-elle être définie comme un processus de dissolution de la foi en Dieu.

Et tout d'abord dans la conception de l'homme. Celui qui croit en Dieu n'ignore pas que la question vitale de savoir si un homme peut parvenir à la satisfaction de ses droits légitimes dépend de cette autre : si les droits de Dieu sont légitimement reconnus dans la vie de cet homme. Il m'est impossible de l'exprimer d'une manière plus frappante que CALVIN, qui affirme sans cesse dans ses écrits : *Deus vult agnosci* : Dieu veut être reconnu ! Devise qui frappe à sa racine toute sécularisation, mais qui, en même temps, pourvoit l'homme d'une direction. Si justice est rendue à Dieu dans ma propre vie, il me sera rendu justice à moi-même ; pour moi, tout sera certainement pour le mieux, car je crois *en* Dieu, c'est-à-dire au Dieu de mon salut !

Sur la foi en *Dieu le Père*, est fondée la notion que nous sommes des administrateurs, des gérants. Rien ne nous appartient qui ne soit d'abord à Dieu. Non pas toutefois au sens juridique rigoureux d'un concept de droit ! Car cette gérance est surtout et en même temps acceptée comme une joie véritable. Le monde entier appartient à mon Père ; mais Il me dit comme à son enfant : « Tout ce qui est à moi est à toi. » Nous ne servons pas Dieu comme des mercenaires ; nous sommes ses enfants : nous Le servons comme un Père.

Sur la foi en *Dieu le Fils*, est fondée notre notion de pardon. Croire à l'incarnation de la Parole et aux mystères du salut en Jésus-Christ, c'est croire à notre réconciliation. Tout ce qui était nécessaire à notre salut a été accompli. Il ne nous est pas nécessaire de mériter le ciel ; nous ne pouvons même pas y diriger notre doigt. La foi au Christ implique, qu'affranchis de toute inquiétude religieuse, nous servons Dieu qui nous comble de joie. La conception réformée de la vie ne laisse aucune place à l'inquiétude quant à son salut personnel. Qui croit au Fils, a la vie éternelle ; il est certain de son salut et de son Sauveur, et il considère comme coupables tous les doutes qui pourraient encore surgir dans son cœur. Dans notre conception réformée

de la vie, l'Évangile reste l'Évangile, c'est-à-dire qu'il reste, tout simplement, une « bonne nouvelle », un message joyeux, dont nous ne voulons rien retrancher et auquel nous ne pouvons plus rien ajouter. La foi en Dieu le Fils et à notre rédemption, la foi qui nous est demandée de la part de Dieu dans sa grâce souveraine — « Crois en Jésus-Christ », ou : « Crois à l'Évangile —, est l'*Amen* de l'exhortation biblique : « Ne crains point ! »



Qu'il me soit permis, à présent, de brosser quelques « objections contre l'esprit du siècle ». Nous ne sommes plus sûrs de Jésus-Christ. C'est un fait que dans notre entourage immédiat (c'est-à-dire au sein même du protestantisme orthodoxe), nous entendons prêcher, à l'instar de KIERKEGAARD, une incertitude de principes, qui serait provoquée par le Christ Lui-même. L'homme, même l'homme chrétien, est renvoyé à lui-même. L'affirmation paulinienne : « Je sais en qui j'ai cru », est systématiquement minée et mise dans le même sac que l'idolâtrie rationaliste ou l'assurance redondante des bourgeois satisfaits. Cette assurance, nous la voyons ridiculisée, dédaignée et rejetée comme une manifestation pharisaïque d'orgueil et de présomption. Nous voyons le désespoir, l'anxiété, l'angoisse et l'incertitude revêtus des « habits du salut », et célébrés comme la quintessence du christianisme.

Tout cela n'est rien moins qu'un renversement de toutes les valeurs de notre vie chrétienne et de la prédication évangélique. Si le Christ et l'Évangile ne sont plus à même de nous apporter l'assurance de notre salut, alors, nous qui espérons en Christ, nous sommes — et nous restons — les plus misérables de tous les hommes. Si la foi en Dieu, et à plus forte raison la foi en Dieu le Fils et à notre rédemption, est désormais incapable de nous confirmer en Christ et de nous rendre certains de la rédemption qu'Il a accomplie pour nous, que subsiste-t-il donc de la foi ? CALVIN définit la foi comme une « connaissance certaine » (c'est-à-dire *indubitable*) de la bonne volonté de Dieu envers nous. J'affirme de la façon la plus catégorique, que quiconque — quelque appel qu'il puisse faire par ailleurs au précieux vocabulaire de la Réforme — mine cette assurance du salut que le Christ nous apporte en chacun des mystères de la rédemption qu'Il nous a acquise, a renié le principe premier de la foi, de la confession et de la vie réformées, et qu'il parle et prêche désormais comme un pseudo-réformé.

Cependant, je ne m'attaquerai pas seulement au raz-de-marée de la pensée et du prophétisme kierkegaardien, car je sais trop bien que notre conception réformée de la vie, que je voudrais définir comme une conception de la foi, sûre de son Dieu et de son Sauveur, n'est pas moins menacée de l'intérieur par une orthodoxie morte ou par les poussées désordonnées du piétisme.

*Le christianisme est la religion la plus facile : c'est ainsi que je voudrais définir la foi réformée ; une religion qui est toujours plus aisée que ce que nous aimons « par nature ». Quiconque rend difficile la foi chrétienne, l'a tout simplement corrompue. Qu'on la rende difficile, soit par intellectualisme théologique, soit en poussant jusqu'au paradoxe le thème fallacieux de l'obscurité de la Révélation, ou encore en imposant aux croyants des conditions discriminatoires, tout cela revient exactement au même : on dépouille l'Evangile de la plénitude de sa joie, le Christ de la perfection de son œuvre et le chrétien de la certitude du salut. On obscurcit la déclaration claire, simple, inconditionnelle : « Je crois en Jésus-Christ », et c'est à sa racine qu'on frappe le *Credo*, le « Je crois ». On aboutit au fait que les confessions de foi ne sont plus des confessions de foi.*

En opposition formelle à la déclaration du théologien catholique Karl ADAM (il aurait dit un jour qu'il éprouvait un sentiment de malaise, lorsque quelqu'un, en sa présence, déclarait qu'il était certain de son salut futur), je déclare — et avec moi quiconque n'est pas étranger à la conception réformée de la vie — que nous ne comprenons pas comment quelqu'un peut croire en Dieu le Père et en Son Fils Jésus-Christ, sans être certain et de l'amour du Père et de la grâce du Fils ! A quoi peuvent bien rimer toutes vos fêtes chrétiennes, si vous ne pouvez plus désormais les célébrer comme des fêtes ?

Inutile de m'objecter qu'une telle conception de la vie évoque irrésistiblement l'image du *beatus possidens*, du « possesseur heureux ». Cela n'aurait pas plus de valeur à mes yeux que si vous me disiez : « C'est du néo-calvinisme ». Dans un cas comme dans l'autre, y aurait-il vraiment quelque mal à cela ? Car c'est précisément la Bible qui nous présente le chrétien comme un *beatus possidens*, et cela en dépit de toute la moderne, moderniste et ultra-orthodoxe critique barthienne, ou de celle du subjectivisme piétiste. Quelle image l'apôtre Paul évoque-t-il donc, en disant : « Mais nous avons la pensée de Christ » (I Cor. 2 : 16) ? Remarquons-le bien, il ne dit pas : « Nous sommes possédés par la pensée du Christ » ; il dit au contraire et très explicitement : Nous avons ! Nous possédons ! Qu'une telle assertion ne soit pas tombée par hasard de sa plume, nous le prouvons par cette autre : « Quiconque n'a pas l'Esprit de Christ ne lui appartient pas. » (Rom. 8 : 9). Le mystère de la Pentecôte n'est pas un mystère qui soit resté suspendu entre ciel et terre ; encore moins un mystère qui se serait uniquement consommé dans le ciel où se trouve le Christ. Le mystère de la Pentecôte s'accomplit sur cette terre-même, dans le cœur des chrétiens, et nous confère la communion du Saint-Esprit, de telle sorte que le Christ habite en nous par la foi ! De même que l'Esprit du Christ est sûr du Christ, et ne doute pas de son œuvre salvatrice, nous aussi, grâce au mystère de la Pentecôte, nous sommes sûrs de Christ, et nous ne doutons pas. Je crois en Dieu : grâces en soient rendues au mystère de Pentecôte et à l'Esprit du Christ, que le Père donne à quiconque Le Lui demande en priant.

Tout existentialisme soi-disant chrétien est foncièrement in-existential, parce qu'il nie, déforme et interprète fallacieusement cette existence dans le mystère de la Pentecôte, et cette existentielle et inextirpable certitude de la foi ; parce qu'il mine la racine et le socle sur lequel se fonde le chrétien.

Si une mission nous est impartie aujourd'hui, à nous les réformés, c'est bien celle de proclamer — en nous souciant tout autant de nos innombrables coréligionnaires qui souffrent jusqu'à la mort de la maladie du doute, que du monde qui se consume lui-même dans sa glorification de l'axiome : « Je sais que je ne sais rien » —, de proclamer, dis-je, la certitude du salut et le sens original et inaltéré de ces quelques mots : « Je crois en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. »

Toute conception réformée de la vie est placée sous la direction de la foi. C'est pourquoi je suis réformé de cœur et d'âme ; et j'en ai envers Dieu une indicible reconnaissance.

Dieu est bon. Pour parler avec la Confession des Pays-Bas, nous croyons en Dieu, « la Fontaine très abondante de tous biens » (art. 1), et de rien d'autre.

Nous croyons en Dieu le Père *et* à notre création, en Dieu le Fils *et* à notre rédemption, en Dieu le Saint-Esprit *et* à notre sanctification. Ce n'est plus alors que de très loin que nous parvient l'écho des dissonances, des cris de désespoir, de la souffrance, de la douleur, de la misère, de l'abomination et de la mort, qui règnent sur notre réalité humaine. Avec une telle confession, ce n'est que de très loin que nous entendons les rumeurs d'une réalité humaine brisée, mutilée, sans éclat, désaxée. Car aussitôt que nous parlons de Dieu, il n'y a plus ni crise, ni dissonances, ni dualités, ni vie mutilée en Dieu. En Dieu, rien n'est brisé ; point d'aspect ténébreux, comme SCHELLING lui en imputait d'une manière sacrilège ; aucune cruauté, comme KIERKEGAARD l'imaginait honteusement. Quand nous parlons de l'homme, nous connaissons bien sa chute, et le caractère radical, central et total de celle-ci ; mais, quand nous parlons de Dieu, nous confessons notre foi en Dieu, et, à la lumière de l'Écriture, nous ne pouvons rien entendre d'une chute de Dieu, rien savoir d'une infidélité de Dieu à ses propres ordonnances. En Dieu, il n'y a ni trahison, ni injustice, ni arbitraire, ni chaos. Dieu ne cesse jamais d'être Lui-même ; Il reste fidèle à ses ordonnances et à sa Parole ; en Lui, il n'y a pas ombre de changement. Il maintient sa justice et sa miséricorde ; Il se maintient Lui-même dans son amour ; Il reste fidèle à l'œuvre de ses mains ; Il maintient le Christ dans son alliance, son peuple dans sa grâce et dans sa justice.

La foi chrétienne n'est qu'un hymne chanté à la louange de Dieu. C'est un trait spécifique de notre confession et de notre conception de la vie, que nous laissons *tout* dire sur nous-mêmes, jusques et y compris que Dieu a le droit de nous condamner éternellement ; mais il

s'en faut de beaucoup que nous laissions tout dire sur Dieu. Qu'on nous dise ou qu'on nous fasse tout ce qu'on voudra, mais on ne doit pas toucher à *notre Dieu*. Nous ne le tolérons même pas en nous-mêmes ; nous ne saurions pas davantage le souffrir d'autrui. Dieu est notre seule Louange et notre seul Chant !

Entretiens théologiques. Tout « entretien » théologique doit donc, à nos yeux, se dérouler à l'intérieur des limites de ce qui est religieusement tolérable. La chute a eu pour origine l'acceptation d'un entretien qui n'aurait jamais dû être accepté, mais qui aurait dû être rejeté immédiatement et avec indignation, sur la base de la foi, de l'espérance et de l'amour ancrés en Dieu. La question posée par Satan : « Quoi ? Dieu a-t-il vraiment dit ?... », est, pour une âme réformée, véritablement satanique. Le réformé ne peut souffrir qu'on « mette en question » rien qui se rapporte à la sainteté, à la fidélité et à la grandeur de Dieu. Notre foi en Dieu coupe court à de nombreuses et inutiles discussions qu'il nous faut prohiber. Qu'on se garde, en présence d'un réformé, de rien attribuer d'incongru à Dieu. Devant lui, il ne faut parler que de création, de rédemption et de sanctification. Nos pensées, que nous laissons si aisément vagabonder comme si elles étaient « toutes-puissantes », nous les amenons captives à l'obéissance du Christ. Nous détestons les entretiens avec le Diable. Il y a tout de même des limites qu'il convient de ne pas franchir !

À mon sens, telle est la raison pour laquelle nous ne voulons rien savoir d'une théodicée, d'une justification de Dieu devant le tribunal de notre pensée. Toute théodicée, si bien intentionnée soit-elle, est un entretien avec le Diable, et rien d'autre. Dans de tels entretiens, nous sommes toujours les perdants, tout comme LEIBNITZ a été le perdant, parce que quiconque s'est fait traître ne peut en aucun cas revenir en arrière en prolongeant les lignes de sa trahison, mais uniquement en brisant complètement avec cette trahison. La reconnaissance joyeuse et libératrice de la sainteté de Dieu est partie intrinsèque de notre conception réformée de la vie, qui, ici encore, ne peut admettre ni tempérament, ni compromis, parce qu'elle ne veut, à aucun prix, être spoliée de son adoration au Dieu de toute fidélité. Toute apologie de Dieu est de la contrebande religieuse. Nous ne pouvons, ni ne voulons souiller ni notre cœur, ni notre amour, ni notre Dieu.

Ce dégoût profond à l'égard de toute « discussion sur Dieu » qui ne connaît aucun frein m'est cher. J'y tiens mille fois davantage qu'à une apologie de l'homme par rapport à Dieu, telle qu'elle apparaît dans l'humanisme, et chaque fois que le christianisme se met à flirter avec l'humanisme ou le paganisme. Pélagiens, semi-pélagiens, remonstrants, méthodistes dispensationnalistes se livrent à une apologie en faveur des païens, des incroyants, et cherchent à l'harmoniser avec une apologie de Dieu. Quant à moi, je suis réformé de cœur, parce que je ne

puis me faire le champion ni de l'apologie des païens, ni de celle de Dieu. Non que je m'élève au-dessus du païen ou de l'incroyant, mais parce que je ne puis souffrir que des hommes cherchent à faire de Dieu, de mon Dieu, l'objet de leurs ratiocinations et de leurs jugements, et Le fassent par là même descendre de son ciel et de son trône. Dans le silence et dans l'adoration, je reçois le témoignage de l'Écriture : « La terre est son marchepied... » « Qui es-tu, ô homme ? », là, à son marchepied ?

L'élection. La Bible est illisible pour quiconque nie la Sainte Trinité. Elle l'est aussi pour quiconque nie ou prend en mauvaise part la prédestination et l'élection au salut. C'est alors une autre Bible qui se présente à nos yeux, et cela dès le chapitre 12 de la Genèse, car c'est à partir de l'élection et de la vocation d'Abraham du sein de sa génération, de sa famille et de la maison de son père, qu'il faut désarticuler la Bible pour qu'elle ne nous rappelle pas sans cesse que la libre grâce de Dieu, sa grâce élective et imméritée, est le fondement de son alliance avec Isaac, Jacob, les enfants et le peuple d'Israël ; qu'ultérieurement, dans la Parole faite chair, l'alliance de Dieu avec son peuple repose sur la même grâce libre et souveraine, selon sa volonté éternelle et pleine de bienveillance. Seule, une falsification systématique des sources, c'est-à-dire une falsification de l'Écriture, peut faire que l'élection et la prédestination disparaissent de la Bible et de son centre. L'élection est le cœur de l'Eglise, elle est le fondement et la cause uniques du pèlerinage d'Abraham, qui consommait pour des siècles la séparation entre le peuple de Dieu et la gentilité, elle qui n'était pas appelée par Dieu, parce qu'Il ne l'avait pas choisie.

Qu'on me permette de protester contre toute falsification de langage et de vocabulaire dans l'Eglise ! Que penser de l'emploi du terme « prédestination », si — contrairement à son acception scripturaire — on enseigne que tout homme est à la fois rejeté et élu, si bien qu'Abraham deviendrait et serait en même temps Nemrod, Isaac Ismaël, Jacob Esaü, Jean Judas, et que nous serions simultanément Abraham, Nemrod, Isaac, Ismaël, Jacob, Esaü, Jean et Judas ? Celui qui, dans l'Eglise, parle ainsi de la prédestination, souille les sources de la foi et abuse les fidèles. Et le plus affligeant dans cette affaire, c'est que cette soi-disant prédication de la prédestination risque d'exclure à tout jamais que la prédication scripturaire de la prédestination reprenne un jour ses droits légitimes.

Pourquoi suis-je réformé ? Parce que je n'ai jamais été atteint par les flèches des arguments humanistes contre la Bible et sa doctrine de la prédestination ; parce que je ne ferai pas la plus minime concession à cet humanisme, et que par conséquent je n'abandonnerai jamais la moindre parcelle du patrimoine de la prédestination.

Ce faisant, je me sais en fort bonne compagnie, à savoir celle de tous ceux qui, au cours de l'histoire de l'Eglise, ont refusé de trahir l'Écriture, de renier le Christ, chaque fois qu'étaient en jeu les fon-

dements de la certitude du salut et de la grâce libre et souveraine de Dieu. C'est celle de PAUL, d'AUGUSTIN, celle des réformateurs et de nos pères au Synode de Dordrecht. Où sont les croyants qui sont prêts à livrer aujourd'hui le même combat que livrèrent AUGUSTIN, LUTHER, CALVIN, et nos pères de la Réforme ? Où sont-ils ceux qui, côte à côte avec AUGUSTIN, CALVIN et les leurs, dressent un front contre l'armée d'une chrétienté édulcorée, qui ne parle qu'en blasphémant de la prédestination, qui est devenue insensible à toute assurance du salut, et qui porte un coup mortel au « *sola gratia* » de la sainte Ecriture, par une doctrine de la « corrélation », c'est-à-dire du libre-arbitre, d'un libre-arbitre malade, du mérite de la foi ou d'une obéissance coopérante, que nous chercherions en vain dans la doctrine de l'élection ? A l'exception de ceux qui sont restés réellement fidèles aux Confessions de la Réforme, vous en trouverez bien peu. KIERKEGAARD nia la prédestination, et tous ceux qui sympathisent avec lui ne le peuvent que parce qu'à leur tour ils la nient ou la prennent en mauvaise part. Ce n'est pas pour rien que les Canons du Synode de Dordrecht sont, de nos jours, attaqués de toutes parts.

Et que nous propose-t-on en échange ? Le pseudo-évangile de l'arbitraire de Dieu, substituant au Conseil éternel de Dieu, prédestinant toutes choses, le moment capricieux et imprévisible d'un temps contingent, en liaison avec le non moins incertain et variable libre-arbitre de l'homme ! L'incertitude de son propre salut devient un monstre dévorant, qui accule le chrétien à l'isolement d'une conception tragique de la vie, et le place, impuissant et débile, *hors du cadre de la vie*.

L'antithèse. Il y a une intime et nécessaire corrélation entre la négation de la prédestination et toute attaque contre la notion d'*antithèse*. Quiconque nie ou dénature la prédestination est nécessairement conduit à renverser et à détruire de fond en comble les limites et les fondements de l'Eglise. On ne peut alors considérer l'antithèse que comme une attitude occasionnelle. Sa légitimité est de prime-abord mise en doute. Seule, la situation décide si, à tel moment, elle est souhaitable ou doit être rejetée.

Quant à celui qui confesse la prédestination divine, il sait aussi que cette antithèse au sein du genre humain est le seul moyen, *qui nous a été donné par Dieu*, par lequel nous puissions échapper à la fallacieuse synthèse que l'amitié d'Adam avec Satan et avec son règne a introduite dans notre humanité. Il sait que la déclaration de Dieu : « Je mettrai l'inimitié entre toi et ta postérité » (Gen. 3 : 15), est une antithèse religieuse, et qu'elle est divinement révélée. Ce n'est qu'en suscitant continuellement au sein de notre humanité l'inimitié, la lutte et l'opposition, et en les y maintenant par la présence du Sauveur promis, que Dieu a fait la paix par le sang de la croix. Que subsiste-t-il donc du Christ des Ecritures, si, de sa vie et de sa mort, nous éliminons cette antithèse ? Rien, en vérité ! Sa paix, qu'Il nous donne, n'est

pas le fruit de délibérations ou de négociations : elle est le résultat du rejet de toute délibération et du refus de toute négociation. N'a-t-il pas commencé sa carrière par la tentation au désert ? Il est venu pour détruire les œuvres du Diable. Il édifie son règne de paix sur les ruines du règne de Satan, qu'il détruit, et cela au beau milieu de ce monde et souvent aussi, hélas ! au beau milieu de l'Eglise.

Une aspiration à l'unité qui chercherait à esquiver cette antithèse est une aspiration profane qui conduit à renier le Christ. Une aspiration à l'unité qui préfère le repos au combat est une trahison et une désertion. Christ s'est chargé de former une minorité au sein du peuple juif, voire au sein même du monde, en partant d'un *seul homme*, et de ne pas la laisser disparaître. En cela, Il est resté fidèle au programme établi par Dieu dans la promesse du Jardin d'Eden, selon lequel seul le maintien de cette antithèse peut nous apporter le salut.

Où trouvons-nous, de par le monde, une conscience aussi profonde de cette antithèse foncièrement religieuse et chrétienne, ailleurs que chez les réformés authentiques ? Où donc est-on prêt à former une minorité, à accepter la souffrance, affronter la réprobation, supporter l'isolement, plutôt que de s'incliner devant l'esprit du temps, et de se laisser mettre à son diapason ? Où donc voyons-nous le zèle religieux — il s'agit bien d'un zèle, puisqu'il prohibe tout égoïsme — couper court à tous les marchandages, pour l'amour du Christ, notre Roi ? Où donc, si ce n'est parmi les réformés authentiques ? C'est pourquoi je les aime, malgré toutes leurs faiblesses, leurs qualités et leurs défauts, car je sais que je puis compter sur eux dès que le christianisme est menacé, et qu'ils préféreraient, dans l'honneur, être rayés de ce monde, plutôt que de le conquérir dans la honte. Voilà pourquoi je suis un authentique réformé, et pourquoi je reste attaché à mon Eglise.

L'Eglise et le monde.

Encore une remarque que nous ne devons pas séparer de son contexte. Lorsque le Christ eût été chassé de Jérusalem, et qu'il dût mourir solitaire et méprisé, Il ne cessait pas de porter Jérusalem dans son cœur : « Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes !... » Et Jésus pleurait sur la ville et sur le peuple du Temple.

Quand il reste fidèle à la conception réformée de la vie, jamais un réformé ne se laisse enfermer dans une sorte de ghetto. Même lorsqu'il affirme : « C'est dans l'isolement qu'est notre force », il saute aux yeux qu'il ne se retranche pas du monde, mais qu'au contraire, dans cet isolement, c'est le monde entier qu'il considère. S'il recherche une puissance de concentration, c'est en vue d'exercer sa vocation missionnaire. Nous ne nous accommodons jamais d'un partage de zones d'influences, par quoi on chercherait à nous contester ou à nous ôter le droit de propager l'Evangile et de gagner le monde à Jésus-Christ. Nous acceptons l'antithèse par amour de la thèse, l'église par amour du monde, le principe par amour de la pratique, l'union par amour de

la mission. Dans l'isolement git notre force, mais notre champ d'action, c'est notre peuple, notre nation, le monde entier. Telle est la vocation de conquête de tout calviniste conséquent. La carte du monde est pour nous, avant tout, une carte de mission. Nous ne consentirons pas à mettre de l'eau dans notre vin, comme nous le demande un pacifisme trompeur, tout au plus prêt à nous abandonner à nous-mêmes, mais qui souhaiterait de voir le monde abandonné, par exemple, à l'humanisme. Un réformé ne fuit pas le combat : il entre de plain-pied dans la mêlée, recherchant le contact avec tous ceux qui sont animés d'un autre esprit que le sien, et il n'hésite pas à faire l'enfant terrible chaque fois qu'on voudrait lui imposer un principe de soi-disant tolérance, qui lui imposerait le devoir de se taire. C'est pourquoi, nous autres réformés, nous sommes à la pointe du combat ; qui ne s'y trouve pas n'est pas un réformé. C'est pourquoi, tant qu'ils ne se sont pas reniés eux-mêmes, les réformés ont toujours rejeté avec force les discriminations et la prétention à la perfection personnelle des anabaptistes ; et ils doivent persévérer dans cette voie.

Si cela nous est si facile, c'est parce qu'une puissante énergie se dégage de la conception réformée de la vie. Celui qui n'a plus à mériter le ciel pour lui-même, celui qui est sûr de son Dieu, et se fonde dans la grâce de l'élection, celui-là n'épuise plus sa religion à s'occuper incessamment de lui-même, mais est capable de répondre à la vocation d'une « vie de reconnaissance ». Ainsi chacun se trouve-t-il, de cœur et d'âme, disponible au service du prochain. Notre foi chrétienne est une foi en un affranchissement, grâce auquel il nous est possible de travailler désormais pour les autres. Le chrétien est libéré de la fatigue de l'inquiétude personnelle et de tout égoïsme religieux ; il est affranchi des angoisses de ce monde et des sollicitations du doute ; il est disponible pour accomplir le second commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Cette vocation lui tient à cœur, et il sait trouver le temps de s'y consacrer.

Voilà où se trouve la source de notre activité chrétienne. Autrement, nous n'aurions rien à faire ; nous serions religieusement condamnés au chômage, si nous ne pouvions nous consacrer au prochain, et si nous n'étions pas en disponibilité. Par l'Evangile du Christ, nos mains sont devenues des mains libres, pour que nous puissions chercher le Royaume de Dieu et sa justice. La conception réformée de la vie, l'activité réformée sont une réfutation vivante de l'affirmation de JASPER : que la relation personnelle avec Dieu implique nécessairement qu'il est désormais impossible de se consacrer au prochain. C'est exactement le contraire ! Qui s'est laissé gagner par l'Evangile du Christ est libéré de soi-même et peut se donner au prochain ; il peut se donner à la vie. Convaincu que le monde entier appartient à Jésus-Christ, il ne peut rester inactif tant que la Royauté salutaire du Christ n'est pas universellement établie. Il a du travail à revendre, et il se met à l'ouvrage, car il n'a rien d'autre à faire.

Assurément, je sais fort bien que celui qui se met au travail

commet des erreurs. Qui ne fait rien ne casse rien ; qui reste à la maison ne risque pas de s'égarer. Mais les critiques de tous ceux qui ne tiennent pas la barre et restent à terre me touchent peu. Je ne suis pas réformé parce que mes coréligionnaires ne se trompent jamais, ni moins encore parce qu'ils seraient sans tache. Je le suis, par contre, parce qu'ils se savent appelés à l'action et parce que la conception réformée de la vie nous libère totalement en vue de cette action, nous place au service du prochain et d'un monde en détresse, et parce qu'elle considère toute inquiétude et toute angoisse concernant son propre salut comme un outrage fait au Christ, et que, cela, elle l'abhorre !

La prédication de l'Au-delà. Je ne voudrais pas achever ces quelques remarques, sans souligner encore l'un des traits de la conception réformée de la vie.

J'ai déjà dit que l'acquiescement à la vie était lié à l'oubli de soi-même, et j'ai souligné que toute conception tragique de la vie était exclue, parce que, pour nous, ce ne sont pas les circonstances qui décident du sens de notre vie, puisque l'unique idéal qui nous anime consiste en ce que — dans n'importe quelle situation — nous laissons la Parole de Dieu atteindre dans nos vies le but qu'elle s'est assigné.

D'aucuns pourraient prendre une telle affirmation dans un sens rigoriste. La conception chrétienne du devoir serait alors la seule chose digne d'attention et, de plus, le chrétien devrait se considérer comme étant au-dessus des joies et des souffrances, du succès et de l'infortune, du malheur et du bonheur, de la vie et de la mort.

Un idéal chrétien qui serait à ce point marqué au coin du stoïcisme ne serait certes point l'idéal réformé. Il en serait ainsi, si notre horizon de vie était irrémédiablement barré par la mort temporelle. Il ne nous resterait alors assurément rien d'autre que ce que TROELTSCH appelait « l'ascèse à l'égard des choses du monde », *die innerweltliche Askese*.

Mais il n'en est nullement ainsi. Là encore, nous constatons que notre conception de la vie est déterminée par la Bible et par Christ. Par exemple, la parole du Christ : « Celui qui aura perdu sa vie à cause de moi, la retrouvera » (Matth. 10 : 39), est tout ce qu'on voudra, sauf un appel à l'ascèse. Ce n'est pas l'inquiétude de notre salut éternel, mais au contraire la joyeuse certitude de la vie éternelle, même après la mort, qui caractérise notre conception réformée de la vie. C'est précisément parce que nous vivons des « puissances du siècle à venir », que nous sommes à même d'accepter de bonne grâce les souffrances et les détresses de la vie présente, et même — s'il le faut — le martyre. L'un des chapitres le plus puissant de l'*Institution chrétienne* de CALVIN est celui qu'il a consacré à « la méditation de la vie à venir ». Cette assurance de la foi quant à la résurrection bienheureuse, fondée dans la Révélation que le Christ nous a apportée de Lui-même : « Je suis la Résurrection et la Vie », est une source de puissance qui, par l'acquiescement à la vie, permet de s'oublier soi-même dans un élan d'amour.

Quand BANNING écrit : « Ne prêchez pas le christianisme comme une garantie du salut éternel... », manifestement — le contexte le prouve — parce qu'il estime que la prédication de la vie *après* cette vie serait un obstacle à l'acquiescement à la vie d'aujourd'hui et à une consécration personnelle au service du prochain, il ne fait que donner l'impression de ne rien savoir de la conception réformée de la vie, et même de contredire ouvertement le Christ. C'est précisément cette attente du salut éternel qui donne leur vigueur à ceux qui sont fatigués, qui multiplie les forces de ceux qui n'auraient pas l'énergie d'affronter les misères de cette vie. Elle nous préserve d'une acceptation rigoriste de la vie, d'un moralisme qui cantonnerait l'homme dans l'accomplissement de ses propres devoirs, et l'arracherait à la volonté d'amour de son Dieu qui veut mener les siens jusqu'à la gloire finale.

Le paganisme de notre époque se caractérise, entre autres, par sa tendance citérieure de l' « en-deçà », par sa *Diesseitigkeit*, non seulement chez les athées tels que HEIDEGGER et SARTRE, mais aussi chez de pseudo-théistes tels que JASPERS. Il n'est qu'une philosophie de mort, et cela, encore une fois, parce qu'il ne croit plus au triomphe de la vie. Il apporte le cimetière au beau milieu de la vie, au lieu d'apporter la vie dans le cimetière. Quant à la vie chrétienne et à l'acceptation chrétienne de la vie, elles commencent dans un cimetière, auprès du tombeau de notre Seigneur Jésus-Christ, auprès du tombeau vide et de la victoire sur la mort. Dans ce sentiment de victoire, le chrétien peut accepter joyeusement cette vie, qui n'est pourtant rien d'autre qu'une mort continuelle, et il peut regarder bien en face l'angoisse mortelle dont tressaillent aujourd'hui, qu'ils le sachent ou non, des millions d'êtres humains.

C'est un fait : la tension polaire temps-éternité dans l' « aujourd'hui » ne changera pas non plus cette attente de l'avenir. Là où elle y réussit, elle conduit à la plus profonde méconnaissance de cette attente de l'avenir et joue la carte du paganisme. Un christianisme dépouillé de la foi à l'accomplissement de toutes choses n'est plus le christianisme.

Humainement parlant, j'ai un profond respect pour tous les humanistes qui n'ont pas la moindre espérance dépassant les frontières de la mort, et qui néanmoins trouvent leur joie dans l'amour du prochain et dans l'accomplissement de leur devoir. Mais cette attitude de vie ne me séduit pas le moins du monde. Tout au plus peut-elle être celle de l'indigence et de l'incrédulité volontaires, une méconnaissance du Christ et de ses souffrances. A aucun prix, je ne voudrais troquer l'acquiescement à la vie et l'espérance de l'avenir, dont nous a dotés l'Evangile, pour le désespoir de cette invention païenne, qui préfère s'incliner devant la mort au lieu de s'incliner devant le Dieu de la vie, le Dieu qui est et donne la Vie.

Je suis réformé, parce que je sais quelle est la douce mélodie de cette promesse de l'Écriture : « Aux siècles des siècles, Amen. »

JACQUES GRÉVIN

Médecin, Poète et Directeur de Conscience

par A.-M. SCHMIDT

Ce que nous pouvons discerner de la vie passablement tumultueuse de Jacques Grévin présente à notre méditation un intérêt sociologique précis. Il est fils d'une de ces familles de commerçants et d'artisans qui fournirent aux Eglises évangéliques du XVI^e siècle certains de leurs membres les mieux intentionnés. Né en 1538 à Clermont-en-Beauvaisis, dans la boutique d'un honnête drapier, il a le malheur de ne connaître son père que fort peu de temps. Mais les soins de sa mère et la sollicitude éclairée de ses parents ne le laissent point pâtir de sa condition d'orphelin. Dans le dessein de lui voir exercer une profession libérale, on lui inspire l'amour de l'antiquité grecque et des lettres latines.

Comme dans sa cité provinciale, il ne pouvait espérer accéder aux plus hauts grades universitaires, on l'enregistre à Paris au collège de Boncourt. Il y connaît l'élite humaniste de la jeunesse française et se distingue par son talent d'auteur dramatique puisqu'il fournit successivement aux jeunes compagnies trois comédies et une tragédie sobre et magnifique : *César*.

Si vous vous avisez que ces travaux littéraires excellents ne l'incitent pas à négliger ses études et qu'il reçoit le diplôme de maître ès arts, tout en s'appliquant assidûment aux pratiques de la médecine la plus dévouée, vous conviendrez que des juges aussi scrupuleux que Ronsard ou Dubellay étaient fondés à le tenir, malgré son jeune âge, pour l'ornement de son siècle. Bientôt les recueils de vers qu'il publie viennent confirmer dans cette opinion ces membres fameux de la Pléiade.

Mais Jacques Grévin n'hésite point à sacrifier au triomphe de sa foi les espoirs de sa réussite temporelle. Partisan de la doctrine évangélique, il participe sans doute à la rédaction de ces pamphlets par où les protestants essaient aux environs de 1560 d'éclairer violemment l'âme enténébrée du peuple français. Son imprimeur, Martin Lhomme, exerce

les activités les plus suspectes aux yeux des sbires de la police. Martin Lhomme, ayant tout ou moins aidé à la diffusion du *Tigre*, violent réquisitoire contre l'affreux Cardinal de Lorraine, est arrêté. On lui intente un procès criminel qui devait se terminer par un arrêt de mort. Craignant d'être impliqué dans ces poursuites, sans nul profit pour la cause qu'il sert, Jacques Grévin gagne l'Angleterre. Elisabeth, protectrice déclarée des protestants, l'y accueille avec distinction.

L'orage terminé, notre homme regagne Paris. Licencié, puis docteur en médecine, il s'acquiert une immense réputation. Quoique dévoué au traitement des maladies, il publie de nombreux ouvrages sur l'art de guérir et, ouvrant un cycle de conférences, dispense à ses jeunes confrères des leçons d'une valeur exceptionnelle. Cependant, la poésie l'occupe toujours, mais la façon grave dont il la conçoit l'amène à critiquer sérieusement l'humanisme de la Pléiade et de son chef. Lorsque Ronsard se campe en défenseur de la cause royale contre la sédition protestante, il fulmine contre lui un poème terrible : *Le Temple de Ronsard* (1563), dont il a fait tout au moins vérifier les arguments par deux pasteurs : La Roche-Chandieu et Montméja.

Laissant de côté les énormes grossièretés de ce texte, qui nous choquent aujourd'hui, mais que les contemporains de Grévin considéraient comme l'ornement obligatoire de tout discours satirique, nous y trouvons les éléments d'une doctrine aux importantes conséquences spirituelles.

Grévin comme Th. de Bèze reprochent à l'humanisme de la Pléiade d'être une entreprise de révolte larvée contre Dieu. D'après *Le Temple de Ronsard*, ce dernier, pour assurer à l'homme une autonomie complète, pour excuser, voire justifier, ses incartades de Titan, invente un Dieu cruel qui, du haut du ciel, abandonnant les créatures aux méchants caprices de la fortune, s'amuse au spectacle de leurs péchés et de leurs souffrances.

Grévin, longtemps familier de Ronsard, rapporte dans son poème polémique une anecdote dont nul érudit n'a jamais sérieusement contesté l'authenticité :

*Je l'ai vu discourant tout ainsi qu'Epicure,
Qui attachait au ciel un Dieu qui n'a la cure
De ce qu'on fait en bas, et, en parlant ainsi,
Tu montrais que de lui tu n'avais grand souci.*

Nous pouvons restituer le décor de ce colloque philosophique.

Ronsard a sans doute emmené la troupe de ses jeunes disciples dans les guérets de la banlieue parisienne, dont il vante le charme. Une fourmilière attire leurs regards :

*Tu nous montrais au doigt, en un rond, ce me semble,
Comme un grand escadron de fourmis tous ensemble,
A qui, de toutes parts, nous voyons arriver
Le grain pour les nourrir tout au long de l'hiver.*

Le manège ouvrier de ces bestioles incite Ronsard à se mettre à la place de Dieu, à tenter d'imaginer les sentiments que l'Eternel conçoit lorsqu'il examine les démarches des hommes : ce qui l'incite à nier absolument l'action de la Providence :

*Chacun d'eux travaillait, comme dans la muraille
Chacun des citoyens en sa maison travaille ;
L'un d'eux portait un grain plus gros que tout son corps,
Et l'autre, qui n'avait les membres assez forts,
Le tirait après soi, reculant en arrière ;
L'autre sortait, léger, du fond de sa tanière,
Et, rencontrant ainsi ce pauvre empêché,
Lui dérobait des mains tout ce grain arraché.*

Alors Ronsard prend la parole pour épiloguer sur ce spectacle :

*« Quel mal, ce disais-tu, nous a fait cette bête,
D'avoir fait dessus l'autre une injuste conquête ?
Nul mal ! mais bien plutôt nous y prenons plaisir
Qu'elle a su ce gros grain si dextrement choisir... »*

Et Ronsard soudain peint la gaieté d'un Dieu, dont l'esprit de plaisanterie anéantit en somme la divinité :

*« Ainsi est-il, de Dieu, envers qui tous les hommes
Ne sont qu'une formis (fourmilière) et d'autant que nous
[sommes
Méchants et débauchés, d'autant moins est-il Dieu
Si telles gaiétés le meurent en son lieu. »*

Grévin s'indigne d'une pareille légèreté où il discerne une marque démoniaque. Bon calviniste, il a tendance à se réjouir continuellement du soutien que le Seigneur apporte aux actes les plus habituels de ceux qui l'aiment :

*Tu parlais en ces mots de l'Eternelle essence,
De qui journellement nous prenons accroissance,
Sans penser que de nous la fourmi ne la prend,
Et que ton faible esprit un tel bien ne comprend.*

Ronsard, quoique de sévères expériences l'aient habitué aux critiques, se sent atteint par les dards théologiques de Grévin. Il biffe son nom de tous les endroits de son œuvre où il l'a inscrit :

*J'ôte Grévin de mes écrits
Pour ce qu'il fut si mal appris
Afin de plaire au calvinisme.*

Or, jamais Grévin n'a voulu briguer la faveur des importants d'un parti ; il n'est guidé que par les lumières en lui du Saint-Esprit :

*Mais avant que d'entrer, je veux bien que tu sache'
Qu'une secte mauvaise en mon cœur ne se cache,
Et que je ne suis point éniuré de l'écrit
De quelque Anabaptiste ou quelque autre Antéchrist ;
Que jusques à ce point la raison ne m'échappe
D'avoir juré de suivre ou Calvin ou le Pape...*

C'est en vertu du mandat de son sacerdoce universel qu'il ouvre la bouche :

*D'aucun troupeau sur moi la charge n'est commise ;
Je suis tant seulement le moindre de l'église
Et membre toutefois : ce qui n'est pas de toi,
Car je sais que tu vis sans raison et sans loi.*

Ce fidèle de la communauté réformée n'arrive point d'ailleurs à jouir d'une vie tranquille. L'infélicité des temps s'oppose à tout établissement définitif du malheureux médecin. Menacé gravement par les magistrats français, il vit à Anvers dans la compagnie du célèbre Plantin. Il y apprend que ses collègues l'ont exclu par épuration de la liste des officiers de la Faculté de Médecine de Paris. Dans son désarroi, il ne sait plus où trouver asile.

Enfin, la Duchesse de Savoie, tolérante princesse, l'accueille ; elle le comble d'honneurs ; elle l'investit de charges nombreuses ; elle traite avec affection sa femme et sa fille. Ce combattant de l'honnêteté

va-t-il enfin trouver le repos ? Non : la santé ruinée par mille épreuves tant morales que physiques, il trépassa le 5 novembre 1570, âgé de 32 ans.

Dans son œuvre poétique, dont on ne saurait trop louer la fermeté fervente, il convient de distinguer, pour leur originalité spirituelle, les *Deux Livres de la Gelodacrye*. Ce terme, qui provient de deux mots grecs, signifie à peu près le rire en larmes et fait immédiatement songer au fameux adage de Villon : « *Je ris en pleurs.* » Sous ce titre surprenant et pédant, Jacques Grévin a réuni les sonnets qu'il consacrait au jour le jour à la peinture des événements généraux et de ses sentiments particuliers. Rien n'est mieux disposé qu'un tel journal intime pour nous renseigner sur les états d'âme d'un protestant instruit et pieux de la seconde moitié du XVI^e siècle.

Considérant Dieu comme la somme de toutes les réalités concevables, il ne cesse de proclamer que les conditions humaines sont une série de faux-semblants. Le destin perpétuellement déguise les hommes, quitte à les dépouiller bientôt des oripeaux dont il les a revêtus :

*Qu'est-ce de cette vie ? un public échafaud,
Où celui qui sait mieux jouer son personnage,
Selon ses passions échangeant le visage,
Est toujours bienvenu, et rien ne lui défaut.
Encor qui se peut bien déguiser comme il faut,
Prêt à servir un Roy représentant un page,
Ou lui donner conseil s'il faut faire le sage,
Celui de jour en jour s'avancera plus haut.
Ainsi souventes fois l'on voit sur un théâtre
Un comte, un duc, un roi à mille jeux s'ébattre,
Et puis en un instant un savetier nouveau.
Et cil, qui maintenant banni de sa province
N'était sûr de soi-même, or' gouverner un Prince
Après avoir passé derrière le rideau.*

Dans cette humanité théâtrale, tout n'est que faux-semblant, tout n'est composé que d'éléments fragiles ou débiles. Ce qui frappe le plus Grévin, c'est le manque de courage et de prouesse des hommes de son temps. Même les plus sincères, les plus nobles d'entre eux ne parviennent point à trouver en eux-mêmes assez de force pour porter un témoignage explicite sur ce qui leur importe le plus :

*Un philosophe a dit la substance de l'âme
 N'être qu'une harmonie, et l'autre un élément,
 L'autre, des petits corps conjoints confusément,
 Et l'autre, plus subtil, une espèce de flamme,
 Et l'autre, un mouvement qui notre cœur enflamme ;
 Chacun s'y est rompu du tout l'entendement,
 Ne la considérant assez distinctement
 Comme elle est dissemblable en l'homme et en la femme :
 Au temps du bon Saturne on dit qu'elle était d'or,
 Sous Jupiter, d'argent, d'airain, de fer encor ;
 En la fin aujourd'hui — ainsi que tout empire —
 Ce n'est plus que du plomb qui se fond à tous coups :
 Encor' je crains, si Dieu ne prend pitié de nous,
 Que, laissant les métaux, ell'ne devienne cire.*

De cette faiblesse intime provient pour l'homme un dégoût proprement antichrétien de la responsabilité personnelle. Il ne veut plus admettre qu'il soit l'auteur direct ou médiat de ses propres maux. Dès qu'un malheur le frappe, il en rejette la faute sur autrui, ainsi hésite-t-il dangereusement à se corriger, à se démettre de ses vices :

*Nous disons que les Rois ne demandent que guerre,
 Qu'ils y prennent plaisir, et que nous cependant
 Comme pauvres vassaux en portons le tourment,
 Et eux ce qu'ils en font c'est pour le monde acquerre.
 Quand il fait mauvais temps, et qu'on oit le tonnerre
 Grommeler pêle-mêle au ciel subitement
 La faute est sur le ciel remise entièrement.
 Si le blé ne vaut rien, on accuse la terre.
 Nous ne voulons jamais notre fait accuser.
 Nous savons assez bien de l'autrui deviser,
 Et sur le magistrat nos propres maux remettre.
 Qui ne saurait, bon Dieu ! que la guerre, et la mort,
 La ravine des eaux, et famine, ne sort
 Sinon que des péchés que nous osons commettre ?*

Dans cet état d'abandon aux délices de la concupiscence, l'homme a pourtant une excuse. L'Eglise Romaine, ayant dégénéré de ses antiques vertus pour s'adonner à la mollesse et à la volupté, ne lui donne

plus que de pernicious exemples. La Papauté a perdu toute idée de l'héroïsme :

*C'est un pesant fardeau que le siège Saint-Pierre
Et si nous y voyons un chacun aspirer.
Un vicaire voudrait une cure attirer,
Et puis un évêché, puis un chapeau conquérir,
Et puis la Papauté, pour des amis acquérir,
Et le Pape ne fait encor' que désirer
Bonne vie et santé, à fin de n'expirer
A l'heure qu'il se voit le plus grand de la terre.
La plus grand'part, hélas ! le fait pour vivre heureux,
Sans soin et sans tourment en loisir paresseux,
Faire tous jours grand'chère et s'adonner aux vices.
Mais lorsque cet état ne valait que des coups,
Des persécutions, des chaînes, et des clous,
Les hommes lors n'étaient friands de bénéfices.*

Mais sans doute l'homme a-t-il tort de songer à la corruption des empires et de l'assemblée des chrétiens. Que ne se livre-t-il aux enquêtes d'une science qui le rapprocherait de Dieu ! Mais comme tous les calvinistes de son temps, Jacques Grévin est persuadé que l'on ne saurait fonder une théologie vainement naturelle sur des connaissances raisonnables, si délicatement solides fussent-elles :

*J'amasse quelquefois dedans mon pensement
Tous ces cercles roulant qui embrassent le monde.
J'y amasse le feu, l'air, la terre avec l'onde
Pour rechercher l'auteur de leur commencement.
Là-dedans, je retire un cinquième élément,
Qui jette la semence en la terre féconde,
Et qui, du plus profond de sa grande arche ronde,
Fait mouvoir les saisons avec son mouvement.
Lors que je pense avoir trouvé une partie
Des causes de ce monde et de l'humaine vie,
Je n'en retire rien qu'un chaos plus souvent.
Voilà de quoi me sert la lecture assidue
D'Aristote ou Platon où plus souvent je sue,
Puis je me refroidis, sage comme devant.*

Mais cette sagesse, qui essaie de mesurer Dieu comme au compas, est une sagesse génératrice de mort qui laisse le téméraire, dont elle s'empare, exposé aux coups de ses plus vrais ennemis. La première prière du chrétien spéculatif devrait avoir pour objet que Dieu le libère de toutes tentations philosophiques :

*Délivre-moi, Seigneur, de cette mer profonde
Où je vogue incertain. Tire-moi dans ton port.
Environne mon cœur de ton rempart plus fort.
Et viens, me défendant des soldats de ce monde.
Envoï moi ton esprit pour y faire la ronde,
A fin qu'en pleine nuit on ne me fasse tort.
Autrement, Seigneur Dieu, je vois, je vois la mort
Qui me tire vaincu sur l'oubli de son onde.
Les soldats ennemis qui me donnent l'assaut,
Et qui de mon rempart sont montés au plus haut,
Ce sont les arguments de mon insuffisance.
La cause du débat c'est que trop follement
J'ai voulu compasser en mon entendement
Ton être, ta grandeur, et ta toute-puissance.*

Pour que cette insuffisance se convertisse en plénitude provisoire, il importe surtout que le vent du Paraclet vienne exciter la flamme de l'âme. On peut deviner avec quelle ferveur Jacques Grévin prononçait cette oraison au Saint-Esprit :

*Souffle dans moi, Seigneur, souffle dedans mon âme
Une part seulement de ta sainte grandeur.
Engrave ton vouloir au rocher de mon cœur,
Pour assurer le feu qui mon esprit enflamme.
Supporte, Seigneur Dieu, l'imparfait de ma flamme
Qui défent trop en moi. Rends-toi le seul vainqueur
Et de ton grand pouvoir, touche, épointonne, entame
Le feu, le cœur, l'esprit de moi, ton serviteur.
Elève quelquefois mon âme, dépétrée
Du tombeau de ce corps qui la tient enserrée.
Fais, fais-là comparoir devant ta majesté.
Autrement, je ne puis, ne voyant que par songe,
D'avec la chose vraie épilucher le mensonge
Qui se masque aisément du nom de vérité.*

La tradition veut que lorsque la Duchesse de Savoie reçut la nouvelle du trépas de Jacques Grévin, elle s'écria qu'elle avait à la fois perdu le médecin de son corps et le consolateur de son âme. De fait, tous ceux qui le connurent prudemment attestent qu'ils retiraient de sa compagnie un réconfort et un profit merveilleux. C'est que Jacques Grévin essayait de donner une efficacité pédagogique à la moindre des œuvres de sa charité curative. Quels furent les procédés originaux de sa direction de conscience, sans doute pouvons-nous l'imaginer, maintenant que nous avons médité en commun certaines des maximes les plus réservées de sa *Gelodacrye*.

Le succès de la Revue Réformée va grandissant

Nos numéros spéciaux :

**Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de grâce,
Sermons de Jean Calvin sur Esaïe LIII,
L'Actualité de la prédication**

ont été traduits en anglais.

**Malgré les vacances et les grèves
malgré l'absence de toute critique française
la première édition de**

Catholicisme et Protestantisme

a été épuisée en deux mois

Dès septembre, il a fallu procéder à un second tirage.

Faites connaître autour de vous "**La Revue Réformée**"
aidez-nous à vendre nos numéros spéciaux

L'ETUDIANT TUBERCULEUX CHRÉTIEN DEVANT SA MALADIE

I. Lettre de Serge Gaudeau *

Je voudrais ici faire simplement état de quelques notions découvertes au cours des mois que j'ai passés en sana étudiant, sans vouloir en aucun cas prétendre à l'originalité.

1) Je crois tout d'abord qu'on a trop tendance à faire une différence d'essence entre le bien-portant et le malade. Le fossé existe, il est vrai, mais pas au point de considérer les malades comme des enfants, sans responsabilité, sans vie personnelle.

En fait, il y a des *hommes* plus ou moins diminués dans leur vitalité, sans qu'on puisse faire une échelle de valeur basée sur la maladie. C'est pourquoi :

— Le malade, tout comme n'importe qui, n'a pas besoin de pitié, mais d'Amour.

— Les associations de malades sont utiles, mais n'ont de valeur que dans la mesure où elles servent de pont entre les malades et les bien-portants.

— Multiplier les revues pour malades est presque un non-sens et les enferme dans un artificiel monde à part, au lieu de les aider à reprendre leur place dans la vie.

2) *Le malade est souvent un révolté.*

Dans un grand nombre de cas, au sana des étudiants comme ailleurs, le malade est un désadapté, un anxieux. Mais la maladie n'est pas toujours la cause de cet état, mais bien la conséquence : la maladie n'est que l'aboutissement d'une longue histoire faite d'échecs, de difficultés familiales : deuils, mésentente des parents, de difficultés financières enfin. En un mot, la maladie n'a fait qu'aggraver une désadaptation préexistante.

* Ces lettres nous sont parvenues en décembre 1952. Nous sommes heureux de publier ces témoignages qui, en raison de leur importance, susciteront, nous l'espérons, un entretien que *La Revue Réformée* sera heureuse de poursuivre.

D'un autre côté, la maladie est pour le désadapté *un moyen de fuite devant la réalité* : il se résigne et abandonne la partie, ou s'épuise dans une lutte négative, refusant les soins, le repos. Cet état est souvent accentué par une certaine attitude « paternaliste » de la famille et même parfois du personnel médical.

On comprend donc toutes les difficultés que le malade rencontre pour accepter sa maladie dans la foi.

3) *La sortie du sanatorium.*

Un problème se pose d'une façon de plus en plus précise, c'est le reclassement des malades à leur sortie de sana.

En effet, grâce aux traitements modernes, la durée d'hospitalisation en sana est très raccourcie et la stabilisation obtenue de plus en plus solide.

Aussi, le malade à sa sortie de sana ou de post-cure ne doit plus être condamné à des emplois de charité ; mais il doit pouvoir trouver un emploi en rapport avec sa condition physique comme avec ses goûts.

Ainsi, les études littéraires et juridiques peuvent être facilement poursuivies en sana. Mais la Fonction Publique étant presque entièrement fermée aux anciens tuberculeux, ces études deviennent un luxe inutile pour le malade. A moins qu'un aménagement de la Fonction Publique permette l'accès de ces professions aux anciens malades.

Le travail doit donc se faire dans deux sens différents :

— Renseigner au maximum les malades sur les professions qu'ils sont susceptibles de faire à leur sortie de sana.

— Montrer aux employeurs qu'un ancien malade peut être aussi utile qu'un bien-portant.

D'ailleurs, les associations de malades commencent à s'occuper activement du reclassement, et je crois que c'est un de leurs principaux rôles.

4) *Les jeunes filles.*

Enfin, je voudrais dire un mot des jeunes filles. Plus que les garçons, elles sont complètement désorientées par la maladie. Elles n'ont pas, comme les garçons, un centre d'intérêt fondamental : leur métier. La plupart du temps, même lorsqu'elles font des études, leur éducation les a préparées au mariage. Les études ne sont considérées que comme un complément, une chose inessentielle. Une tuberculeuse se rend rapidement compte que le mariage doit passer au second plan pour plusieurs années. Il ne lui reste rien des études dans lesquelles elle n'a rien engagé profondément.

Je comprends que le problème soit pratiquement insoluble : on peut difficilement transformer à vingt ou vingt-deux ans une menta-

lité formée par toute une éducation. Si, un jour, la formation des jeunes filles n'est plus polarisée sur le mariage, les solutions seront peut-être plus faciles.

C'est pourquoi, chez elles, si je puis dire, plus encore que chez les garçons, la nécessité d'une acceptation dans la foi se fait sentir.

En conclusion, je crois qu'il est essentiel de souligner, une fois de plus, l'importance d'une foi authentique en Jésus-Christ, pour le malade et plus particulièrement pour le tuberculeux.

II. Lettre de P. Fontanieu

Proposant au Saint-Ministère, en congé de maladie

Il faut d'abord préciser qu'il n'y a pas un « problème » de l'étudiant chrétien tuberculeux. Il y a des chrétiens face à la maladie, et chacun, suivant son éducation, ses forces intimes et la mesure de sa foi, résout ce redoutable face-à-face. Pour aucun, la situation n'est exactement la même, et pour des étudiants, dont le milieu, la formation, l'avenir sont si divers, cette complexité est encore plus grande. Trois ans de sanas, et de très nombreux contacts avec des chrétiens arrêtés par la maladie, nous permettent de dire qu'il n'y a pas une seule attitude valable, pour un chrétien, vis-à-vis de la maladie et de la souffrance : révolte, résignation, acceptation virile et témoignage joyeux. Nous avons connu des chambres de grands malades : elles étaient rayonnantes ; d'autres contenaient tout le désespoir du monde, et nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'ici il y avait la présence de Dieu et non pas ailleurs, tant l'existence du mal est un mystère redoutable qui défie nos théologies et nos philosophies. Mais nous ajouterons en même temps : *tant est immense l'amour de Dieu*, aussi mystérieux. Car s'il est une réalité que nous voulons affirmer, la seule peut-être que nous puissions avancer comme une certitude, c'est *l'œuvre* de Dieu, agissante partout, parfois d'une façon aveuglante, parfois aussi d'une façon qui nous déconcerte, car Ses chemins sont souvent déroutants.

Nous croyons que, d'une façon générale, l'affrontement de la maladie est moins grave pour l'étudiant que pour d'autres, parce qu'il est plus jeune et moins usé par la vie ; parce qu'il n'a pas les soucis et les charges de ses aînés ; parce qu'il n'est pas brutalement coupé de son milieu, comme un travailleur manuel par exemple, ou une femme chargée de famille. Il a des ressources intérieures que d'autres n'ont pas, sa culture qu'il peut prolonger et même développer, surtout dans des sanas d'étudiants ; il peut meubler les longues heures de cure (lectures, musique) ; il peut souvent poursuivre ses études, c'est-à-dire ne pas perdre son temps. Il peut surtout tirer parti de ce temps d'arrêt pour une réflexion, une méditation qui supposent une pensée à l'œuvre. Mais combien en profitent réellement ? Il reste pourtant

que, à côté de la majorité des tuberculeux étudiants, dépistés rapidement aujourd'hui et dont le temps de cure va donc être assez court, à côté de ceux pour qui la maladie n'a été qu'un arrêt fâcheux de quelques mois ou de quelques années, deux catégories de malades présentent un intérêt particulier : ceux qui doivent, pour leur santé, changer leur avenir et refaire leur vie ; — les longs et graves malades.

Les premiers sont les plus nombreux. Ils souffrent moins de leur mal physique que de leur situation, de leur avenir ou de leur idéal manqués, parfois de leur bonheur compromis, de leurs relations familiales ou sociales rendues difficiles. Ils sont désemparés, deviennent facilement inquiets ou irritables, à mesure surtout qu'ils s'installent dans la maladie. Et ce psychisme nouveau fait bien partie du mal qui attaque tout l'être, le diminue, empêche ses réactions normales. Les rechutes ou les déceptions usent aussi terriblement, et nous avons connu d'authentiques chrétiens que ces alternances avaient rongés. C'est là, en effet, que le courage est le plus difficile et le plus nécessaire, et où le croyant doit lutter, se rappelant que tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, et que le laboureur doit travailler longtemps avant de récolter du fruit. C'est là aussi — se rappelant sa condition — qu'il doit soutenir ses frères plus faibles en la foi, ou ceux qui ne sont pas arrivés à la pleine lumière de l'Évangile, multipliant son amour, sa patience, parfois simplement sa présence humble et fidèle.

Les très graves malades sont moins nombreux en sana, depuis que la thérapeutique a fait les pas de géant que l'on sait. Mais à un certain degré, à une certaine intensité ou profondeur, le mal crée une certaine catégorie de destins « hors série », et leur présence est la plus troublante question que puisse poser à la foi chrétienne le monde de la maladie. Disons que nous n'en avons pas connu dont la foi était véritablement atteinte, quand ils étaient croyants, mais que, au contraire, la violence du mal, brisant les refuges ordinaires et extérieurs, libérait la possibilité intérieure. Pour certains, c'était tout le courage des mois d'attente et de lutttes qui se manifestait dans le combat suprême, galvanisant l'énergie dans une sérénité imperturbable ; d'autres accueillait l'approche redoutable avec cette amère acceptation d'une foi plus humaine, plus ouverte sur cet immédiat de la maladie : l'accueil aux amis, aux parents, aux infirmières, la douceur, le calme, l'amitié. Qu'on me permette de cacher sous ces abstractions des figures qui me restent chères. Chers amis de St-Hilaire, vous qui avez placé dans ces derniers mois votre jeunesse et votre flamme, comment ne resterions-nous pas fidèles à votre présence, et comment ne verrions-nous pas en elle le signe d'une autre Présence ?

Qu'on me permette, cependant, de citer quelques phrases d'une

lettre d'un de ces grands malades, toujours en vie, grâce à Dieu. Il avait trouvé dans une très grave crise, grâce à des camarades protestants, la force de retrouver son Dieu, et sa chambre était devenue, depuis, toute rayonnante de foi et d'amour :

« On a pour ainsi dire *perdu l'habitude* de vivre, ou plutôt on ne considère plus la vie comme une habitude, comme un *droit*, comme un *dû*, et la maladie comme une normalité bousculée, mais comme un *don*, comme une chose dont on redécouvre *la gratuité* et qui nous remplit de reconnaissance jusque dans son anormalité et sa précarité. Alors *on ne fuit plus* le présent, on éprouve moins le besoin de se réfugier dans le passé, on sent l'attente de jours meilleurs se ralentir, on a moins besoin de se distraire pour se distraire, les lectures diminuent et changent. On ne lit plus pour lire, non seulement parce que, à la longue, lire dans le vide écœure, mais parce qu'on cherche à approfondir, à *authentifier sa découverte*. Le milieu où l'on vit n'est plus l'objet d'une curiosité assez superficielle, parce qu'il n'a pas de rapport avec ce qu'on était, et qu'on s'est, si longtemps, efforcé de rester, mais parce qu'il est devenu un milieu « normal ». Et peut-être aussi craint-on moins une issue fatale, parce qu'à ce stade-là, *on aura cessé d'attendre en vain*, mais qu'on se sera, non seulement résigné, mais *décidé à vivre quand même*. Même si la mort nous guette encore une fois à brève échéance jusqu'au bout, on n'aura pas vécu en vain. Ce n'est pas une défaite, au contraire ! »

III. Lettre d'André Contamin

Proposant au saint Ministère, en congé de maladie

Il faut considérer ces quelques lignes dans leur perspective très réduite. En effet, mes impressions ne concernent que des *tuberculeux*, et non des malades atteints de grandes infirmités, mutilés ou incurables, sourds-muets, aveugles, paralysés, ou infirmes de quelque manière que ce soit.

D'autre part, je ne peux parler que des *étudiants tuberculeux*. On sait que les tuberculeux non-étudiants sont en général hospitalisés dans des conditions moins favorables ; ils ne jouissent pas de la même liberté que nous, connaissent des règlements plus stricts, et sont souvent entassés dans des chambres de 16 ou 18, où tout sentiment de « chez soi » et toute indépendance restent aléatoires. Bref, ils se sentent tenus comme des écoliers, et le sana leur paraît une caserne, sinon une prison.

Il faut souligner enfin que les étudiants ont encore le privilège de posséder en eux des ressources, intellectuelles, artistiques et autres, qui ne jouent pas de la même manière pour les non-étudiants, ce qui fait que ces derniers peuvent difficilement s'extérioriser, et traînent dans les sanas sans savoir ni pouvoir s'occuper avec fruit.

Même dans un sana étudiant, il s'agit de distinguer entre les *grands malades* et ceux qui ne sont là que pour quelques mois. Leur

psychologie, leurs réactions devant la maladie ne peuvent être les mêmes. Il y a lieu aussi de tenir compte de l'âge du malade. Notons enfin le cas du tuberculeux qui, tout en n'ayant jamais été un grand malade, a plusieurs fois « rechuté » et a pris l'habitude de passer consécutivement de la pré cure au sana, du sana à la post-cure, et de la post-cure à la pré cure, ce cycle se répétant parfois pendant une durée de trois ou cinq ans.

Cas ordinaire du tuberculeux

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je ne crois pas le tuberculeux spécialement habilité à pouvoir vivre une vie spirituelle intense. On se figure trop souvent que sa maladie le tourne résolument vers Dieu, le place devant le Christianisme en lui permettant de faire une réelle découverte, une expérience profonde et souvent définitive. Tout ceci n'est vrai qu'en partie, et fort superficiellement.

Il est exact que, dès la révélation de sa maladie, le tuberculeux, fort désarmé et désœuvré, se pose ou recommence à se poser bien des problèmes, tous ces problèmes que l'existentialisme a justement mis en relief : raison et sens de l'existence, de la vie, de l'acceptation, du choix ; d'autre part, les problèmes essentiels de notre foi, tels que le catéchisme les présente d'emblée : sens de la vie humaine, sa fin, son but, la vocation de l'homme, Dieu, la mort, la vie éternelle et, enfin, les questions éternelles de la souffrance et du bonheur.

Je crois que ces grands problèmes préoccupent certainement le tuberculeux pendant les premiers temps de sa maladie, quand bien des projets légitimes lui paraissent anéantis ou rejetés dans un futur incertain. Et, au même moment, dans son désarroi, il éprouve le besoin de revenir à Dieu ou simplement de le découvrir, afin de s'appuyer sur lui.

Suivons le malade : Dès son arrivée au sana, il achète une Bible. Il n'est pas le seul à acquérir ce livre ; on en voit dans chaque chambre. Il lit cette Bible avec spontanéité et intérêt. Mais le temps passe..., et la Bible n'est plus guère ouverte. Que s'est-il passé ? Peu à peu, le tuberculeux a oublié sa maladie. En effet, il s'est rendu compte qu'il n'est nullement le seul malade. Il voit autour de lui son cas généralisé. Il lie connaissance, découvre des camarades, dont chacun a bien sa personnalité. Et le temps finit par passer vite, le malade s'agrégeant à tel ou tel groupe avec lequel il a des affinités, et trouvant dans les activités et les distractions sanatoriales une nourriture et une occupation suffisantes. Les études qu'il a pu reprendre graduellement ont aussi contribué à le faire sortir des perspectives premières de sa maladie.

Je n'ai pas l'impression qu'un tuberculeux soit dans un terrain religieux très favorable, car, de toute façon la vie chrétienne qu'il peut connaître au sana reste tronquée et, en un sens, artificielle. Le malade — il faut l'admettre — est bel et bien coupé de la vie et du monde réel,

de celui qui lutte, souffre, travaille, enfante dans la douleur, et reçoit des éclaboussures. Ici, c'est l'inverse : tout est pour le malade. On le sert, on le soigne, on est aimable avec lui, on le distrait, et on lui écrit de l'extérieur en lui témoignant encore plus d'affection qu'auparavant. En un mot, *on le plaint*. L'homme de la ville ou de la campagne, au contraire, n'est pas plaint, mais continuellement secoué dans les luttes de la vie. Alors, le christianisme, pour cet homme qui ne rencontre que des désillusions ou des jous, devient souvent un besoin.

Pour ces raisons, une église de sana est une communauté rétrécie. Imaginerait-on ailleurs une église où ne viendraient s'asseoir que des sportifs ou bien que des vieilles filles ou des artistes ? Ici, au sana, l'église souffre de n'être composée que d'éléments ayant tous un dénominateur commun. Cela ne nous présente pas le visage normal de l'Eglise.

Enfin, le sana ne me paraît pas particulièrement favorable au développement d'une vie chrétienne authentique, en raison de la mentalité que prend souvent le tuberculeux. Pour ne parler que de son côté négatif¹, il faut citer le laisser-aller qui bien vite envahit le malade. Sous prétexte de se distraire et d'éviter de se fatiguer, le malade lit n'importe quoi, et se jette dans des lectures dont beaucoup sont inutiles ; de même, il consacre trop de temps à des jeux de société. Son état d'esprit s'accompagne aussi de paresse, d'insouciance, et de la recherche des solutions de facilité. Tout cela tient au fait que le malade n'a plus les responsabilités du bien-portant. Il est désaxé, déshabitué de la vie normale, et il finit par la redouter, tout en disant qu'il l'envie. Devant les montagnes magnifiques, et dans le calme profond où il est plongé, il finit par perdre contact avec le réel.

Ainsi, beaucoup de tuberculeux ne montrent à l'égard du Christianisme qu'une curiosité (du reste souvent profonde). Certes, les études bibliques attirent un certain nombre, mais leur effectif ne comporte qu'un malade sur vingt, et souvent ces mêmes participants avouent honnêtement ne venir là que pour passer le temps, et disent qu'une telle participation ne leur sera plus possible quand ils auront repris leur vie normale.

Il faut considérer la diversité des réactions entre le grand malade et celui qui ne l'est pas. Ce dernier, presque toujours, en vient rapidement, après le premier choc, à *ne pas accepter* sa maladie. Pourquoi ? Parce qu'il sait qu'il guérira, et que dans quelques mois il pourra reprendre ses études à peu près normalement. Dès lors, il ne garde plus et entend *ne plus garder une mentalité de malade*. Il refuse de

¹ Le côté positif de cette mentalité mérite d'être connu. Bien des tuberculeux, qui ont le sens du service, assument volontairement et avec joie des responsabilités sanatoriales et communautaires, font preuve d'un chic esprit, et apportent un témoignage chrétien. Ils s'occupent des grands malades, en prennent plusieurs en charge, organisent des cercles d'études et des distractions. Ils se dépensent avec ingéniosité pour rendre plus agréable et variée la vie du sana.

s'installer dans sa maladie. Il préfère la *subir*. Eschatologiquement, il se voit déjà guéri. Il ne veut plus être considéré comme malade, et toute méprise l'agace souverainement. Il rejette donc la mentalité de malade, et se considère comme un guéri en puissance. Son retrait de la vie normale lui fait le même effet que l'éloignement occasionné par le service militaire. Il attend sa libération et son retour au foyer. Aussi, ce malade provisoire, s'il est chrétien, ne se considérera jamais comme un chrétien malade, mais comme un chrétien. Inutile alors de répéter toujours qu'il existe une Eglise des malades, dont le rôle est de prier pour l'Eglise des bien-portants. Inutile de constituer un journal paroissial pour l'Eglise des malades. Il n'en lira pas les articles. Ce qui l'intéresse, c'est la vie, le mouvement, les agissements des bien-portants. Oui, le malade a besoin d'ouvrir les fenêtres et de regarder bouger ! Aumôniers de sanas, sachez ne pas lui présenter les chaises-longues des autres sanas, ni les paralysés ou les infirmes qui souffrent dans l'immobilité... Je crois que seuls les grands malades peuvent avoir la mentalité traditionnelle que l'on prête confusément à tous. Chaque tuberculeux n'a pas reçu une vocation pour s'intéresser aux autres malades.

Trop de pasteurs de passage, bien intentionnés, se font un devoir, dans un culte qu'ils président dans un sana, de centrer leurs réflexions sur le chrétien devant la maladie et sur le ministère de l'Eglise des malades, sa vocation magnifique, et son rôle bienfaisant pour la communion des saints. Certains, même, commencent par souligner que la maladie est une des conséquences du péché qui règne dans le monde. Oui, tout ceci est juste et vrai... Mais le malade le sait. Il n'a pas besoin de se l'entendre répéter. Il faut perdre l'illusion que le malade n'attend que ces paroles. Parlez-lui plutôt des voyages de saint Paul, des rencontres de Jésus avec tel ou tel. Aidez-le à s'extérioriser. Pendant cette heure de détente, ne ramenez pas sa pensée sur sa maladie. Le vrai malade n'y pense déjà que trop. Maintenant, il est à l'écoute, et il espère recevoir une bonne nouvelle. L'Evangile ne serait-il pas assez riche pour la lui dispenser ?

De même, certains malades reçoivent des lettres peu heureuses de leurs anciens camarades d'études ou de faculté. A des questions précises, ils n'obtiennent nulle réponse, et voici que ces correspondants, oubliant un peu vite leur ancienne camaraderie, au profit d'un témoignage chrétien, — du reste sincère —, s'entêtent, au lieu de leur parler de leurs études et de leurs projets, à ne leur écrire que des lettres-sermons que l'on pourrait intituler : le chrétien devant la souffrance. On devine les réactions de ces correspondants lointains. Ils se disent : il est malade ; il est chrétien ; il doit trouver le temps long, en avoir assez ; il voudrait faire autre chose et sortir de son sana. Bon ! parlons-lui de la splendide vocation du malade, des desseins de la Providence, de l'utilité de l'intercession, du « bon usage des maladies » selon le grand Pascal, et de la fidélité de Dieu qui le guérira un jour

ou l'autre. Oui, c'est très bien, très juste, mais, messieurs, vous êtes passés à côté, vous n'avez pas tiré le malade hors de sa chambre. Vous avez maintenu le repliement sur soi. Allez ! soyez psychologues et ne classez pas toujours les individus dans le fichier « maladie ». Un malade n'est pas qu'un malade. Si vous écriviez à un combattant, auriez-vous l'idée de ne l'entretenir que de la guerre, de la mission du soldat, et de l'attitude du chrétien devant la guerre ? Ne cherchiez-vous pas au contraire à lui faire quitter la perspective de l'uniforme et la vision des champs de bataille ? Jamais nous n'assimilerons assez, il me semble, le tuberculeux à un combattant. Exposé comme lui, il attend sa feuille de libération, et son retour dans son foyer. Il a hâte de redevenir civil. Si le soldat chrétien trouve dans le Christianisme une force qui lui permet de tenir avec succès, son expérience religieuse reste ensuite souvent superficielle. Au fond, elle garde un caractère temporaire. Une fois rentré chez lui, ce soldat ne vit plus de sa foi, mais s'assoupit vite et délaisse les hauteurs spirituelles où, pendant un temps, sa foi désemparée avait recherché Dieu avec ardeur.

Mais je vais sembler paradoxal. Certains étudiants protestants de mon sana m'ont avoué n'avoir jamais reçu d'instruction suffisante sur la maladie et sur les raisons de la souffrance devant Dieu. Je crois qu'ici il ne faut pas des sermons, ni des lettres de résignation ou d'encouragement, mais des études théologiques sérieuses traitant de ce sujet, des pages substantielles de catéchisme, et des livres consacrés à la guérison ou à la maladie du chrétien. Le malade a donc besoin *une fois pour toutes*, au début de sa maladie, de lire une étude sur ce sujet, et ensuite il ne faut plus y revenir.

Cas du grand malade

Celui qui, au bout de neuf mois de sana, sait que son départ ne pourra être envisagé avant une ou plusieurs années, prend peu à peu, du reste inconsciemment, une attitude tout autre, qui constitue bien la *mentalité du malade*. En un mot, il s'installe dans sa maladie, et en un sens il l'accepte. Il ne se voit plus que malade, car la guérison et la reprise d'une vie normale, si elles ne lui sont pas interdites, lui paraissent encore un mirage trop lointain.

Peu à peu, les souvenirs de sa vie passée s'estompent, et ses réactions concernant l'avenir se dessinent dans un cadre qui est bien celui de la maladie permanente. Certes, il y a des révoltes et beaucoup de cafard, mais la mentalité du bien-portant n'a plus sa place. Tout s'ordonne à la maladie. On ne peut plus en quitter la perspective.

Alors, les réactions ont leur originalité propre, et de grandes qualités de courage et de bonne humeur apparaissent. Mais le malade redoute maintenant la vie normale et, le jour où il sera guéri, la réadaptation deviendra pour lui un problème difficile, le grand problème dont il semble que l'on n'ait pas encore assez considéré l'extrême délicatesse et la complexité.

Si ce malade se rapproche davantage des autres grands malades, c'est parce que leurs souffrances créent entre eux un vrai lien. Cette épreuve commune leur permet de se comprendre. En un sens, ils redoutent les bien-portants ; ils craignent leurs réactions. Ils se sentent trop différents d'eux. Au fond, ils savent bien que maintenant ils constituent un monde à part.

Que dire de ces malades qui doivent maintenant organiser une tranche de vie dans le sens indiqué ? Je crois que toutes leurs recherches, leur foi et leur piété seront centrées sur la maladie et sur les autres malades. Ils se sentiront appelés à les aider et à les connaître. Ils chercheront à leur écrire et à les épauler. Ils demanderont des noms, se dépenseront pour découvrir de nouveaux infirmes que personne ne connaissait et dont on ne s'occupait pas. Ils prendront cette tâche à cœur, et assumeront ainsi un réel ministère.

Ces grands malades comprendront mieux que nous les raisons de Dieu dans leur épreuve. Ils accepteront leur vocation de témoins du Christ dans l'infirmité. Ils ne repousseront pas les lettres et les sermons mentionnés précédemment, et l'Eglise des malades et la communion dans la souffrance seront pour eux une réalité vécue dont ils sentiront la nécessité bienfaisante. Ils prendront leur ministère de l'intercession au sérieux. S'ils sont catholiques, ils se pénétreront de l'idée d'offrir leurs souffrances, en communion avec le Christ, pour la rédemption du monde, et, s'ils sont protestants, ils se retrancheront dans la certitude de la haute valeur des desseins de la Providence de Dieu. Loin de se présenter comme un *fatum* ou comme un *déterminisme*, cette Providence leur apparaîtra comme un mouvement conscient et riche du cœur de Dieu, comme une perpétuelle action d'un Père qui, ayant des raisons précises, demande à son fils de le suivre par la main dans un chemin qu'il lui destine particulièrement. Je crois qu'ils s'attacheront à l'immanence de Dieu, et que le Père leur paraîtra plus vivant et personnel que jamais. Mais tout ceci n'arrivera évidemment en plénitude que le jour où le malade, suffisamment instruit sur ces problèmes, saura clairement ce qu'est la souffrance du chrétien et ce qu'elle n'est pas. Et, ici, il faudra beaucoup aider le malade, afin d'abréger la période angoissante et le temps de révolte qui précéderont certainement l'acquisition de cette solide certitude.

Comment parler du grand malade qui n'accepte pas sa maladie ? On ne peut schématiser parfaitement les cas ; ils sont trop nombreux. Tel tuberculeux sait qu'il restera grand malade pendant dix ans ou davantage. Tel autre sait que, de toute manière, il n'en a plus que pour trois ou six mois à vivre. Tel s'appuie fortement sur sa foi ; chez tel autre, la foi paraît embryonnaire, sinon absente.

Dans ces lignes où nous voulons seulement parler du tuberculeux chrétien, nous pouvons affirmer que ce dernier, chrétien authentique, ne peut jamais être compté parmi ceux qui n'acceptent pas la maladie. En effet, nous l'avons déjà dit, celui qui n'accepte pas sa maladie la

subit, tandis que celui qui l'accepte lui donne un sens et une orientation féconde. Il ne sait pas toujours en trouver la raison, ni le motif — puisque les voies de Dieu ne sont pas nos voies — mais il en découvre la signification et la valeur actuelles.

Certes, le tuberculeux modeste a été lui aussi, à ses heures, le grand malade qui n'accepte pas sa maladie. Chacun a passé par des périodes noires, et chacun a connu des phases de découragement. Mais il est certain que ces révoltes et ces angoisses, que surmonte le chrétien, sont surtout le lot du grand malade qui n'accepte pas sa maladie.

Celui-ci existe-t-il vraiment ? Oui..., mais seulement pendant un temps. Le grand malade peut refuser la maladie pendant des mois, mais, tôt ou tard, il sera vaincu par elle. N'arrivant plus à la subir, il l'acceptera, il s'identifiera à elle, et, même s'il n'est pas chrétien, il la dominera. Dans ce dernier cas, il s'installera dans le *fatum*, ou bien vivra simplement au jour le jour, mais, malgré son indifférence extérieure, la révolte restera en permanence à la porte et le terrassera bien souvent : il ne connaîtra jamais la paix du Seigneur.



Ainsi, au terme de ces réflexions, je crois pouvoir affirmer avec certitude que la foi chrétienne est un élément essentiel et vital pour le grand malade. Elle lui apporte une aide et un secours inestimables. Il est certain que le grand malade qui a la foi *tient* beaucoup plus solidement et longtemps que son camarade incroyant. Le Christianisme est un apport non négligeable pour la guérison du malade. Dieu dispense une force et accorde un rayonnement et une paix qu'aucune médecine ne peut lui disputer. Voilà pourquoi bien souvent les grands malades non croyants s'orientent ensuite vers la foi, surtout quand ils ne sont pas tributaires d'une forte idéologie matérialiste.

De toute façon, l'exemple des grands malades croyants est contagieux au sanatorium, et bien des tuberculeux ont retrouvé la foi grâce au témoignage et au rayonnement de leurs camarades grands malades. La foi se communique.

Si plusieurs tuberculeux passent leur temps de sana loin de la foi et sans préoccupation à son égard, c'est parce qu'ils savent qu'ils pourront rapidement reprendre leurs occupations après quelques mois d'arrêt. A la longue maladie s'attache donc nettement la possibilité d'acquérir ou de retrouver la foi chrétienne. Dieu envoie des épreuves, mais elles servent souvent de moyens et de prétextes pour nous ramener à Lui. Certains malades s'en sont rendu compte, et ont béni Dieu. Ils ont reconnu sa sagesse, et ont admis que sans la maladie ils auraient continué à marcher loin de Lui.

A nous de comprendre que le Dieu des consolations, qui nous attire à Lui par les liens de la bonté, nous apporte la guérison de tout notre être, et d'abord celle de notre esprit. Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ appelle à Lui les malades, les travaillés et les chargés.

IV. Prière

*A te suivre, il faudrait tendre
Et l'effort et les espoirs...
J'aime mieux marcher sans voir
Sur la route aux pas de cendre.*

*Il faudrait cesser de vendre
Son être pour son avoir ;
Dire : Je ne veux revoir
Mes amis, ma femme tendre...*

*Que dans l'air de transparence
Du chemin de ta présence.
Car en toi, Jésus, ma vie*

*Serait recevable amende
Et l'instant de mon génie,
Ma prière et mon offrande.*

Gabriel MÜTZENBERG.

V. Extrait de lettre

« ...J'ai maintenant renoncé à faire des plans. Comme beaucoup, je traverse — suivant les périodes et les moments — des phases de dépression ou au contraire de joie et d'ardeur. Mais ma maladie n'y est pour rien (sinon ce serait bien simple !). Le meilleur moyen d'aller bien, c'est de penser surtout aux autres. Mais il est difficile de rester toujours sur les hauteurs, comme si on était un pur esprit. Je suis encore « sur la terre ». Il est curieux de voir combien on se sent vite remonté, quand cela ne va pas, par le témoignage que le Seigneur nous oblige brusquement à rendre (la Providence existe !) à un camarade « qui ne va pas » et qui vient vous confier ses ennuis et ses tristesses. Du reste, ses ennuis sont souvent bien pareils aux nôtres ! Alors, notre témoignage nous libère et nous raffermi nous aussi. Du reste, votre meilleure joie de la semaine n'est-elle pas celle que vous ressentez le dimanche matin, en quittant votre chaire ? Personnellement, je ne me sens jamais aussi heureux que le dimanche, quand je viens de terminer ma prédication.

« Mais, pour les mauvaises heures, ce qui est terrible, c'est que l'on connaît *par cœur* toutes les réponses et les messages que Dieu nous donne dans sa Parole. On les connaît, puisqu'on les dit soi-même à tel ou tel paroissien ou camarade qui nous confie des difficultés exactement pareilles aux nôtres. Alors, tout notre mal vient de notre refus de nous abandonner totalement à Dieu et de Lui soumettre tout notre

être. On est quelquefois las d'un Dieu si exigeant. Il est lourd et épuisant parfois de gémir perpétuellement sous le poids du péché originel. Chaque jour, il faut recommencer à lessiver son vieil homme, taper dessus pour qu'il ne remonte pas à la surface, et favoriser la croissance de l'homme nouveau. Quelle lutte ! Quel travail ! Malgré tout, le Christianisme reste un joug, une porte étroite, un sentier rempli d'épines. On prétend avoir soif d'absolu et de parfait, et on s'engage dans le provisoire, en travaillant à de l'imparfait ! J'ai toujours senti très vivante et réelle cette lutte sans relâche entre le vieil homme et l'homme nouveau... »

Madame Auguste LECERF

Le dernier numéro de la *Revue Réformée* était au tirage quand nous avons appris la mort de Mme LECERF. Il a donc été distribué sans que nous ayons pu y exprimer l'émotion et la reconnaissance qui remplissaient nos cœurs à une telle nouvelle.

La personne de Mme LECERF est inséparable de celle de son mari, dont elle a partagé les luttes pour manifester dans toute sa pureté une pensée dogmatique à laquelle toute l'atmosphère du siècle était primitivement étrangère. Elle fut la compagne du ministère pastoral comme du ministère doctoral et professoral de notre vénéré maître. Combien de fois n'avons-nous pas trouvé auprès d'elle compréhension et sympathie vraie ? Notre société calviniste a pris naissance à leur foyer, dans ces soirées théologiques que la rayonnante bonté du couple doctoral éclairait d'une si douce lumière. Le maître parti, après la grande dispersion des années d'occupation et de guerre, c'est autour de sa vigilante compagne que se sont réorganisées les séances mensuelles qui étaient sa joie, le signe visible de la continuité de l'œuvre entreprise, non point dans un esprit calvinolâtre et archaïque, mais à la seule gloire de Dieu. Dans les milieux calvinistes du monde entier, la nouvelle de sa mort éveille aujourd'hui un monde de pensées de reconnaissance envers Celui qui a suscité ici-bas ces deux authentiques témoins de Jésus-Christ : le professeur et Mme LECERF.

J. G. H. HOFFMANN.

LE RICHE SUPPLÉMENT

par Ladislav RAVASZ*

De quelque manière que nous examinions le mécanisme du monde, nous constatons qu'il y a en lui de l'ordre et un plan. Ses lois sont nettement visibles, même avec une lampe aussi minuscule que la raison humaine. La loi, l'ordre, le plan supposent une logique, mais la logique elle-même n'est possible qu'en admettant l'idée de vérité. L'idée de vérité se traduit le plus clairement par des propositions appelées fondamentales, par des axiomes, qui règlent l'une des moitiés de l'existence : la réalité, et la rendent possible. De tels axiomes

* Traduit par Emeric Kulifay, Pasteur de l'Eglise réformée hongroise en France.

— L'évêque Ladislav RAVASZ, un des plus grands prédicateurs et penseurs de notre époque, Président de l'Eglise Réformée de Hongrie de 1935 à 1948, est né, le 29 septembre 1882, en Transylvanie, à Bántföyhunyad (Comitat de Kolozs). Il fit ses études primaires et les quatre classes inférieures de l'enseignement secondaire au lieu de sa naissance, puis les quatre classes supérieures au Collège Réformé de Székelyudvarhely. Il suivit les cours de la Faculté de Théologie et de l'Université à Kolozsvár. Le philosophe Charles BOEHM et Albert MOLNAR, professeur du Séminaire et éminent orateur, eurent, en particulier, une influence marquée sur son développement spirituel. Dès l'âge de 15 à 18 ans, il fit de sérieuses études de littérature universelle et commença à écrire. En 1899, un récit de voyage de sa plume parut à Székelyudvarhely. Entre 1901 et 1903, il fut le principal collaborateur, puis le rédacteur des *Feuilles Universitaires*. Dans sa quatrième année de théologie, il devint secrétaire de l'évêque Georges BARTOK. A l'Université, il s'occupa de mathématiques et de philosophie. A Kolozsvár, il passa un doctorat en philosophie et obtint, à Sárospatak, le titre de privat-docent de théologie, pour la théologie pratique. En 1907, il fut élu professeur de théologie à Kolozsvár ; en 1918, il devint secrétaire général de la Circonscription ecclésiastique de Transylvanie. De là, en 1921, il fut nommé pasteur de l'Eglise de la place Calvin à Budapest, puis évêque du diocèse de Budapest.

En 1923, il est membre actif de la Société Littéraire « Kisfaludy », en remplacement de Géza GARDONYI ; en 1925, membre d'honneur de l'Académie hongroise des Sciences, membre de la Société d'histoire du protestantisme français, du Comité exécutif de la *Life and Work*, président de la Société littéraire protestante hongroise, membre du Comité de la *Presbyterian Alliance*, etc. Il écrivit des articles, des essais, des critiques. Il fonda et rédigea, à l'intention des pasteurs, le journal intitulé *La Voie*. De 1914 à 1918, il rédigea la *Revue Protestante* ; de 1918 à 1921, la *Revue Réformée*. Il publia les ouvrages suivants : *Asthésis* (1903), — *L'esthétique de Schopenhauer* (1907), — *Introduction à la Théologie pratique* (1907), — *Voilà Jésus* (1910), — *La théorie de la valeur de Charles Boehm en égard, en particulier, aux principes fondamentaux de l'esthétique* (1913), — *La théorie de la prédication dans la communauté de l'Eglise* (1915), — *Le livre des visions* (deux éditions, 1917 et 1924), — *Qu'est-ce que l'homme ?* (1918), — *Pensées* (1921, 3^e édition, 1925), — *Comptes rendus épiscopaux* (1922-1925), — *Sons d'orgue* (1922), — *A mi-chemin de la vie humaine* (1924, 2^e édition, 1925), — *Deux discours* (1924), — *Cantiques séculaires* (1925), — *Jours de fête* (1925), — *En route vers le foyer* (1925), — *Je sais en qui j'ai cru*, — *Alpha et Oméga*, — *Korb'an*, — *A l'ombre de la mort*, — *Au commencement était le Verbe* (1941).

sont, par exemple, que toute chose est identique à elle-même ; le mouvement se déroule dans l'espace ; ce qui exerce une influence, ce qui vit, consomme ; la vie déclinante, c'est la mort qui a commencé. On ne peut construire une maison dans l'air ; la pierre lancée en l'air retombe sur la terre ; en un même point, il ne peut y avoir deux objets à la fois, et ce qui s'est passé postérieurement ne peut être changé en quelque chose d'arrivé antérieurement. Nous devons, par conséquent, dire que la réalité est fille de la vérité ; n'est réel que ce qui est vrai. Sans l'idée de vérité, l'univers n'existerait même pas un instant.

L'idée de vérité vivra aussi longtemps que l'univers. Ensemble, ils se sont mis en route et, ensemble, ils reviendront au point de départ. A proprement parler, la vérité n'est pas autre chose que la somme des conventions et des principes qui étaient nécessaires à la création et à la vie de l'univers.

Il en résulte que la vérité est la question vitale de l'existence universelle elle-même, de l'univers tout entier. Tout l'univers créé intervient lui-même et témoigne en faveur de toute vérité. Un mensonge ne pourrait être justifié que si quelqu'un pouvait créer pour le mensonge un monde à part où ce qui, dans notre monde, est mensonge, serait, dans celui-là, vérité.

Mais seul Dieu peut créer, et Dieu crée selon Ses propres lois. L'existence est grande, ses lois fondamentales reposent donc sur l'être, sur la nature de Dieu. Cela signifie que Dieu est la caution en faveur des vérités. La source première de toute vérité est la connaissance que Dieu a de Lui-même, c'est-à-dire qu'Il est Dieu, qu'Il est identique à Lui-même et qu'Il donne des lois qui découlent de ce fait même. La vérité dépasse donc même l'existence du monde et résulte du caractère de Dieu. Je puis donc dire d'une manière tout à fait tranchante : la vérité est, sur la terre et dans le ciel, l'affaire d'honneur de Dieu.

Le monde, cependant, ne se compose pas seulement de faits acquis, mais aussi d'actes. En dehors de son existence pure, stabilisée et objective, ce monde est encore autre chose : une ardente et vivante volonté en train de se former ; dans le grand cadre de ce qui existe, prend place, par conséquent, le changement ininterrompu accomplissant des actes : la volonté.

La volonté elle-même est tout un monde et un monde modelable, pétri, façonné à moi-même, s'adaptant à moi, se formant librement.

Le désordre le plus complet surgirait si le monde de la volonté n'avait pas une idée fondamentale, régulatrice, une loi dominante, une valeur inconditionnellement admise, comme le monde existant. Que peut être cette idée fondamentale ?

Si nous demandons quelle doit être la volonté, nous n'apporterions pas une juste réponse en disant que cette volonté doit être forte. La force est une quantité ; la quantité est toujours relative ; sur tel point, le faible lui-même est fort, sur tel autre, le fort lui-même est

faible. Or, nous cherchons une qualité. Notre réponse ne serait pas encore exacte si nous disions que la volonté doit être sage, intéressée, car l'utilité est chose très subjective : ce qui m'est utile est nuisible à mon adversaire. Nous ne pourrions dire que la volonté doit être triomphante ou confiante en elle-même, parce que nous ne ferions par là que modifier le premier attribut, celui qui exprime la force de la volonté.

On ne peut donner d'autre réponse, valable également sur la terre comme au ciel, pour les anges, les hommes et les animaux privés de raison, sinon que la volonté doit être bonne. Seule, cette bonne volonté s'intègre dans l'ordre et dans l'idée fondamentale de la création qui est bonne volonté ; toute volonté contraire menace de destruction le second étage de la création, le monde qui se réalise.

Les savants se sont beaucoup tracassés pour dire quand la volonté est bonne. Ils ont apporté des réponses de ce genre : la volonté est bonne, quand elle donne naissance à une pure intellectualité, quand elle est en harmonie avec l'univers, lorsqu'elle est noble, libre, consciente et pure, quand elle n'est guidée par rien d'autre que la soumission à la loi morale. Mais nous suivrons la piste la plus vraie si nous voyons que, dans l'univers, la volonté suprême est celle de Dieu. Cette volonté est une bonne volonté absolue. La volonté humaine devient bonne si elle obéit à la volonté de Dieu, non par crainte et par calcul, mais par soumission et par amour.

Cette obéissance est possible, car Dieu ne nous a pas laissés dans l'ignorance de ce qu'est Sa volonté. De l'expression de Sa sainte volonté, Il a fait Son affaire suprême. Il la révèle, en général, dans le développement de l'esprit humain et dans la conscience ; Il l'énonce, en particulier, dans la Sainte Ecriture ou mieux encore en Jésus-Christ, le Verbe incarné. L'unique manière de saisir cette bonne volonté est la foi et l'obéissance. La foi nous sert à pouvoir saisir la volonté de Dieu et nulle autre ; l'obéissance sert à ce que cette volonté se transforme, en nous, en réalité, c'est-à-dire devienne notre volonté. Je ne peux exprimer la volonté que dans l'obéissance.

Seule, la volonté peut être bonne.

Il n'est donc pas indifférent que cette volonté bonne existe ou qu'elle n'existe pas. Si elle n'existe pas, le monde se décompose et s'étiole, toute la culture humaine tombe peu à peu en morceaux. Il n'est pas indifférent qu'elle soit vraiment bonne ou bien qu'elle le paraisse seulement. La volonté apparemment bonne est hypocrisie et tromperie ! C'est à proprement parler un mensonge transposé dans le monde de la volonté. Il n'est nullement indifférent à la volonté qu'elle soit sérieuse ou qu'elle soit un jeu. Toute volonté doit être sérieuse jusqu'à la mort, sinon elle n'est pas morale. Comme la réalité, la volonté aussi a une terrible maladie. Le cancer de la réalité est le mensonge ; la maladie ancestrale et mortelle de la volonté est le péché. Mensonge et péché sont les deux branches d'une même chose se pré-

sentant dans deux mondes distincts : l'une dans le monde des faits, l'autre dans celui des actes. Tous deux viennent de l'antique ennemi de Dieu, et c'est l'intérêt et le rôle de cet ennemi de détruire ce que Dieu a créé, de réduire à néant la création, de priver Dieu de Son monde et le monde de son Dieu.

La vérité et la bonté sont des idées de valeur pour l'existence, c'est-à-dire que, sans elles, il n'y a pas de réalité et pas de volonté, il n'y a pas de fait ni d'acte, pas d'univers ni d'esprit.

Avec la vérité et la bonté, le monde serait en ordre, mais c'est chose merveilleuse que ces deux idées de valeur aient une troisième sœur, et cette sœur, je l'ai appelée dans le titre de mon exposé : *le riche supplément*. C'est la beauté. La beauté est un hôte étranger dans le monde, et pourtant elle s'y sent le plus chez elle. Elle a d'étranges caractéristiques : par exemple, peu importe que ce qui est beau existe ou n'existe pas, il suffit largement qu'il paraisse exister. Peu importe que ce soit une réalité sérieuse ou un jeu ; elle n'a aucune utilité, l'intérêt n'y ajoute rien ; ce n'est pas une question essentielle, ni du point de vue de sa propre conservation, ni de celui de la conservation de l'espèce. La vie et le monde sont complets, même sans elle. On peut naître, mourir, construire une civilisation humaine ; les machines, les lois, les philosophies, les Etats, les armées peuvent entrer en jeu ; on peut faire de la politique, élaborer une vie économique, même sans beauté.

Et, pourtant, elle existe et son être cher prouve que sur le monde règne un Dieu riche, Auteur de la joie, dont la resplendissante bonne humeur projette son reflet sur notre misérable monde couvert d'ombres. C'est un merveilleux supplément que l'arbre, le paysage, l'enfant — quand ils accomplissent leur œuvre de vie — puissent, devant un troisième observateur impartial et désintéressé, se vêtir aussi du manteau royal de la beauté. C'est chose prodigieuse que les sons, qui emplissent le monde de messages, puissent se réduire à certains sons primitifs, fondamentaux et que ceux-ci réalisent entre eux une inexprimable harmonie. C'est chose admirable que les nuances puissent être ramenées à sept couleurs, et que celles-ci charment, enthousiasment, enchantent. C'est chose étonnante que, dans le mouvement, apparaisse inopinément une sorte de sainte superfluité : la grâce, la dignité. C'est chose tout aussi miraculeuse que dans le tourbillon des nuages, des éclairs et des vents, — ce qui prépare le temps, cette condition vitale qui est de l'ordre le plus pratique —, apparaissent la pourpre de la lumière crépusculaire, le calme de la nuit constellée d'étoiles, et l'austère majesté de la guerre céleste. Il est merveilleux que naissent des hommes qui soient prédisposés à la bonne humeur cachée de Dieu et soient capables de recueillir, dans le monde extérieur, les beautés qui y sont éparses, et de faire sortir d'eux-mêmes de nouvelles beautés sans précédent jusque-là, dans le chant, dans la couleur, dans

le mouvement, dans l'espace et dans la parole, et par-dessus tout dans la pensée.

La beauté est donc un gage en or de ce qu'un Dieu heureux est notre Maître qui, encore que nous l'ayons affligé et indigné, n'a pas encore oublié le plaisir épanoui avec lequel Il a créé le monde. La beauté est un message proclamant que Dieu est non seulement Vérité et Bonté, mais aussi l'Artiste suprême, qui non seulement crée, mais prend un fin plaisir à ce qu'Il fait. Il est le Maître de la réalité, mais Il est aussi le Seigneur des chères apparences : non seulement Celui qui prend soin de nous, nous éprouve, nous blâme, mais Celui qui se permet parfois de se réjouir, d'être tout simplement heureux et de se délecter dans ses œuvres. La beauté est le reflet de la félicité de Dieu parvenant jusqu'à nous.

Bien que la beauté se présente à nous couverte de haillons, et que la corruption humaine provenant de la chute dans le péché ait souillé la pureté de son être, déchiré son vêtement de voile blanc et l'ait écla-boussé, son sourire est céleste et pur : par sa visite, nous recevons un aimable messager de l'éternité. Elle a l'habitude de tout embellir autour d'elle. Le visage du vieux malfaiteur s'embellit dans le miroir de ses œuvres limpides, au cours de siècles ou de millénaires. Horace est honnête, Ovide et Catulle propres, Villon sérieux et bon, Caravage était un gibier de potence, mais ses œuvres ont absorbé ses fautes et les ont effacées en survivant à l'existence terrestre, fangeuse du maître. Rembrandt tomba bien bas et devint aveugle, mais qui s'en soucie, alors que ses toiles éclairent les siècles et que des générations avancées apprennent de lui quelque chose, apprennent, du maître aveugle, à voir. Et, dans la beauté, il y a quelque chose de l'odeur des arbres de Noël : le sentiment d'une joie imméritée qui tient de la surprise, venant d'un amour infiniment riche.

Ainsi, la Beauté est présente, aujourd'hui encore, parmi nous, et celui qu'elle embrasse voit sourire Dieu.

Prochaine livraison :

Numéro double et spécial

LE DIVORCE

par John MURRAY

Professeur de Théologie systématique

(Westminster Theological Seminary, Philadelphia, U.S.A.)

Traduit par E. Trocmé et L. Turner

Adaptation française de P. Marcel

CALVIN ET SERVET

par Jean CADIER

Le 27 octobre 1553, Michel SERVET était brûlé sur le bûcher de Champel. Le quatrième centenaire de ce pénible événement nous vaut une brochure publiée par deux savants genevois, et la lecture de ces deux études a suscité en nous quelques remarques que nous nous permettons de formuler ici ¹.

Certes, nous regrettons avec tous les calvinistes, qui ont en 1903 dressé à Champel un monument expiatoire, que le Conseil de Genève ait, sur l'accusation de CALVIN, condamné SERVET à être brûlé, tout comme nous regrettons les bûchers et les noyades qui ont fait, au XVI^e siècle, périr les anabaptistes. Nous admirons un CASTELLION, devançant son temps par sa protestation : « Tuer un homme, ce n'est pas protéger une doctrine, c'est tuer un homme. » (p. 46). Mais nous remarquons avec RILLIET que le scandale qui a été soulevé à propos de ce bûcher est en lui-même un hommage rendu à la Réforme ² : « Partout ailleurs que dans une ville réformée, SERVET aurait péri sans que sa mémoire rappelât autre chose qu'un bûcher et une victime ; à Genève, il n'a pu perdre la vie sans devenir le représentant d'une cause et le martyr d'un principe. » Au moment où le bûcher unique de SERVET était dressé à Genève, des bûchers se dressaient en France par centaines pour les défenseurs de la foi évangélique. A Lyon, la même année, cinq étudiants français, qui avaient fait leurs études de théologie à Lausanne, étaient condamnés à mort par l'Inquisition catholique. L'acharnement des pamphlétaires contre CALVIN est pour le moins anachronique, dans leur volonté d'accuser le Réformateur de cruauté didactoriale et de faire de SERVET un martyr de la liberté religieuse.

Il faut remercier grandement M. GEISENDORF, le remarquable biographe de Théodore DE BÈZE, de sa mise au point historique sur le procès et le bûcher de SERVET. Il démontre que CALVIN n'était pas en 1553 à Genève le dictateur que l'on dit. Son autorité est purement spirituelle et cette autorité est contestée par le parti puissant des libertins. Il mène un combat pour la Réforme, mais il n'est même pas à ce moment bourgeois de Genève et il n'a aucun pouvoir politique ou judi-

¹ Paul-F. GEISENDORF et Frédéric KLEIN : *A propos d'un quatrième centenaire: Michel Servet*. Les Cahiers de « Foi et Vérité », XXV-XXVI. 80 p., Genève, 1953. Nos citations se réfèrent aux pages de cette brochure.

² Cité p. 39.

ciaire. La condamnation de SERVET sera donc prononcée par le Conseil de Genève, certes sur l'accusation du secrétaire de CALVIN, LA FONTAINE, et à l'instigation du Réformateur, mais sans que la décision appartienne à ce dernier, qui aurait souhaité que le bûcher lui-même fût épargné au condamné à mort. Les villes suisses consultées ont donné leur avis unanime. Le bel exposé historique de M. GEISENDORF fait justice de bien des accusations fausses.

Qu'il nous soit cependant permis de nous étonner de trouver à deux reprises sous la plume si prudente de M. GEISENDORF deux mots que nous regrettons, ceux de *rabies theologica* (pp. 19 et 38). Ils laissent supposer chez CALVIN et FAREL un acharnement personnel contre SERVET, une rage de l'abattre. C'est tout autre chose. C'est chez CALVIN la conviction qu'un négateur de la Trinité est plus dangereux pour la vie de l'Eglise qu'un criminel de droit commun et qu'il doit être puni. Par une telle hérésie, la communauté ecclésiastique est mise en péril et elle doit être défendue contre ces négations. Mais il semble à CALVIN « que son devoir est, quant à lui, qui n'a point de glaive de justice, de convaincre plutôt les hérésies par doctrine que de les poursuivre par tel moyen » (lettre de DE TRIE, citée p. 18). S'il a écrit cependant à FAREL : « Si SERVET venait (à Genève) et que mon autorité vaille quelque chose, je ne souffrirais jamais qu'il sorte vivant » (p. 15), s'il s'est laissé arracher par DE TRIE les lettres qui contenaient la preuve que la *Restitutio christianismi* était bien de SERVET, qui le niait, et fourni ainsi la possibilité de le faire condamner par l'Inquisiteur catholique de Vienne, ce n'est pas par *rabies theologica*, mais bien par une volonté de protéger l'Eglise naissante de la Réforme contre la plus redoutable négation, celle que personne n'avait osé renouveler depuis ARIUS, la négation de la divinité de Jésus-Christ et de la Trinité. Il faut penser au blasphème que constituait au xvi^e siècle pareille négation. Nous faisons donc nôtre la conclusion de M. KLEIN (p. 46) : « La condamnation de Michel SERVET — M. GEISENDORF l'a clairement établi — n'est pas imputable à CALVIN seul, mais au protestantisme genevois et suisse tout entier. Elle était inévitable, étant donné les idées du temps : protestants et catholiques étaient unanimes à juger les hérétiques dignes de mort et ils étaient persuadés de servir Dieu en leur ôtant la vie. On peut et on doit regretter qu'une telle conception se soit introduite dans l'Eglise et s'y soit maintenue, que les Réformateurs mieux éclairés n'en aient pas compris la monstruosité en face de l'Evangile de l'amour. Il n'en reste pas moins qu'ils étaient de bonne foi et croyaient travailler ainsi à la gloire de Dieu. » (p. 46).

Revenons cependant sur un jugement porté sur CALVIN par M. GEISENDORF, sur la communication des lettres de SERVET que nous avons mentionnée plus haut. On sait la suite des faits³ : Un réfugié

³ N. WEISS : *Calvin, Servet, Guillaume de Trie et le tribunal de Vienne*. « Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français », 1908, p. 387-404.

français à Genève, Guillaume DE TRIE, familier de CALVIN, fut accusé par un de ses parents catholiques de Lyon d'appartenir à une Eglise sans ordre et sans discipline. Piqué au vif, il répond que l'Eglise catholique laisse sans condamnation un négateur de la Trinité et il le nomme. C'est SERVET. Sur cette dénonciation, l'Inquisiteur de Vienne fait interroger SERVET, qui nie être l'auteur de la *Christianismi restitutio*. Le correspondant de DE TRIE lui demande des preuves de son accusation. Ces preuves, c'est CALVIN qui les détient, puisqu'il a les originaux des lettres que SERVET a publiées dans son livre. Il hésite à les fournir, mais, pour laver la Réforme genevoise du reproche d'indiscipline et DE TRIE de celui de faux témoignage, « à grand'peine », parce qu'il voudrait convaincre plutôt que punir, il cède et donne à DE TRIE les documents demandés. SERVET est donc confondu et condamné par l'Inquisition de Vienne à être brûlé, mais il s'échappe et se rend à Genève et n'est brûlé à Vienne qu'en effigie (17 juin 1553).

On reproche à CALVIN d'avoir fourni à l'Inquisition catholique des preuves. Or, CALVIN s'en est toujours défendu : « Le bruit vole, ça et là, que j'ai pratiqué que SERVET fut pris en la papauté, à savoir à Vienne. Sur cela, plusieurs disent que je ne me suis pas honnêtement comporté en l'exposant aux ennemis mortels de la foi, comme si je l'eusse jeté en la gueule des loups. Mais, je vous prie, d'où me serait venue soudain une telle privauté avec les satellites du Pape. Voilà une chose bien croyable que nous communiquions ensemble par lettres et que ceux qui s'accordent avec moi comme Bélial avec Jésus-Christ comptent avec un ennemi si mortel comme avec leur compagnon. Parquoi il n'est jà besoin d'insister plus longuement à rembarquer une calomnie si frivole, laquelle tombe bas quand j'aurai dit en un mot qu'il n'en est rien. » (p. 19).

CALVIN est catégorique. Est-ce donc, comme l'a dit Ferdinand BUISSON, « un hardi mensonge »⁴ ? Non. CALVIN n'a pas été directement en relation avec l'Inquisition. Et il n'y a pas non plus un « distinguo bien subtil », comme l'écrit M. GEISENDORF, qui ne considère pas l'acte de CALVIN comme digne d'un « honnête homme » (p. 19). Il y a la réaction d'un honnête homme devant le refus de SERVET de reconnaître son œuvre et de soutenir ses idées, même devant la mort. Il y a aussi le fait de céder à grand'peine aux instances d'un ami mis en demeure de prouver ses dires et de montrer qu'il n'a pas défendu la cause de la Réforme par un faux témoignage. Nous préférons donc dire avec STÄHELIN : « On voit que CALVIN s'est ici conduit tout simplement comme chacun de nous se conduirait en pareille circonstance. Il lui est désagréable d'aider à la condamnation d'un homme, sur lequel il ne s'estime pas du tout être constitué juge, quelque convaincu du reste qu'il soit de sa faute et de sa culpabilité. Et cependant, il ne peut presque pas ne pas céder à la sollicitation de

⁴ Sébastien Castellion, t. II, p. 53, n. 4.

« son ami, une fois que l'affaire a pris cette marche. Ou bien doit-il
 « laisser son ami apparaître comme un menteur ? Doit-il avec soin
 « cacher la vérité et forcer le tribunal, qui s'adresse à lui (plus exac-
 « tement à DE TRIE), à céder devant le mensonge de SERVET ? Un
 « moment, il put croire que c'était son devoir ; mais, en y réfléchis-
 « sant davantage, et sur l'insistance de son ami, il ne pouvait pas ne
 « pas se faire qu'il ne cédât. »⁵.

Venons-en à la deuxième étude de la brochure, consacrée par M. F. KLEIN à la théologie de SERVET. Nous sommes quelque peu étonné d'y retrouver une remise en valeur d'un fidéisme, que nous considérions comme bien périmé : « Les Eglises chrétiennes ont longtemps
 « confondu la foi, confiance dans l'amour de Dieu, attachement du
 « cœur et de la volonté à Jésus-Christ, avec la croyance, adhésion de
 « l'intelligence aux vérités religieuses. » (p. 56). Nous pensons au contraire que la foi est l'adhésion totale de la personne à Dieu, qu'elle engage l'être tout entier, aussi bien l'intelligence (croyance) que le cœur (confiance) et que la volonté (obéissance). Jésus n'a pas seulement défini les critères auxquels on reconnaît ses disciples comme « des critères d'ordre spirituel et moral, non d'ordre intellectuel » (p. 56). Il a demandé à ceux auxquels il s'adressait de croire en lui comme le Fils de Dieu (Jean 6 : 40 ; 9 : 35 ; 10 : 38 ; 11 : 27). Il leur a demandé : Qui dites-vous que je suis ? Et il a reconnu que la réponse de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », était le résultat d'une révélation directe du Père (Matthieu 16 : 17). Il n'est pas possible de reprendre la formule fidéiste d'un salut par la foi, indépendamment des croyances.

M. KLEIN présente le dogme de la Trinité comme imposé par CONSTANTIN, qui aurait convoqué « à Nicée, en 325, le premier Concile œcuménique, au sein duquel il fit triompher par la contrainte le
 « point de vue d'ATHANASE qui fait du Christ l'égal de Dieu » (p. 60). C'est une vue tendancieuse. ATHANASE a triomphé d'ARIUS par la puissance de sa démonstration et non par la contrainte de l'empereur. Dans sa *Vita Constantini*, EUSÈBE DE CÉSARÉE attribue par flagornerie un rôle prépondérant, mais il a été réfuté par TILLEMONT : « Il est à
 « craindre qu'EUSÈBE n'ait beaucoup ajouté à la vérité, puisque, de la
 « manière dont il nous dépeint CONSTANTIN, il semblerait qu'il eût été
 « le maître du Concile et qu'il en eût violé la liberté. »⁶. C'est une vue bien rapide sur l'histoire du dogme de la Trinité que de le dater de Nicée et d'en faire l'œuvre d'une domination impériale⁷.

SERVET affirme que Jésus est le Fils de Dieu. « Dieu est vraiment
 « son Père, parce qu'il est substantiellement engendré (*genitus*) par
 « lui, comme toi par ton père. Jésus-Christ n'est pas engendré par

⁵ Cité par E. DOUMERGUE : *Jean Calvin*, t. VI, p. 296.

⁶ Cité par BATIFFOL : *La paix constantinienne*, p. 326.

⁷ Cf. LEBRETON : *Histoire du Dogme de la Trinité*.

« Joseph, mais il est engendré du Saint-Esprit, engendré de la substance de Dieu. Il est vraiment et naturellement engendré de Dieu, sans aucun sophisme. »⁸. Un peu plus loin, SERVET déclare : « Christ est Dieu, véritablement Dieu, substantiellement Dieu, car en lui corporellement est la déité. »⁹. Comme le Père est vrai, Dieu, de même, attribuant sa déité à son fils unique, il fait qu'il soit vrai Dieu¹⁰. Si vraiment les partisans actuels du « christianisme progressif » admettent les affirmations de SERVET sur la déité du Fils de Dieu, nous en sommes très satisfaits !

Mais alors, où est l'hérésie de SERVET ? Tout d'abord dans la négation de la *personne* divine du Fils de Dieu. La déité est pour lui une substance, qui est dans le Père et qui est communiquée au Fils immédiatement et corporellement et a ensuite été communiquée spirituellement aux apôtres le jour de la Pentecôte¹¹. Il n'y a donc pas trois personnes divines, mais une seule personne, le Père, qui communique sa substance divine corporellement au Fils, et la répand par l'Esprit dans les croyants. On a reconnu ici la théorie du monarchianisme et du sabellianisme qui en est une des formes.

Cette première hérésie devait conduire SERVET à une autre hérésie. Car, en niant la personne divine du Christ, il nie aussi sa personne humaine. Car son Christ, substantiellement, corporellement et charnellement rempli de déité, n'est pas un homme comme nous. SERVET repousse la doctrine du Concile de Chalcédoine sur le Fils, vrai Dieu et vrai homme. Il n'admet pas la distinction des deux natures en même temps que l'unité de la personne¹². Au cours du procès, SERVET affirma le panthéisme : « Quant à moi, je tiens ceci pour maxime générale, que toutes choses sont une partie et portion de Dieu et que toute nature est son esprit substantiel. »¹³.

Qu'il n'y ait eu dans ces hérésies motif d'une aussi cruelle condamnation, nous en convenons bien. Nous disons seulement qu'il y a un abîme entre la pensée de SERVET et la pensée des modernes qui ont voulu y voir un « précurseur de la Réforme progressive » (p. 68). Celui qui voudra prendre la peine de feuilleter la *Christianismi restitutio*, dont l'édition originale de 1553 est presque entièrement détruite, mais dont une édition *fac-simile* fut faite en 1791 et est assez répandue, ou les Actes du Procès dans le livre VIII des *Opera Calvini*, ou surtout la *Brève réfutation des erreurs de Michel Servet par les pasteurs de Genève* dans les Opuscules de CALVIN, p. 1367-1469, pourra se rendre compte qu'entre cette doctrine et celle des SCHLEIERMACHER, VINET, SECRÉTAN, SABATIER et FROMMEL, auxquels il nous est dit que SERVET a donné un mot d'ordre (p. 69), il n'y a rien de commun.

⁸ *Christianismi restitutio*, p. 9.

⁹ *Ibidem*, p. 14.

¹⁰ *Ibidem*, p. 16.

¹¹ *Ibidem*, p. 22.

¹² Cf. *Déclaration de Calvin contre les erreurs de Servet*. « Opuscules », p. 1345.

¹³ « Opuscules », p. 1353.

NOUVELLES INTERNATIONALES*

BRÉSIL : Proche centenaire de l'Eglise Presbytérienne. — Le 12 août 1859, Ashbel Green SIMONON débarquait à Rio-de-Janeiro avec la Bible. A son premier sermon, 2 personnes. En janvier 1862, sont célébrés la première Sainte-Cène et deux baptêmes de prosélytes. Un an plus tard, la première Eglise Presbytérienne au Brésil est constituée. Quatre-vingt-treize ans ont passé, les sarments ont proliféré : 120.000 membres, 6 Synodes provinciaux, 300 pasteurs, 84 candidats au ministère, 365 temples, 83 paroisses, 1.057 écoles du dimanche avec 75.845 élèves. (*Vida Presbyteriana*).

Le Réveil. — Le Dr Rodolfo ANDERS, Secrétaire général de la Fédération Evangélique du Brésil, annonce un réveil spirituel dans de nombreuses régions. En 1951, J. Edwin ORR, Docteur en Théologie et en Philosophie d'Oxford, jusqu'alors inconnu, vint au Brésil et y prophétisa un Réveil. A São-Paulo, 80 églises se mirent alors à tenir des réunions de prière pour ce réveil.

Lors d'un deuxième voyage, le Dr ORR visita les 20 Etats de ce pays de 53 millions d'habitants, plus vaste que les Etats-Unis ; il y parcourut 40.000 km. A São-Paulo, en dix semaines, 1.000 conversions se manifestèrent au cours d'assemblées comptant de 300 à 3.000 âmes. En même temps, on en comptait 4.000 à Belo Horizonte, 3.000 à Presidente Soares.

Au cours de ce réveil, remarquable autant qu'édifiant, on a vu des foules venir aux réunions de prière dès

5 heures du matin. A Campina Grande, ces réunions comptaient, pendant le second semestre de 1952, 200 fidèles en semaine et 500 le dimanche.

Tout ce réveil s'est accompli dans la ferveur et le calme, la piété et l'ordre, dans une sobre sainteté. Il a marqué l'âge de majorité du mouvement évangélique brésilien, tous les moyens matériels ayant été spontanément fournis par les seuls Brésiliens.

Remarquons qu'il y a actuellement au Brésil plus de pasteurs et d'évangélistes que de prêtres catholiques-romains. De 1950 à 1953, le nombre des Brésiliens déclarés évangéliques est passé de 69.527 à plus de 2 millions, avec au moins un demi-million de membres communicants et autant d'élèves dans les écoles du dimanche, en face de 5 millions de catholiques romains. (P.W.).

COLOMBIE : Persécution des protestants. — Depuis 1949, des centaines de cas de persécutions contre les protestants de Colombie ont été enregistrés. Saisi de cet état de fait, avec de nombreux cas concrets à l'appui, le Gouvernement colombien est resté à peu près indifférent.

147 dossiers ont été compilés par la Fédération des Eglises évangéliques entre décembre 1951 et le 31 octobre 1952, et diffusés en six bulletins adressés aux Presses Colombiennes et Américaines, au Président Truman et au Président de la Colombie, à l'O.N.U., à des personnalités catholiques-romaines et au Pape.

Il ressort de ces rapports que les persécutions ont frappé pasteurs et

* La Revue Réformée se propose de donner chaque année à ses lecteurs quelques nouvelles internationales intéressant la vie réformée, en les puisant à diverses sources bien informées et de tendances variées. La présente chronique, qui n'est qu'un modeste essai dans cette ligne, présente quelques nouvelles tirées de « The Presbyterian World », organe de l'Alliance Réformée mondiale. Les sources d'information seront, à l'avenir, beaucoup plus variées. La Revue Réformée serait heureuse de recevoir les remarques de ses lecteurs sur l'opportunité et la rédaction de cette chronique. Certaines nouvelles sont résumées, d'autres sont traduites *in extenso*.

membres de l'Eglise individuellement, aussi bien que les congrégations protestantes, les assemblées, les biens des protestants et de leurs pasteurs, les temples et les missions. Pillages, incendies et destructions ont accompagné meurtres, tortures, violences et brimades, à l'instigation des prêtres et souvent sous le couvert des autorités de la police et des municipalités.

A qui incombe la responsabilité de ces persécutions ? Sans aucun doute à l'Eglise romaine. Il est prouvé que les prêtres colombiens font une propagande acharnée contre le protestantisme et ont pris personnellement et impunément l'initiative dans 30 % des cas enregistrés. La hiérarchie romaine s'acharne contre les écoles mixtes protestantes et cherche à soulever l'opinion contre les protestants par tous les moyens : sermons, tracts, journaux paroissiaux, radio. (P.W.).

Des chiffres : Le 14 août 1953, les statistiques complémentaires données par la Fédération Evangélique de Colombie publient les chiffres suivants : 42 temples détruits totalement, 31 lieux de culte endommagés ; 110 écoles primaires protestantes fermées, dont 54 par ordre gouvernemental, privant 3.300 enfants de toute instruction ; 51 protestants, hommes, femmes et enfants, ont été assassinés, martyrs de leur foi, dont 28 par la police.

Néanmoins, le nombre des fidèles a augmenté de 51 % depuis 1948. 60.000 Colombiens et 750 étrangers assistent au culte chaque semaine, sur 100.000 protestants dénombrés. Pour 50 temples fermés, 46 nouvelles congrégations ont pris naissance. En outre, l'archipel des Caraïbes, San Andrés y Providencia, presque entièrement protestants, comptent 7.500 fidèles. (C.E.D.E.C. News Service, P.W.).

CORÉE. — En trois ans de guerre, les 20 millions de Coréens du Sud ont perdu 1 million de civils tués ; 9 millions de personnes ont été déplacées. Il y a 300.000 veuves, 100.000 orphelins, 500.000 foyers détruits. L'Eglise a perdu 500 pasteurs, 100 temples. Ces chiffres ne disent rien des pertes subies par l'Eglise en Corée du Nord.

Mais durant ces heures sombres, les chrétiens de Corée restent fermes dans leur foi au Dieu souverain, dans l'infailibilité de son amour, et veulent servir leur Seigneur avec encore plus de zèle et de sacrifice. Partout où

il y a des chrétiens réfugiés, il y a un service parmi les blessés, les soldats, les prisonniers de guerre. Sur 233 orphelins, 70 % sont administrés par des chrétiens, et tout le travail social est pratiquement assumé par les missionnaires et les fidèles. (Pasteur Kyung Chik Han, Séoul, dans *Presbyterian Life*, U.S.A., 27 juin 1953, P.W.).

ETATS-UNIS: L'Evangelical Reformed Church compte actuellement 752.000 membres communicants répartis en 2.745 paroisses. Le Synode vient d'attribuer 30.000 \$ sur son budget annuel, pour une période de trois ans, à la création d'un *Centre de formation* destiné à préparer des jeunes volontaires à consacrer une année au service de l'Eglise. (*The Messenger*).

Reformed Church in America. — Progrès sur toute la ligne : 794 paroisses, 951 pasteurs, 194.475 membres communicants. Les seuls chiffres en décroissance sont ceux qui se rapportent à la rubrique « Absents et inactifs » !

Le champ missionnaire de l'Eglise comprend la Chine (temporairement inaccessible), les Indes, le Japon, l'Arabie, le Soudan et les Philippines. En Arabie, les nouveaux puits de pétrole pourraient être une malédiction plutôt qu'une bénédiction. C'est pourquoi une élite de jeunes missionnaires vient d'y être envoyée. Le Conseil des Missions à l'étranger insiste sur la nécessité d'une stratégie missionnaire extrêmement souple, car l'esprit nationaliste dans le proche et le lointain Orient interdit l'établissement de stations missionnaires fixes. (*The Church Herald*, P.W.).

Presbyterian Church U.S.A. Remariage des divorcés. — « La Confession de Foi de l'Eglise Presbytérienne aux Etats-Unis a été modifiée pour la première fois depuis 1903. L'amendement concerne le mariage et le divorce. Il souligne l'importance de la pénitence actuelle, ainsi que de l'innocence antérieure, dans le cas du remariage après divorce. Il est interprété par les chefs de l'Eglise comme un pas fait par l'Eglise pour se rapprocher de la conception biblique, et le renforcement de ses articles de foi pour le maintien du mariage chrétien et de la famille. Cet amendement a obtenu la majorité requise des deux tiers des Conseils presbytéraux au début du mois de mai.

« La Constitution permet le rema-

riage, après divorce, du conjoint innocent, dans un divorce prononcé sur des bases scripturaires. Depuis de nombreuses années, les pasteurs se plaignaient de la difficulté qu'ils avaient à déterminer qui était réellement le conjoint innocent. Souvent l'objection a été faite que la partie « innocente » était réellement aussi responsable que la partie techniquement reconnue comme « coupable ». En exigeant la preuve d'une « pénitence suffisante » et un « ferme propos et un loyal effort pour arriver à un mariage chrétien », comme une condition préalable au remariage après divorce, les auteurs de cette proposition considèrent qu'ils ont aidé les pasteurs et contribué à rendre plus claire la position de l'Eglise. » (*Walton W. Raukin, P.W.*).

GENÈVE : Le Synode Evangélique de Syrie et du Liban (8.000 membres, 4.000 communicants, 58 paroisses), la **Nederduitsch Hervormde Kerk van Afrika** (125.000 membres, 70.000 communicants), la **Igreja Evangelica Presbiteriana de Portugal** (officiellement établie depuis le 31 octobre 1952), sont devenus membres de l'Alliance Réformée Mondiale.

JAPON : La United Church of Christ in Japan (Kyodan), Membre de l'Alliance Réformée, vient d'adopter la Confession de foi suivante (23 octobre 1952) :

« Nous croyons que l'Ancien et le Nouveau Testament sont inspirés de Dieu, témoignent de Christ, révèlent la vérité de l'Evangile et sont les seules Ecritures authentiques devant constituer les fondations de l'Eglise. En conséquence, la Bible, qui est la Parole de Dieu, et qui nous communique la parfaite connaissance de ce qui concerne Dieu et notre salut, est le critère infaillible de la foi et de la vie.

« Le seul et unique Dieu, qui est révélé par le Seigneur Jésus-Christ et dont témoigne l'Ecriture sainte, doit être adoré comme le Dieu Trinitaire, Père, Fils et Saint-Esprit. Le Fils est devenu homme et, pour notre salut à nous pécheurs, il a été crucifié et Il est devenu notre Rédempteur en s'offrant comme seul sacrifice parfait.

« Dieu nous élit par sa grâce et nous justifie, pardonnant nos péchés par la foi en Christ seul. Par cette grâce immuable, l'Esprit-Saint nous sanctifie, nous fait porter des fruits de justice et parfait son œuvre.

« L'Eglise est le Corps de Christ et l'assemblée de ceux qui sont appelés par Sa grâce. L'Eglise assure le Culte public, propage fidèlement l'Evangile, administre les saints Sacrements du Baptême et de la Cène, et, comme sel de la terre et lumière du monde, attend le retour du Seigneur.

« Par cette Confession de foi, nous nous associons aux saints de tous les temps en confessant notre foi telle qu'elle est résumée dans le Symbole des Apôtres (suit le Symbole des Apôtres). » (*P.W.*).

HONGRIE. — Extraits d'une allocution de l'Evêque PETER à Woudschofen, Pays-Bas, en août 1953.

« Les signes d'un renouveau dans notre Eglise se manifestent par un intérêt croissant pour les activités théologiques, avec certaines caractéristiques. Professeurs et étudiants de nos Facultés de Théologie ont été en contact avec les fidèles d'une manière plus étroite que jamais. Les professeurs de théologie ont voulu passer des jours et des semaines dans des paroisses locales, ou dans des conférences de Pasteurs ; les Pasteurs ont consacré beaucoup de temps à des conférences traitant de questions théologiques (juste avant de quitter la Hongrie, nous avons pris part, durant quinze jours, à une étude biblique rassemblant 100 Pasteurs et 10 Professeurs). Il faut noter, d'une part, que ce réveil théologique a pour but de fortifier nos paroisses actuelles, et, d'autre part, qu'il implique une orientation biblique plus profonde, qui se fait également ressentir avec force par le besoin d'une nouvelle traduction de la Bible, dont les avant-projets ont été largement étudiés et critiqués dans nos paroisses ; cela eut également pour résultat que la prédication de l'Evangile dans ces paroisses est devenue plus intéressante et plus vivante (non des études abstraites et théoriques, mais la parole vivante pour un peuple vivant).

« Vous savez peut-être qu'en 1948 les Eglises Protestantes ont signé un accord avec l'Etat ; peu après, un accord similaire a été ratifié par l'Eglise Catholique Romaine. L'Etat garantit une liberté complète aux activités de l'Eglise, et accorde une aide financière qui va décroissant de 25 % tous les 5 ans. L'accord est satisfaisant : des services religieux sont même radio-diffusés par les stations d'Etat. Mais nous avons maintenant à prendre des mesures pour que les dons de nos Pa-

roisses puissent couvrir la première diminution de l'aide de l'Etat, en décembre 1953 ; un comité central financier doit être organisé, afin de permettre que les grandes paroisses aident les plus petites.

« Dans tous les détails de la vie de l'Eglise Hongroise, on doit réaliser que les Eglises ne sont liées à aucun système social ou économique ; en théorie, nous connaissons tous cette vérité, mais maintenant nous la mettons en pratique. Je puis témoigner avec reconnaissance que l'Eglise peut vivre dans l'espérance au sein d'une société socialiste où elle trouve sa place et sa vocation. Si quelque Eglise devait placer son espoir dans tel ou tel système social, elle se dépouillerait elle-même et dans la même mesure de la base inébranlable de la vraie espérance chrétienne. » (P.W.).

INDE. — Le Comité de l'Ordination des Femmes s'est réuni à Nagpur en février et va publier un opuscule, destiné au public. Il a décidé de recommander à l'Assemblée Générale la thèse selon laquelle une personne ne peut être exclue du Ministère de la Parole et des Sacrements simplement du fait de son sexe. Le Comité a exprimé son sentiment qu'il n'y avait pas de base scripturaire pour une restriction de ce genre. (P.W.).

ITALIE: Le Conseil Fédéral des Eglises Evangéliques d'Italie a maintenant un avocat à plein temps, à la Commission des Affaires Internationales, en la personne du Professeur Giorgio PEYROT, un membre actif de l'Eglise Vaudoise. Le Professeur PEYROT, au nom de cette Commission, a préparé un rapport sur « L'intolérance religieuse en Italie, 1947-1952 ».

Une édition anglaise abrégée de ce rapport a été publiée par le Conseil Fédéral des Eglises Evangéliques. Ce rapport mérite l'étude approfondie de tous ceux qui ont à cœur la cause de la liberté religieuse. Voici les derniers paragraphes de ce rapport :

« L'attitude du Gouvernement est claire. Son intention est de s'en tenir aux lois antérieures du régime fasciste, en ce qui concerne la liberté religieuse ; dès lors, si les Protestants acceptent ces contraintes et demandent chaque fois des permissions en bonne et due forme, comme ces lois l'exigent pour chaque acte de leur vie paroissiale, le Gouvernement et les autorités de police locales sont libres de leur refuser toute action, en don-

nant toutes sortes de prétextes et en se référant spécialement à ce large critère dit de l'ordre public (bien que — ou peut-être pour cette seule raison ! — cette clause ait été omise dans la Constitution, car on ne désirait pas laisser trop de liberté de jugement à la police). Au contraire, si les Protestants, faisant état de la validité de la nouvelle Constitution, ne se soumettent pas à ces exigences, il faut s'attendre alors à ce que le Gouvernement et les autorités de police interviennent, ce qui aurait de fâcheuses conséquences : arrestations, procès, molestations et même parfois des bagarres.

« Et avant que le juge puisse éventuellement acquitter les malheureux qui tomberaient dans les mains de la police, les lieux de culte auraient été fermés par les autorités, les groupes dispersés et la propagande protestante condamnée et rendue inefficace... *Quod erat in votis.*

« Avec ce système, qui rend la Constitution sans effet, le Gouvernement fait ce qu'il lui plaît et, sur l'intervention officieuse du Nonce apostolique, obéit aux ordres d'une puissance qui s'occupe, non seulement de religion, mais aussi de la politique italienne.

« Le cléricalisme gouvernemental s'est confortablement installé dans la situation anti-libérale laissée par le fascisme, et poursuit sa campagne lente mais sans répit contre les Protestants, ayant aboli presque toute possibilité de protester publiquement dans la presse, par l'accord tacite de la majorité des journaux soi-disant indépendants, qui n'impriment jamais les faits d'intolérance qui leur sont signalés de temps à autre.

« S'il arrive à la presse communiste de relater des événements défavorables aux autorités publiques dans le domaine de la liberté religieuse, le Gouvernement attaque alors la Communauté Protestante, la dénonçant comme alliée du communisme et de la « cinquième colonne » pour justifier vis-à-vis des U.S.A. son attitude intransigente tandis que la hiérarchie romaine (le Cardinal-Archevêque de Milan) accuse les Protestants d'obéir à des puissances étrangères et d'être un danger pour l'unité nationale.

« En conséquence, il est tout à fait logique que cet état de choses, toléré depuis si longtemps, ait produit dans la communauté protestante un sentiment d'incrédulité totale envers l'action du Gouvernement actuel pour

maintenir la liberté religieuse. Dans ce but, le Synode Vaudois de septembre 1951 a adopté une résolution qui condamne l'attitude et les actes du Gouvernement actuel, quant à la possibilité d'appliquer les garanties constitutionnelles de liberté religieuse.

« Il est impossible, en fait, de considérer certaines affirmations comme honnêtes, sincères et dépourvues d'hypocrisie, quand le Gouvernement fait de temps à autre des déclarations concernant son intention « de respecter les principes constitutionnels de la liberté religieuse » ; tel ce télégramme du Cabinet du Premier Ministre, reçu le 20 mai 1952 par le Conseil Fédéral des Eglises Evangéliques, en réponse à sa question sur la protection légale de toutes les libres manifestations de la pensée religieuse, qui ont été totalement omises dans la proposition de la loi dite « Legge polivalente ». Art. 6 (loi applicable à tous les actes de violence).

« Des faits positifs sont des preuves suffisantes sur l'intention véritable du Gouvernement de ne pas garantir la liberté religieuse, et par conséquent toutes les assurances du genre de celle que nous venons de mentionner sont considérées comme une raillerie par tous les Protestants, qui ont eu à protester trop souvent auprès des mêmes autorités pour obtenir des preuves réelles de sa proclamation de liberté religieuse.

« Pour compléter le tableau de ce qui a été déjà dit, les Protestants d'Italie doivent se rendre compte avec amertume, qu'à l'exception d'encouragements de la part de particuliers et de groupes isolés (une étude est en voie d'être faite par des particuliers pour préparer un exposé documenté de la situation réelle en Italie au regard de la liberté religieuse), une sympathie pour la cause de la liberté religieuse est très rare, même dans les groupes politiques qui la comprennent dans leur programme. » (P.W.).

MEXIQUE. — Une Bible jetée est trouvée dans les rues de Mérida (Yucatan) par un homme solitaire ; elle fut l'instrument de Dieu pour faire naître une paroisse prospère. C'est ce qui arriva il y a quelques années, lorsque DON GÉRARDO, habitant du village de Teya, Yucatan, fouilla un tas de débris. Il manquait à la Bible sa couverture et de nombreuses pages, mais l'homme la garda et, par curiosité, commença à la lire.

DON GÉRARDO découvrit immédiate-

ment que ce livre parlait de Dieu et de sa grâce. En poursuivant sa lecture, il s'y intéressa vivement. C'était quelque chose de nouveau, quelque chose de très important pour sa vie ; ce message commençait à pénétrer dans son cœur. Il pensa alors à sa famille de Teya, éloigné de 50 miles. Ceux-ci n'avaient jamais encore entendu ce message. A la première occasion, DON GÉRARDO retourna près des siens, et là, commença à parler du Livre, des histoires et des enseignements qu'il contenait. Peu après, par la Providence de Dieu, un colporteur presbytérien nommé AGUSTIN INTERIAN, passa par Teya et s'entretint avec cet homme. Il expliqua à DON GÉRARDO que le Livre était la Parole de Dieu et qu'il pouvait lui en vendre un exemplaire complet. DON GÉRARDO écouta avec avidité les explications du colporteur sur la Bible et comment d'autres groupes se réunissaient régulièrement pour le culte et l'étude. Alors, DON GÉRARDO témoigna de sa nouvelle foi auprès de son entourage ; un petit groupe se forma pour rendre son culte à Dieu, et bientôt quarante âmes se réunirent régulièrement.

Il y a quelques mois, cette paroisse reçut la visite de M. ERNEST MATHEWS (Missionnaire de l'Eglise Presbytérienne aux U.S.A.), accompagné de M. ELENTERIO NAAL, étudiant au *Rural Seminary*, qui a la charge de cette contrée. Ces missionnaires annoncèrent le message de l'amour divin, en se servant de projections lumineuses en couleurs et de disques évangéliques. Plus de deux cents personnes, la presque totalité du village, assistèrent à cette réunion en plein air, à l'issue de laquelle une invitation à suivre le Christ fut faite en espagnol et en maya, et reçut un accueil enthousiaste. Soixante hommes et femmes, y compris le maire du village, s'avancèrent pour dire qu'ils avaient pris la décision de suivre Jésus-Christ.

Tout ceci arriva parce que DON GÉRARDO partagea avec d'autres le trésor qu'il avait trouvé un jour dans un tas d'ordures. (*Down Mexico Way*; P.W.).

PAYS-BAS. — Le « Service de Presse » d'Information de l'Eglise Réformée des Pays-Bas nous apprend que, de 38,15 % en 1849, la population catholique romaine aux Pays-Bas est passée à 38,48 % en 1949. Malgré cet insignifiant accroissement numérique en un siècle, l'influence politique de l'Eglise de Rome a considérablement augmenté.

Ce même Service de Presse annonce 602 candidats au Ministère Pastoral dans les quatre Facultés théologiques de l'E.R., Utrecht en comptant 269. (P.W.).

POLOGNE : Eglise Réformée Polonaise. — Extraits d'un rapport 1952 du Super-Intendant en exercice, Jean NIEWIECZERZAL.

Cette Eglise est l'une des plus anciennes issues de la Réformation en Pologne. Elle date du xvi^e siècle, et a été engagée dans de grandes luttes durant les premières cent cinquante années de son existence ; sa vie est encore entretenue par l'héritage de la Réformation. Les événements de ces dernières années l'ont toutefois très profondément éprouvée ; la destruction de Varsovie en 1944 — désolation ici ainsi que dans plusieurs centres provinciaux — la dispersion et la mort de nombreux membres, ainsi que la mort (souvent dans des camps de concentration) ou la disparition des pasteurs, ont suscité les plus grandes difficultés pour maintenir la vie de l'Eglise. Le nombre actuel des membres communicants peut être estimé à environ 5.000, mais ils sont disséminés et isolés. Le nombre des personnes qui consacrent tout leur temps à l'Eglise est maintenant de 11 : 4 Pasteurs (dont un consacré en novembre dernier), 2 étudiants en théologie, 4 prédicateurs et une catéchiste. Néanmoins, toutes les paroisses et autres centres ont été régulièrement administrés durant l'année 1952. — bien que, dans plusieurs cas, le pasteur doive continuellement se déplacer d'un endroit à un autre. Ce qui est remarquable, c'est que le travail n'est pas seulement maintenu mais intensifié, et il semble bien qu'un réveil spirituel s'accomplisse.

La stabilisation des « affaires intérieures » de l'Eglise semble en vue, avec l'adoption d'une nouvelle Constitution ; une coopération plus profonde avec des Eglises-sœurs est réalisable. Le Synode s'est réuni en juin à Lodz (pour la première fois depuis des siècles, dans un centre provincial), et malgré l'importance des questions administratives et d'organisation, il a consacré une part importante de son temps à des sujets plus spécifiquement religieux et confessionnels : problèmes de la paix mondiale, nécessité d'un retour à la Bible, travail de la jeunesse et ses problèmes, rapport de la pensée réformée avec les questions d'actualité, etc... En outre, ces sujets

ont été discutés à une Conférence des Pasteurs et Laïcs au travail dans l'Eglise, à Lodz les 2 et 3 septembre 1952...

L'année 1952 aura été une pierre de touche pour la foi de nos fidèles. Dans quelle mesure nos idées religieuses et ecclésiastiques s'expriment-elles réellement dans un christianisme vivant ? Dans quelle mesure mettons-nous en pratique, pour la bonne cause, l'idéal aux grands horizons, qui fait partie de l'héritage du xvi^e siècle ? Dans quelle mesure pouvons-nous conjurer le nouveau cataclysme qui menace un monde, fondé sur un militarisme insatiable et une avidité de puissance ? Ces questions se reflètent dans les déclarations synodales de notre Eglise et orientent constamment ses travaux.

Pour l'année 1953, nous voulons amplifier notre travail, non seulement dans nos paroisses, mais sur une échelle plus vaste. Nous envisageons la publication d'une brochure sur l'Eglise Réformée et de bulletins périodiques ; une conférence de vacances pour adolescents ; l'organisation d'une Exposition de la Réforme. Tout ceci représente un travail considérable pour notre petite Eglise, mais c'est notre devoir d'aller de l'avant avec la bénédiction de Dieu pour son peuple dans la tâche qu'il lui assigne. (P.W.).

— Un rapport présenté par Senior Jaroslaw NIEWIECZERZAL sur « Les problèmes de notre Eglise à une époque de bouleversements sociaux » fait ressortir les idées suivantes : L'Eglise a survécu aux jours de guerre et de ruine, par son unité interne, et elle ne peut maintenant demeurer indifférente à la grande transformation sociale qui s'accomplit. Nous avons toujours été un élément créateur et progressif dans la vie nationale, et nous devons persévérer dans cette voie. « Foi et Vie sociale » est un problème pour toutes les Eglises Réformées de la terre. Elles doivent veiller à l'actualité de leur foi devant le progrès moderne, et elles doivent, en conscience, coopérer avec tous ceux qui œuvrent au bien-être des individus et de la nation. Désormais, l'Eglise doit prendre position sur des sujets tels que la paix, le travail, la place de la femme dans la vie de l'Eglise et dans la société, et bien d'autres problèmes actuels et importants. (P.W.).

YOUgoslavie. — Une nouvelle loi concernant l'Eglise, promulguée par le Gouvernement le 27 mai 1953.

a inspiré la lettre suivante à l'Evêque Sandor AGOSTON à l'intention des Paroisses Réformées.

« D'après le paragraphe 13 de cette loi, les services religieux publiquement célébrés ne devront être tenus qu'en un lieu public agréé ; en cas contraire, la permission du district ou des autorités civiles est nécessaire.

« Dans nos paroisses de disséminés, nous avons célébré des services (qui sont publics et ouverts à tous) dans une trentaine de maisons privées, car nous n'y possédions pas d'Eglise ; ainsi, la nouvelle loi crée pour nous certains problèmes... Nous devons tenter de favoriser le travail et le témoignage de nos communautés disséminées, dans le cadre de la nouvelle loi et celles que soient les possibilités qui nous restent. Ces possibilités sont les suivantes :

« 1. Nous pouvons louer des bâtiments publics — bureaux ou bâtiments industriels — sans démarche auprès des autorités ; mais ceci implique une contribution mensuelle aux Fonds de l'Etat pour l'entretien de ces lieux de culte.

« 2. Nous pouvons prendre contact avec d'autres dénominations confessionnelles pour l'usage partiel de leurs locaux ; dans ce cas, une autre Eglise Protestante ou l'Eglise Pravo-Slavian peuvent nous aider, du moins provisoirement. Il va sans dire que nous agirons de même envers elles là où

nous aurions des locaux ecclésiastiques et qu'elles n'en posséderaient pas.

« 3. Si aucune de ces deux premières méthodes n'est possible, nous devons faire des démarches auprès des autorités compétentes, afin d'obtenir l'autorisation de célébrer les services chez des particuliers — en leur faisant comprendre que nous n'avons pas d'édifices dans ces localités, que nous n'avons pas de ressources pour nous en procurer et qu'il n'est pas juste qu'une Paroisse Réformée soit empêchée de rendre son culte à Dieu selon sa discipline, parce qu'elle est numériquement faible et pauvre dans une contrée donnée.

« 4. Les prières familiales, la réunion de plusieurs familles pour un culte privé, et le ministère auprès des malades nous restent possibles dans tous les cas. »

Cette même loi concernant l'Eglise renferme des dispositions relatives à l'instruction religieuse dans les Ecoles. Alors que toute liberté est laissée à l'Eglise pour l'enseignement de la théologie, l'instruction religieuse et les classes de catéchisme dans les Ecoles sont interdits durant les heures scolaires ; en outre, le consentement des parents ou tuteurs, et même celui des enfants, est rigoureusement requis. L'enseignement de la théologie ne peut être donné qu'à ceux qui ont suivi les Ecoles d'Etat. (P.W.).

La présente livraison est la seconde du tome IV, année 1953. De nombreux abonnés n'ont pas encore réglé leur abonnement pour l'année en cours. Nous leur serions infiniment reconnaissants de s'en acquitter sans tarder, aux conditions indiquées page 3 de la couverture.

D'avance, nous les remercions.

BIBLIOGRAPHIE

Le problème de l'avortement, Respectons la vie. Rapport rédigé au nom de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, Commission sociale, par **J. TEN DOORNKAAT**, Pasteur et Chapelain de l'Hôpital cantonal de Zurich. Brochure, 48 p., fr. s. 1,20, Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, trad. du pasteur R. ECKLIN, de Winterthour.

« Dans notre pays, les grossesses qui s'achèvent prématurément et artificiellement seront bientôt aussi nombreuses que celles qui se terminent normalement par la naissance d'un enfant. » Telle est la constatation, à la fois tragique et scandaleuse, qui oblige aujourd'hui les Eglises à rompre le silence et à chercher à rééduquer les « fidèles » et les masses, pour leur faire reprendre conscience des exigences de Dieu et de la vie. Les principaux problèmes touchant à l'avortement sont brièvement étudiés : *L'interruption de la grossesse et la Bible*, — *L'interruption de la grossesse et l'Etat*, — *L'interruption de la grossesse et la médecine*, — *Le Message de l'Eglise* (à ceux qui sont tentés de recourir à l'avortement, aux médecins, à l'Etat, aux membres de la communauté chrétienne et à ses serviteurs). Un appendice présente des trop succinctes remarques sur : *La limitation des naissances*, — *La stérilisation*, — *Le viol*.

Il faut louer une telle initiative et féliciter la Commission sociale de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse d'avoir pris enfin position. De nombreux passages de cette brochure sont excellents. Nous estimons qu'il y aurait toutefois avantage à apporter certaines précisions sur les cas où la Commission estime l'avortement nécessaire ou tout au moins

possible, religieusement et devant Dieu. Nous formulons la même remarque au sujet de la légitimité de certaines stérilisations. Il nous semble que, sur ces deux points, la position calviniste présente un caractère un peu moins extensif que celle qui nous est ici suggérée. Nous aurons l'occasion d'aborder ce sujet dans *La Revue Réformée*.

Une importante lacune doit être relevée. Dans le paragraphe consacré à « la limitation des naissances », la Commission sociale signale quatre moyens de parvenir à ce but (p. 44-46). Tout en ne cachant pas les graves inconvénients de certains d'entre eux, sur le plan médical, psychique, conjugal, ou religieux, la Commission déclare : « Telles sont les méthodes parmi lesquelles il faudra choisir, en cherchant surtout l'accord mutuel des époux. En principe, aucun des moyens mentionnés n'est moralement supérieur à l'autre, car il s'agit toujours de contrevenir aux lois de la nature. Toute réglementation revêt un caractère artificiel et pénible. Cependant, il faut passer par là, si l'on a, en conscience et devant Dieu, la conviction qu'on peut et qu'on doit limiter le nombre des naissances. » — Nous contestons très vigoureusement de telles affirmations, notamment celles que nous avons soulignées. Les époux chrétiens, comme ceux qui ne le sont pas, mais désirent placer leurs relations conjugales sur un plan élevé et, pensons-nous, conforme à l'ordre de Dieu, n'ont pas à choisir « en y passant », entre les quatre moyens signalés. Le second et le troisième sont, en règle générale, exclus. Cela ne veut pas dire qu'ils en soient réduits, soit à la continence, soit à l'observation des périodes non fécondes chez la femme (méthode de KNAUS-OGINO), car

il existe une autre méthode, qui peut être employée parallèlement à ces deux-ci (donc une cinquième, en nous plaçant au point de vue des auteurs de cette brochure), c'est la *copula reservata* ou « étreinte réservée », qui a fait ses preuves, mais qui est trop peu connue, voire le plus souvent ignorée dans nos milieux occidentaux. Bien loin de « contrevenir aux lois de la nature », cette méthode, tout au contraire — et c'est inappréciable du point de vue médical, psychologique, éthique et religieux — permet de mieux accomplir l'ordre de nature, l'ordre et l'intention de Dieu dans le mariage, qui est la communion intime des époux. Non seulement la *copula reservata* est de la plus haute moralité, comparée à d'autres « méthodes » signalées, elle est la moralité même, et nous avons la conviction qu'elle correspond au dessein créateur de Dieu. Elle a aussi l'immense avantage — par la rééducation mutuelle des époux qu'elle favorise et impose dans leurs relations conjugales — d'être une thérapeutique remarquable dans d'innombrables cas de mésestente ou de désaccord sexuels. Grâce à cette méthode, le problème d'une raisonnable limitation des naissances devant Dieu cesse d'être une obsession conduisant le plus souvent à des actes que la conscience autant que la loi divine réprouvent, ou à la dislocation psychologique du lien conjugal par une continence qui peut être insupportable à l'un comme à l'autre des époux ; grâce à elle, également, d'innombrables foyers ont pu être « reconstruits », à la joie des époux, autant qu'à celle de leurs enfants, qui n'ont pas tardé à sentir qu'ils vivaient dans un climat familial différent. Époux, pasteurs, directeurs de conscience, nous sommes constamment placés devant des problèmes conjugaux qui nous apparaissent extrêmement complexes, et en présence desquels nous nous sentons trop souvent désarmés et inutiles. Nos conseils, notre cure d'âme — qui de nous le nie-t-elle ? — apparaissent neuf fois sur dix comme dénués d'efficacité, parce que nous ne sommes pas armés pour attaquer le mal à sa racine ; et les consé-

quences, le plus souvent dramatiques, de ces échecs, nous pèsent lourdement sur le cœur. Pour quiconque est à même de s'imposer un minimum de discipline en prenant conscience de l'ordre créateur et de la vocation qui nous est offerte dans le mariage, la méthode de « l'étreinte réservée » est une méthode libératrice, dans toutes les acceptions de ce terme. L'expérience prouve qu'elle est l'un des éléments essentiels à la fondation d'un foyer heureux, comme à la reconstruction de foyers placés devant des problèmes jusqu'alors insolubles. Elle apporte la plus précieuse contribution dans le domaine d'une juste limitation des naissances. Il ne devrait plus être permis aujourd'hui de l'ignorer, et tous les directeurs de conscience ont l'impérieux devoir d'en prendre connaissance. Cela est possible grâce aux ouvrages du D^r Senancourt, et de Paul Chanson : D^r SENANCOURT : *L'Etreinte à l'Orientale*, broch. 32 p., 120 fr. ; *Vie conjugale et contrôle des réflexes*, broch. 30 p., 120 fr. ; — PAUL CHANSON : *L'Accord chancel*, 1 vol. 160 p., 540 fr. ; *L'Etreinte réservée : Témoignage des Epoux*, 1 vol. 220 p., 510 fr., publiés par l'Institut de Sexologie familiale, Editions du Levain, 1, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris, VI^e. Nous sommes heureux d'avoir saisi l'occasion de cette critique du Problème de l'Avortement, pour signaler cette méthode et ces livres à nos lecteurs.

Pierre MARCEL.

Emile-G. LEONARD : Le Protestant Français, Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 1 vol. in-8° carré de 316 p. et 2 planches hors-texte.

Il est difficile à un Français moyen de se rendre compte de ce que représente exactement le protestantisme et la vision qu'il en a frisée la caricature. Pour l'étranger, surtout pour l'homme qui vit dans un pays protestant, l'image que lui présente son coreligionnaire de France est trop différente de la sienne pour qu'il parvienne à la comprendre. Il était donc nécessaire que paraisse un ouvrage tel que celui que vient de nous donner le

professeur d'histoire de la Réforme et du Protestantisme à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Sorbonne). Ayant ouvert ce volume avec une curiosité sympathique due à l'intérêt suscité par les ouvrages antérieurs de l'auteur, je dois dire avoir eu peine à m'arracher à sa lecture tant l'ensemble est vivant et coloré d'anecdotes où l'humour alterne avec le sérieux le plus profond. Pour un lecteur étranger, l'image du protestant français tracée par L. est appelée à devenir familière. Pour un protestant de France, il est à prévoir qu'elle suscitera des opinions diverses selon le degré de connaissance que le lecteur aura de la véritable histoire de ses ancêtres.

L. nous présente successivement l'histoire, le présent, les espérances du protestant de France. Il tente tout d'abord de montrer que ce protestant n'a aucun motif de se dérober à la place à laquelle il a droit dans la nation en raison d'une sorte de complexe de persécuté et de sous-estimé. Certes, le protestantisme a perdu en France énormément de terrain en comparaison de ce que fut son rôle au milieu du xvr^e siècle. Nous savons gré à L. de nous montrer que le protestantisme s'est maintenu là où l'Eglise romaine avait amené les âmes à la maturité spirituelle par des efforts soutenus avec constance durant des siècles. Il n'est que temps de se rendre compte que la Réforme ne fut pas, par essence, une réaction contre des abus ; si elle n'avait été que cela, elle n'aurait en rien différé de tant d'initiatives romaines tout au long du Moyen Age. La Réforme fut l'affirmation d'une foi capable de susciter dans les âmes qu'elle mit en mouvement assez de force pour arracher les corps à leurs errements. Il y eut unité profonde entre les efforts religieux les plus profonds du Moyen Age et l'affirmation de foi de la Réforme. Là où la Réforme ne fut qu'une protestation contre les abus, ses efforts furent sans lendemain.

Astreint à n'être qu'une minorité, le protestantisme ne s'est maintenu qu'en luttant et en résistant. Loin d'avoir vécu dans une atmosphère de persécutions continues, il a rendu

coup pour coup chaque fois qu'il l'a pu, quand encore il n'a pas pris l'initiative. Rien n'est moins conforme à son passé de lutte et de résistance que l'actuelle démission de tant de protestants traînant après eux leur complexe d'infériorité et n'osant braver le respect humain en avouant leur appartenance à une confession « secondaire ». L. explique cette évolution de la mentalité en des pages d'une lucidité parfois cruelle pour notre amour-propre, montrant comment, à la suite des phases de son histoire, notre protestantisme a perdu son caractère de société normale pour s'incarner en un milieu à forte majorité bourgeoise. On peut ne pas partager toutes ses conceptions ni tous ses jugements, mais on lira avec fruit ces pages où L. montre les causes de la disparition de l'aristocratie protestante et de son remplacement par la bourgeoisie, soit en tant que puissance financière, soit en tant que puissance industrielle et sociale.

Ce que L. appelle le « message du protestantisme » retient également l'attention en ce que l'existence de certaines contradictions existentielles internes s'en trouve éclairée. On ne saurait trop conseiller la lecture des chapitres où L. nous montre comment la centralisation ecclésiastique actuelle et ses tendances à l'autoritarisme s'opposent à la tradition historique des « Eglises Réformées ». Si les nécessités du temps présent ont suscité cette transformation du caractère spécifique de notre compréhension de ce qu'est l'Eglise, n'en demeure pas moins arrêtée la notion réformée considérant la communauté locale comme l'unité spirituelle et tactique se suffisant à elle-même et ordonnant son existence au rythme de celle d'un régime de type presbytérien synodal. On parle beaucoup aujourd'hui de crise pastorale et on en recherche les causes. A vrai dire, une meilleure connaissance de notre histoire éclairerait sensiblement le problème : si un nombre appréciable de jeunes pasteurs ne demandent pas la consécration pastorale, tout en accomplissant les fonctions, la cause de ce comportement n'est-elle point leur

incertitude quant à la forme actuelle unique et exclusive que revêt le ministère, alors que d'autres, au sortir des Facultés de théologie, n'aspirent qu'à un travail laïc dans lequel ils ont l'impression que leur témoignage sera plus effectivement entendu ? Le fait que le protestantisme ne reconnaisse en fait que le ministère pastoral en tant que ministère spécialisé ne concorde pas avec la diversification des dons. Des jeunes vraiment désireux de réaliser la vocation reçue n'ont que cette solution, très souvent contraire à la nature même de cette vocation. Nous aurions aimé trouver plus nettement exposée la nature spécifique de ce problème si brûlant du protestantisme actuel, spécialement sensible en ce qui concerne la diversification de ministères qu'impliquent le pastorat et le professorat de théologie, diversification que ne reconnaît pas le règlement actuel de l'Eglise Réformée, ce qui explique en partie la non-existence d'un corps de docteurs capable d'assurer par des « techniciens » un haut enseignement théologique.

Nous ne pouvons relever ici tous les éléments intéressants que renferme l'ouvrage. Nous lui savons gré d'insister sur la déformation moralisante dont le protestantisme a souffert, chez nous comme ailleurs, ainsi que sur les difficiles questions soulevées par la transformation économique et sociale du monde et, spécialement, de l'Europe. Les pages où L. retrace le rôle assumé par le protestantisme dans la vie politique et nationale française sont d'une lecture particulièrement attachante, mais j'aurais aimé que fût plus nettement marquée la différence entre la manière dont le protestantisme a entendu la Résistance au cours de l'occupation de 1940-1944 et celle, autrement plus active et plus totalement « engagée », de telle ou telle Eglise européenne, celle de Norvège par exemple. Je pense à l'extraordinaire silence qui se fit dans le monde lors de l'occupation. Ce fut cette absence de la France, ce fait que plus aucune inspiration ne venait d'elle, qu'elle apparaissait, sinon comme une morte, du moins comme tombée dans un sommeil hypnotique, qui fit réali-

ser intensément l'immensité du vide et, par voie de conséquence, la place de son protestantisme dans le monde.

Si nous ne souscrivons pas aux conclusions de L., faisant du protestant l'homme d'une attente, alors qu'il nous paraît beaucoup plus sous les traits d'un réalisateur, d'un lutteur de l'immédiat, nous voudrions voir ce livre en nos foyers protestants français : il les aiderait à mieux se connaître et leur redonnerait cette confiance en leur mission qui, trop souvent, paraît leur faire défaut.

Il y a bien quelques imperfections de détails, telle que l'absence de bibliographie pour le Ch. VI, § I à III, mais ce sont là des broutilles qui n'empêchent aucunement l'ouvrage de remplir le but qu'il se proposait et qui fait de lui un élément de base pour toute bibliothèque.

J.-G.-H. HOFFMANN.

Les Cahiers du Renouveau, Labor et Fides, Genève.

Ces Cahiers, après trois numéros médiocres (cf. *La Revue Réformée*, n° 4, p. 307), nous apportent maintenant des études plus sérieuses et plus substantielles, qu'on est heureux de lire.

L'Eglise, l'Armée et l'Objection de Conscience (Fasc. IV), par le Général H. GUIAN, Pierre BONNARD, André BRIÈRE, René GIRARD, 54 p., Fr. s. 2,10

La Guerre et la Paix, de Karl BARTH (Fasc. V), trad. de J. DE SÉNARCLÈNS, présente la traduction des pages 515 à 538 de la *Kirchliche Dogmatik*, 48 p., Fr. s. 1,75, 1951.

La femme protestante dans la Société, par Odette GROSJEAN-DARDIER (Fasc. VI), 62 p., Fr. s. 2,10, 1952.

— Cette « contribution à une éthique féminine » cherche à nous représenter la mission et la responsabilité de la femme chrétienne dans la vie religieuse et dans le monde. L'auteur aborde un certain nombre de « problèmes » : la sanctification du dimanche, la prière, la responsabilité de la femme dans l'Eglise, son travail, son budget, son droit de vote ; le sport, l'art, la paix, l'amour au cinéma, la justice, la liberté. Certains passages

sont vigoureux et pratiques. D'autres vous laissent un peu en suspens, car les solutions sont plutôt esquissées que vraiment résolues. — Je poserai une question : Est-ce donc une habitude si fréquente chez les femmes « protestantes » de milieu suisse de se faire avorter, pour que dans ces pages, qui ont été répétées en de nombreux endroits sous forme de conférences, il en soit question, par deux fois (p 5, 22), et semble-t-il, de la manière la plus naturelle du monde ? Il y a là quelque chose de tellement scandaleux en soi, pour des femmes « protestantes », que la Commission sociale de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, vient de publier une brochure : « Le problème de l'avortement : Respectons la vie ! » dont nous rendons compte d'autre part. En maints passages, la doctrine de l'auteur, qui se veut biblique, nous semble manquer de profondeur et d'envergure.

Révélation et Inspiration, par Jean DE SAUSSURE (Fasc. VII), 52 p., Fr. s. 2,80, 1952.

— A mesure qu'avance le dialogue œcuménique, il devient plus évident que, sous-jacente aux débats sur les sacrements, sur le ministère, sur l'Eglise, la question qui se pose constamment entre les confessions de type catholique et de type protestant, c'est celle du rôle exact du Saint-Esprit et de ses rapports avec celui du Verbe de Dieu ; ou, si l'on préfère, c'est le problème des relations entre la Révélation et l'Inspiration. D'ailleurs, ce problème ne se discute pas seulement entre catholicisme et protestantisme, mais à l'intérieur même de celui-ci entre diverses tendances comme le Pentecôtisme, la théologie libérale, la théologie barthienne, la théologie réformée. Les uns réduisent la Révélation à une simple Inspiration, d'autres élèvent leurs inspirations au rang de révélations. Comment éviter ces erreurs ? Jean DE SAUSSURE esquisse très brillamment et très brièvement une réponse « réformée », formulée d'une manière très précise, tant à l'égard du pentecôtisme que du libéralisme et du barthisme. Quelques schémas très suggestifs aident à saisir la pensée. Il faut

laisser à cette étude son caractère de brièveté qui en fait le charme et la met à la portée des « non-théologiens ». Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'ici et là le terme d'« illumination » avec son sens classique en théologie réformée, aurait été mieux à sa place que celui d'« inspiration », car il faut distinguer très nettement révélation, inspiration et illumination.

S'engager dans le monde présent (Supplément), Dactylogtypé, 75 p., 1953.

Ce cahier présente des études de W. A. WISSER 'T HOOFT : Déferse de l'Europe ? — Charly GUYOT : Révolte et angoisse de l'homme dans la littérature contemporaine. — Jacques DE SÉNARCLENS : L'homme chrétien aujourd'hui. — Roger MEHL : Pensée objective ou engagée. — Martin NIEMOELLER : L'engagement du chrétien dans le monde présent.

Images de l'homme, par Roger MEHL. L'Homme Marxiste, L'Homme Existentialiste, l'Homme Chrétien (Fasc. VIII). 1 broch. 64 p., 1953.

— Trois études très objectives et très attachantes, parce qu'elles bannissent toute critique faite « de l'extérieur », et cherchent à rencontrer ces divers types d'hommes sur leur propre terrain.

André ESPAZE: Catéchisme Doctrinal, Vie de l'Eglise, 1 vol. 102 p., Société Centrale d'Evangélisation.

« Nous nous sommes efforcés de « présenter la doctrine réformée en « évitant tout exposé trop personnel. « Nous nous sommes inspirés des « écrits anciens et modernes faisant « autorité dans l'Eglise, des manuels « catéchétiques qui ont été ou sont « aujourd'hui très répandus. Nous « savons tout ce que nous devons à « ceux qui, avant nous, ont accompli « un travail similaire au nôtre. » Telle est la déclaration de l'auteur dans son « Avertissement », et elle correspond entièrement à la réalité. Je dirais même que c'est là le principal mérite de ce catéchisme, d'avoir été composé dans la communion de l'Eglise, car l'auteur a ainsi évité tous les écueils qui surgissent lorsque qui-

conque s'essaye à rédiger un catéchisme qui soit un « exposé personnel » en méprisant le travail des pères, ou la solide et vigoureuse veine religieuse que le Saint-Esprit, par la grâce de Dieu, maintient au cours des siècles dans l'Eglise.

Le lecteur exercé découvre d'innombrables citations des catéchismes de la réforme, et d'autres, plus récents, voire modernes. Puisque l'auteur ne les cite point, ne les citons pas davantage. Etant donné la brièveté générale de l'exposé, qui était l'un des buts primordiaux de l'auteur (la partie doctrinale tient en 40 pages), on est heureux de constater que, à chaque leçon, les considérations pratiques, la « doctrine de pratique » comme disait CALVIN, répondent amplement et chaque fois à la « doctrine ». Doctrine et doctrine de pratique sont marquées au coin de la pensée et de l'esprit le plus authentiquement réformé. La base est solide et sa sève est tonique. Le souci d'adaptation au temps présent — la partie « Vie de l'Eglise » en fait foi, est aussi typiquement réformé, dans son sérieux, dans sa mesure, dans son articulation sur le dogme.

La seule difficulté d'emploi de ce volume, c'est que des questions capitales sont parfois indiquées en quelques mots, et que si le catéchète n'est pas extrêmement attentif à la densité du texte, tout en étant bon théologien, il risque, ainsi que les catéchumènes, de « passer à côté » de points d'application essentiels de la doctrine dans le domaine de la vie pratique.

Je doute fort que des catéchumènes, relisant pour leur propre compte l'ensemble du catéchisme, soient à même de retrouver le sens et de comprendre la portée décisive de trop nombreux passages, parce que le texte est trop succinct. D'autant plus qu'une partie de l'enseignement (et c'est justement l'une des originalités de la méthode employée), se trouve, à la première page de chaque leçon, esquissée par des questions auxquelles il n'est pas répondu, et dont la réponse doit faire l'objet des devoirs et des explications orales du catéchète.

C'est pourquoi j'estime que si l'auteur a parfaitement atteint le but de

rédiger un catéchisme pour l'enseignement des catéchumènes de culture moyenne — et il faut l'en féliciter chaudement, car ce n'est pas si facile, et nous n'étions pas gâtés jusqu'à ce jour en cette manière — ce catéchisme ne peut pas suivre les jeunes gens et les jeunes filles au delà de l'enseignement catéchétique. Ceci n'est pas une critique : mais simplement la reconnaissance d'une « limite » que l'auteur s'est lui-même imposée pour atteindre son but avec succès.

Au demeurant, la publication de ce catéchisme nous apporte une double surprise, et un double motif de satisfaction. *Premièrement*, il est publié avec les encouragements de la Commission nationale d'Enseignement religieux de nos Eglises. Je ne crains pas d'affirmer que c'est là la publication la plus « évangélique » que nous ait donnée, au cours des récentes années, notre Commission. Qu'on pense à l'introduction bouleversante et scandaleuse du Manuel Biblique I, ainsi qu'à une multitude de remarques émaillant ces manuels « bibliques », et qui ont pour résultat de faire douter — s'il est possible — leurs lecteurs de l'inspiration des Saintes Ecritures et de l'authenticité de nombreux faits. *Deuxièmement*, il est publié par les soins de la Société Centrale d'Evangélisation. Je ne crains pas d'affirmer non plus que c'est là l'une des publications le plus « évangéliques » que nous ait donnée, depuis longtemps, la Société Centrale d'Evangélisation. Qu'on pense au manuel d'Ecole du Dimanche : *L'Ancien Testament*, duquel est absente toute allusion à Noé et au Déluge, ou au manuel *Le Nouveau Testament*, dont la première leçon est intitulée « Jésus à douze ans », et qui passe soigneusement sous silence tout ce qui se rapporte à la naissance du Christ.

La publication du *Catéchisme Doctrinal* d'André ESPAZE témoigne de part et d'autre d'une heureuse évolution des esprits dans un sens biblique indispensable à l'affermissement des âmes et de nos Eglises réformées. C'est une grâce de Dieu dont nous attendons de nombreuses bénédictions. Réjouissons-nous !

P. M.

André SCHLEMMER : Homme et Femme, broch. 48 p., Delachaux et Niestlé, 1953.

Dans un entretien familial, plein de charme, de nuances et de mesure, mais qui aborde toutes les questions principales avec courage et précision, avec sa vaste culture et sa profonde expérience, mais aussi avec l'amour chrétien qui le caractérise, le Vice-Président de la Société Calviniste de France, fondé sur l'enseignement de l'Écriture sainte, aborde ici de nombreuses questions relatives à l'amour et au mariage, ou plus généralement encore à l'« homme » et à la « femme ». Avec un « bon sens » consommé, André SCHLEMMER nous conduit rapidement et brièvement à travers l'amour, la vie psychique, la vie sexuelle, le refoulement, la continence, la chasteté, l'hygiène générale, l'hygiène mentale. Des pages très pénétrantes et souvent libératrices sont consacrées à l'éducation sexuelle (Qui ? Quand ? Comment ?), à la psychologie et à la discipline du jeune homme et de la jeune fille, au célibat et au mariage, aux « mauvaises habitudes », aux « troubles des relations homme-femme ». Chaque sujet est seulement esquissé, mais c'est justement ce qui, à nos yeux, est la principale qualité de cette brochure, qui comporte 40 pages de textes, sous une élégante couverture reproduisant une peinture de ROMNEY : Sir John et Lady CLARKE, et deux hors-texte : un portrait de LAVOISIER avec sa femme, par DAVID, et un tableau de REMBRANDT : la prière de MANOAH.

Cette brochure pourrait être remise aux jeunes gens et aux jeunes filles, en tout cas aux fiancés ou aux jeunes époux à l'occasion de la bénédiction religieuse de leur mariage. Elle apportera de nombreuses et utiles indications à tous ceux que préoccupent des problèmes familiaux ou conjugaux, et l'éducation de leurs enfants.

P. M.

INSTITUT DE SEXOLOGIE FAMILIALE

D^r SENANCOURT : Comment est-tu né ? Initiation sexuelle des enfants, *L'Initiation des Adoles-*

cents, pour jeunes gens et jeunes filles de plus de quinze ans. 2 broch. de 32 p. chacune, 120 fr. chaque. Institut de Sexologie familiale, aux Ed. du Levain, 1, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris, VI.

— Nous recommandons très chaleureusement ces deux petites brochures, aux parents, aux pasteurs et aux éducateurs. Nous signalons ailleurs d'autres publications de l'Institut de Sexologie familiale, et nous y reviendrons. Je partage d'ailleurs avec l'un de mes collègues l'honneur d'appartenir au Comité de l'une de ses sections.

— Signalons encore qu'à l'adresse des Ed. du Levain, indiquée ci-dessus, existe un « Bureau de Consultation » de la plus haute tenue morale, qui se fait un plaisir de fournir — tant sur les problèmes de l'éducation sexuelle que sur les questions strictement conjugales, des notices dactylographiées, qui apportent des précisions sur des cas soumis, soit directement par l'intéressé, soit par l'intermédiaire du directeur de conscience ou de l'éducateur. En réservant la possibilité que, dans certains cas très précis et limités, certaines différences peuvent exister entre les principes calvinistes et la morale et la cure d'âmes d'inspiration catholiques sur les questions envisagées, pasteurs, époux, parents et éducateurs réformés tireront le plus souvent un très grand profit des indications fournies par le « Bureau de Consultation » du Levain.

P. M.

God-Centered Living or Calvinism in Action, A Symposium by the Calvinistic Action Committee, 1 vol. relié, 275 p., \$ 3,50, Baker Book House, Grand Rapids, Michigan, U.S.A., 1951.

Une contribution extrêmement importante pour faire connaître le calvinisme « actif ». Avec la collaboration d'une douzaine de théologiens et fidèles bien connus aux U.S.A. dans les milieux réformés : D^r C. BOUMA, M. L. GREENWAY, D^r G. HEYNS, D^r C. JAARSMA, D^r W. H. JELLEMA, D^r B. KRUIJTHOF, D^r H. H. MEETER, D^r H. J. RYSKAMP, D^r W. SPOELHOF, D^r A. VAN DEN BOSCH, D^r J. G. VAN DYKE. *The Rev.*

Peter VAN TUINEN, Dr S. M. ZWEMER.

Après avoir souligné que le Calvinisme est mieux armé qu'aucune autre forme de pensée pour faire face aux problèmes du temps présent, le calvinisme est envisagé sous certains de ses aspects pratiques et concrets : le Calvinisme, la mission et l'évangélisation ; le Calvinisme et le programme de l'éducation primaire, secondaire et supérieure ; le Calvinisme et l'art, les loisirs et distractions, l'action politique, l'économie moderne, le monde des affaires, les problèmes sociaux, les relations internationales. L'origine américaine de ses études ne permet pas de les transposer toutes dans notre monde occidental, et dans la situation faite aux réformés en France. L'étude de ces chapitres n'en est pas moins d'un profond intérêt. Elle permettra à ceux qui sont familiarisés avec la langue anglaise de comprendre que le calvinisme est bien une conception générale de la vie et du monde, qui ne laisse aucun domaine de l'existence livré à la sécularisation.

P. M.

Emile BRUNNER : Notre Foi, trad. française de « Unser Glaube », 148 p., La Concorde, Lausanne, Suisse, 1951. Une série de trente-cinq courtes études, embrassant l'ensemble de la foi.

« Parce que son âme est dans un état de sous-alimentation chronique, l'homme d'aujourd'hui se meurt. Point ne suffit d'imprimer, d'acheter et même de lire la Bible. Elle veut être comprise comme Parole de Dieu, adressée à nous personnellement ; elle doit devenir chair de notre chair. Tandis que, pour beaucoup (quelles qu'en soient les raisons), la parole biblique est indigeste. Elle ne leur dit rien. Alors ils cherchent un interprète qui traduise ses grands mots, pesants et étranges, dans la langue de leur vie habituelle. A mon avis, la tâche de la théologie consiste à méditer sur le message de l'œuvre de Dieu en Jésus-Christ, si longtemps et tellement à fond qu'il devienne compréhensible à tout homme de notre temps. » Tel est le but que E. B.

s'est tracé : Il cherche à être, à sa façon et avec son vocabulaire, cet « interprète » que réclame l'« homme d'aujourd'hui ».

Albert FINET : La plus belle histoire, illustrations de Françoise-Jacques BERTIER, Ed. Labor et Fides, 65 p., 1952.

Ces récits de la Bible contés en sept jours sont déjà bien connus du public, qui apprécie les dialogues entre le père et ses deux enfants, Françoise et Jean-Louis. L'ouvrage est agrémenté d'une trentaine d'illustrations nouvelles, dont plusieurs en couleurs, dont il faut féliciter l'auteur. On se souvient que, dans une édition précédente, les illustrations étaient indignes, et du sujet traité, et du texte d'Albert FINET. Voici maintenant une édition du meilleur goût.

Wladimir BISCHLER : L'Echarde, roman, 1 vol. 140 p., Fr. s. 6,75, Ed. Labor et Fides.

Tout, dans le déroulement de son existence, semblait s'acharner sur la destinée de Gérard LAVISSE, le bouleversant héros de ce récit. Sa famille, ses amis, les événements, sa nature même, l'éloignaient du pastorat, et pourtant, malgré la souffrance, l'indifférence, l'incrédulité de ceux qui l'entouraient, il tint bon, il accepta cette écharde dans sa chair, qui, un jour, d'épreuve qu'elle était, devint source de joie.

Mildred CABLE, Francesca FRENCH, de la Mission Intérieure de la Chine : **Ambassadeurs de Christ**, 1 vol. élégamment présenté, 160 p., broché Fr. f. 400, relié Fr. f. 525, publié par les Groupes Missionnaires. Adresser les commandes à M. Max WEBER, pasteur, Monnetier-Mornex (Haute-Savoie), ou au Bureau de Vente des Editions des G.M., La Côte-aux-Fées (Suisse).

— « Je ne connais pas d'autre livre aussi clair, pratique et complet à mettre entre les mains des candidats missionnaires. Les problèmes d'orientation et d'adaptation qu'affronte le missionnaire dans un nouveau pays y sont traités avec un dis-

« cernement et un goût remarquables. « Mais ce qui est mieux encore, c'est « que les deux auteurs, missionnaires « expérimentés, l'ont écrit dans un « esprit tel que tout chrétien sérieux « y trouvera une matière, non seulement intéressante, mais fort pratique pour sa vie quotidienne. »

H. PAYNE.

Luis PADROSA : Pourquoi j'ai quitté le Catholicisme ? trad. de l'espagnol par Angel BEART et Noémie DEMOLE, Cahiers « Le Vent Souffle », n° 1, 90 p., 180 fr., 10, rue Marguerin, Paris, 14*.

— D'après une information publiée par l'hebdomadaire *Réforme*, le 10 mai 1952, plus de 3.000 prêtres ou religieux auraient quitté l'Eglise de Rome, en France, depuis 1945. Il en va de même hors de France. Dans cette brochure, qui n'est qu'une lettre (l'auteur annonce un ouvrage plus circonstancié), Luis PADROSA décrit simplement les points de rupture qui l'ont conduit, après une lutte tragique, à quitter le catholicisme, alors qu'il avait été spécialement chargé de combattre le protestantisme et qu'il avait cherché, pendant quatorze années d'études spéciales, à fourbir contre lui les plus redoutables armes romaines. Ce sont l'infailibilité du Pape, la nécessité d'une Eglise visible, l'Unité, la Tradition, Marie, le culte en latin, le jeûne eucharistique, la confession, le célibat ecclésiastique. Tous ces points paraissent si évidents à un protestant moyen, que la lecture de cette lettre est, pour nous, quelque peu décevante. Pour découvrir plus de profondeur de pensée, et des éléments évangéliques positifs, nous attendons avec impatience l'ouvrage annoncé. Par contre, dans les milieux catholiques espagnols, où cette lettre se passe sous le manteau, son influence est grande et ses arguments portent. Au reste, l'auteur qui sait mieux que nous à qui il s'adresse, et comment le Saint-Esprit peut toucher ses anciens coreligionnaires, a écrit pour eux, et non pour nous. Prions et intercédons pour que la lumière de l'Evangile authentique éclaire et régénère le plus grand nombre !

P. M.

Bible et vie chrétienne. — Nous sommes heureux de signaler le premier numéro de cette nouvelle « *Revue de doctrine, de spiritualité et de pastorale bibliques*, publiée sous la direction des moines de Maredsous », sous la direction de **Dom Célestin CHARLIER**, Ed. Castelman, 66, rue Bonaparte, Paris, 6*, 800 fr. par an pour 4 cahiers de 128 p. La création de cette Revue se place en plein centre du mouvement de renouveau biblique catholique actuel.

« Le fait troublant, déclare Dom Célestin CHARLIER dans l'Editorial, « n'est-il pas ce long abandon, durant « quatre siècles, de la Parole de « Dieu ? » (Les catholiques) « ne veulent plus se contenter de croire : ils « veulent vivre de leur foi. Dans le « désarroi d'un monde en fusion qui « meurt pour avoir voulu déifier « l'homme, ils ont éprouvé, intensément, le besoin de redemander à « l'Eglise un contact plus authentique « avec Dieu. La nostalgie les a repris « de cette voix qui jadis parlait au « premier couple en Eden à la brise « du soir, et d'instinct ils cherchent « le creux du Rocher — gage de repos et de certitude — où Elie entendit passer, comme un léger soufflé, la présence de Dieu... Après « d'autres et avec d'autres, dans un « grand élan de fraternité chrétienne, « la présente Revue n'a pas d'autre « but que d'aider, pratiquement mais « loyalement, ce lecteur de bonne volonté des divines Ecritures. Elle « n'ignore pas qu'il a beaucoup à « réapprendre. Mais elle a confiance « en cette bonne volonté, et croit, intensément, à la toute-puissance de « l'Esprit que suscite en l'Eglise le « Verbe de Dieu ».

Nous formons des vœux pour le succès de cette Revue, dont le premier numéro, très brillant, fait bien augurer de l'avenir.

Pensamiento Cristiano, Tribuna de Exposición del Pensamiento Evangélico, Revue trimestrielle, n° 1, mars 1953, publiée sous la direction de W. B. PENDER, A. CLIFFORD, C. A. AGUERO, Dr P. ZANDRINO, Casilla de Correo, 165, Córdoba (Rep. Argentina).

— Cette nouvelle revue semble s'être fixé — pour l'Argentine — le même but que *La Revue Réformée* en France, en employant toutefois une méthode fort différente : celle de publier une vingtaine d'articles différents sur des questions de toutes sortes dans chaque numéro de 80 p. Nous lui souhaitons un heureux succès.

Etat présent des études vétéro-testamentaires, *Etudes théologiques et religieuses*, Montpellier, 1952-1953, 82 p., 300 fr.

Ce fascicule spécial de la Revue de Montpellier contient les Etudes suivantes : Pour comprendre l'Ancien Testament, A. AUBERT, Neuchâtel, — La philologie sémitique et l'A.T., H. MICHAUD, Paris, — Les manuscrits hébreux de la Mer Morte, E. JACOB, Strasbourg, — La critique actuelle et les problèmes que pose la Genèse, G. NAGEL, Genève, — Récentes introductions à l'A.T., W.-A. GOY, Lausanne, — L'espérance messianique d'Israël, G. PIDOUX, Lausanne, — Où en est la typologie de l'A.T. ? S. ANSLER, Suisse.

Guy BARTHELEMY: Chez le Docteur Schweitzer, 1 vol. 125 p., 330 fr. Collection Témoignages, Ed. Gilles, Paris.

André BENOIT, Maître de Conférences à la Faculté de Théologie Protestante de l'Université de Strasbourg : **Le Baptême chrétien au second siècle**, La Théologie des Pères, 1 vol. 245 p., 1.000 fr., Presses Universitaires de France, 1953.

Jean CALVIN: Epître à tous amateurs de Jésus-Christ (1535), Fischbacher, Paris, 1929, 55 pages (Rappel).

Nous rappelons à nos lecteurs cette publication de la Société Calviniste de France, par Jacques PANNIER. Ce fascicule contient la Préface à la traduction française du Nouveau Testament par Robert OLIVETAN (1535), le plus ancien texte français de CALVIN qui ait été imprimé, avec une *Introduction sur une Edition française de l'Institution dès 1537 ?*

Jean CALVIN: Epître au Roi, 70 pages, Fischbacher, Paris, 1927 (Rappel).

Nous rappelons à nos lecteurs cette publication de *l'Epître au Roi François I^{er}*, Préface de la première édition de *l'Institution de la Religion Chrétienne (1541)*. Texte publié pour la première fois, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, avec Introduction et Notes, par Jacques PANNIER.

Jean CALVIN: Le Saint-Esprit, 65 p., Ed. Labor et Fides (Rappel).

Recueil de pensées de CALVIN sur l'illumination du Saint-Esprit, son témoignage, l'Ecriture et l'Esprit, les dons du Saint-Esprit, les fruits de l'Esprit, le Saint-Esprit et l'Eglise, le Saint-Esprit et la prédication.

Pierre JACCARD, Chargé de Cours à l'Université de Lausanne : **Travail et Salaire d'après la morale chrétienne**, 51 p., Fr. s. 2,70, Labor et Fides.

— L'auteur, qui a déjà publié *« La dignité du Travail »*, nous apporte ici trois nouvelles études sur : *Chômage et droit au Travail*, — *Les conditions du Travail*, — *La rémunération du travailleur*. Ces études, très documentées à la fois sur le plan historique et technique, sont très enrichissantes.

Edmond JEANNERET, Gustave TISSOT: La Sunamite, Drame en un acte, 1 broch. 40 p., Ed. Labor et Fides, 1953.

Laure DE MANDACH: Portraits de femmes, 1 vol., Coll. Renaissance et Réforme, 240 p., Ed. Labor et Fides, 1952.

Portraits de Jeanne d'ALBRET, Catherine de BOURBON, Jacqueline de LONGWY, Madeleine de MAILLY, Eléonore de ROYE, Charlotte de ROYE, Jacqueline de ROHAN, Isabelle d'HAUTEVILLE, Marguerite de BERRY, Renée de FRANCE, Anne d'ESTE, Christine de DANEMARK. Avec 8 illustrations.

Projet de culte liturgique d'intercession pour le peuple d'Israël, Extrait de *« Foi et Vie »*, broch. 18 p., 30 fr. Edité par le Comité de la Fédération protestante pour le témoignage auprès d'Israël.

Jacques RIVIERE : La Main dans la Main, Récits du terroir poitevin (de l'an 250 à l'an 1900), 1 vol. 200 p., avec couverture illustrée et 4 hors-textes, 290 fr., Société Centrale d'Évangélisation, Paris, 1952.

Henri ROSER : Le Chrétien devant la Guerre, 1 broch. 48 p., Ed. Labor et Fides, 1953.

John MURRAY, Professeur de Théologie systématique, Westminster Theological Seminary, Philadelphia, Penna, U.S.A. : **Christian Baptism**, 1 vol. relié, 95 p., \$ 1,75, publié par *The Committee on Christian Education*, The Orthodox Presbyterian Church, Philadelphia, 1952.

— Une étude claire, succincte mais profonde des questions relatives au baptême des enfants.

D^r G. C. VAN NIFTRIK : Kleine Dogmatiek, 4^e éd. revue et augmentée, 1 vol. relié 410 p., Fl. 12 G. F. Callenbach N.V., Nijkerk, Pays-Bas, 1953.

D^r K. J. POPMA : Reformatorische Levensvorm, broch. en néerlandais, 28 p., Jan Haan N.V., 1949, Groningen, Pays-Bas.

D^r Ir H. VAN RIESSEN : De Maatschappij der Toekomst, 1 vol. relié, 350 p., Fl. 8,90, T. Wever, Franeker, Pays-Bas.

Le D^r VAN RIESSEN, Professeur à l'École Technique Supérieure de Delft, étudie dans cet important ouvrage les problèmes avec lesquels la société d'aujourd'hui et celle de demain sont confrontées. Les principes structurels

de la société, l'histoire de notre société occidentale, la science et la technique sont étudiées avec toute la pénétration et la science que possède le D^r VAN RIESSEN, l'un des économistes calvinistes actuellement le plus en vue. L'ouvrage se termine par deux chapitres de la plus haute importance : L'émancipation de la Société, et La Société de l'avenir.

Ouvrage en néerlandais, dont nous nous excusons de ne pouvoir donner dès à présent une critique en français.

Ottó WEBER, Professeur à la Faculté de Göttingen : **Karl Barth's Kirchliche Dogmatik, Ein einführer Bericht**, Buchhandlung des Erziehungsvereins, Neukirchen Kreis Moers. In-8°, 165 p., avec une introduction de Karl BARTH.

D^r Gesina H. J. VAN DER MOLEN : Subjecten van Volkenrecht (with elaborate english summary), Martinus Nijhoff, 1949, 1 broch. 46 p.

D^r H. J. SPIER : Karl Barth, Profeet of Ketter ? Wat heeft hij ons te zeggen ? 1 vol. relié, 112 p., Van Keulen, Delft, 1952.

Le pasteur SPIER, bien connu déjà dans les milieux réformés des Pays-Bas, publie ce petit livre et énonce un jugement équilibré et équitable sur ce qu'il y a de bon et parfois de moins bon dans la pensée du grand théologien. Il a le grand mérite de chercher à comprendre la valeur de K. BARTH en partant de son champ d'action : l'Allemagne et la Suisse, et de garantir son jugement contre les exagérations de droite et de gauche, et aussi contre les exagérations... « barthiennes ».

N. B. — La Bibliographie de *La Revue Réformée* cherche à ne pas faire double emploi avec la Bibliographie d'autres Revues ou journaux protestants largement répandus dans le public de langue française.

Le Gérant : Pierre-Ch. MARCEL.

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 85.176

Achevé d'imprimer le 25-11-1953. — Dépôt légal n° 8753 — IV-1953

C.P.P.P. : n° 27.112

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements de **solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;

b) *gratuitement*, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;

c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : M. Jean MARCEL, 31, rue de Noailles, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).
Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 750 francs. Abonnement de solidarité : 1.200 francs ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 540 francs.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENHOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854.
Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

BELGIQUE : Librairie Evangélique, 119, avenue Coghen, Uccle, Bruxelles. Compte postal : 17.14.24.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : Geoffrey WILLIAMS, Esq. The Evangelical Library, 78 A, Chiltern Street, London W 1. Prière de spécifier très nettement : « pour la Revue Réformée ».

Abonnement : sh. 17.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Archimedesstraat, 70, 's-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

AUTRES PAYS : frs f. 900

Société Calviniste de France

Membres actifs : Cotisation minimum : 500 fr. (pour pasteurs et étudiants : 300 fr.). La cotisation des membres actifs ne se confond pas avec le prix de l'abonnement à la *Revue Réformée*.

Membres associés : Tout souscripteur de la *Revue Réformée* peut, sur sa demande et sans autres frais, demander à être inscrit au nombre des membres associés de la *Société Calviniste*.

Pour nous consacrer au Seigneur, dans la soumission inconditionnelle aux Saintes Ecritures, source et norme de la foi et d'une vie chrétienne profonde et joyeuse,

Pour faire connaître et aimer la pensée réformée contemporaine, ses idées maîtresses et ses théologiens,

Pour donner au Protestantisme français le sens de l'œcuménicité réformée,

LA REVUE RÉFORMÉE

*avec la plus brillante collaboration internationale
publie*

— *Des articles de doctrine réformée.* Les uns, sur telle question délicate, supposent des lecteurs certaines connaissances précises ; les autres sont accessibles au protestant moyen. Les principaux chapitres d'une exposition générale de la foi réformée sont successivement publiés.

— *Des commentaires bibliques et exégétiques,* des explications cursives de portions importantes des Ecritures, ranimant le sens d'une exégèse constructive.

— *Des notes se rapportant à la cure d'âme et à la direction spirituelle,* mettant en relief la vigueur et la bienfaisance de la foi dans tous les domaines de l'activité humaine.

— *Des textes importants* concernant les œuvres maîtresses de la pensée réformée, qu'elles soient anciennes ou modernes, françaises ou étrangères.

— *Des notes biographiques* de penseurs réformés contemporains ; *des analyses* de leurs œuvres.

— *Des études sur les grands faits de la vie réformée à travers l'histoire et le monde d'aujourd'hui.* Les nouvelles essentielles de la vie et de l'activité des Eglises Réformées étrangères. Les décisions de leurs Synodes nationaux.

— *Des études critiques* sur les courants de la pensée contemporaine, philosophique et scientifique.

— *La bibliographie* d'œuvres françaises et étrangères, etc...

LA REVUE RÉFORMÉE

traite des questions importantes relevant de l'actualité ecclésiastique protestante en France et contribue à préparer les travaux des Synodes.

Edifier l'Eglise

Fortifier dans la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ